Se trouve A PARIS,
Chez PERISSE le jeune, Libraire
le Pont Saint-Michel, au Soleil d'or.

HISTOIRE
D'UN VOYAGE
AUX ISLES MALOUINES,
Fait en 1763 & 1764 ;
AVEC
DES OBSERVATIONS
SUR
LE DETROIT DE MAGELLAN,
ET SUR
LES PATAGONS,

Par DOM PERNETTY, *Abbé de l'Abbaye de Burgel, Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse ; Associé Correspondant de celle de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.*

A. J. Pernety

NOUVELLE ÉDITION.

Refondue & augmentée d'un Discours Préliminaire, de Remarques sur l'Histoire Naturelle, &c.

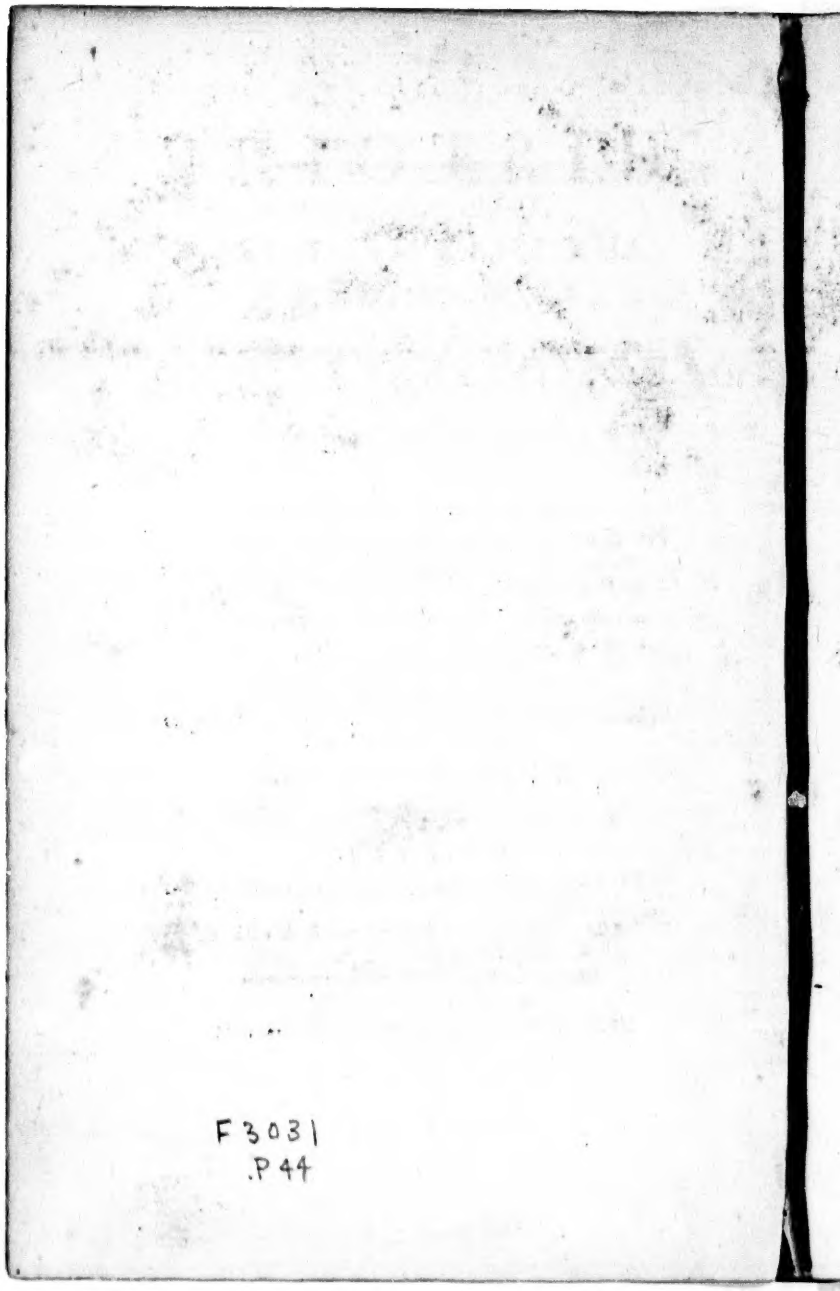
TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez { SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais ;
DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXX.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

J. E. C.

LIBRARY OF CONGRESS
CITY OF WASHINGTON


F3031
.P44

AVIS DES LIBRAIRES.

L'Auteur de cet Ouvrage eſtimé, réſidant à Berlin, & occupant ſon loiſir à des travaux plus importans; un Homme de Lettres connu a bien voulu ſe charger de veiller ſur cette ſeconde Edition, & de la rendre digne du Public. Voici en quoi conſiſte ſon travail.

Le Diſcours Préliminaire, avec les notes, eſt tout entier de l'Editeur.

Il a ajouté dans le cours de l'Ouvrage beaucoup d'obſervations ſur l'Hiſtoire Naturelle, la Phyſique, &c. & ordinairement ces articles nouveaux ſont entre deux crochets.

Enfin, il a refondu preſque en

entier le Voyage, rapportant ſous des Chapitres particuliers, ce qui étoit épars dans les deux volumes, & diſtinguant l'Hiſtoire qui intéreſſe tout le monde, du Journal qui n'intéreſſe que les Navigateurs. Tel étoit, au reſte, le deſſein de Dom Pernetty lui-même; & ce ſont des raiſons dont il a rendu compte dans la Préface de la premiere Édition, qui l'ont empêché de l'exécuter.

DISCOURS

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

L'Ambition des particuliers n'eſt point la même que celle des Rois ; l'une aſpire à tout envahir, l'autre ſe borne à tout connoître.

Telle eſt l'activité de l'eſprit humain, que plus l'horiſon de ſes idées eſt grand, plus il cherche encore à l'étendre. Colomb ſe trouve à l'étroit dans Gènes, & il parcourt l'Europe ; bientôt il ſe croit à l'étroit dans l'Europe, & il va découvrir le Nouveau Monde.

La paſſion pour les découvertes s'irrite par celles qu'on a déjà faites, comme l'amour phyſique

par de légeres jouiſſances.

Dans le temps de la conquête de cette Amérique, dont le génie ſeul de Colomb ſoupçonnoit l'exiſtence, il ſe fit une eſpece de révolution dans l'Europe, par rapport aux mœurs, à l'eſprit & au gouvernement ; la même fermentation ſe fait ſentir parmi nous, aujourd'hui que nous ſommes ſur le point de découvrir ces vaſtes contrées ſituées au-delà des pointes méridionales du Monde connu, dont on évalue l'étendue à huit millions de lieues quarrées, & qui forment un contre-poids immenſe dans la balance du globe.

Si jamais il y eut une occaſion favorable pour pénétrer dans le Monde Auſtral, c'eſt maintenant que l'Europe eſt ſûre de l'exiſten-

ce & de la position des Isles Malouines; & ce seroit un grand service à rendre à la Navigation, au Commerce & à la Philosophie, que d'étendre ses recherches dans ces régions, & de tenter d'ajoûter une cinquieme partie à l'Univers. Alexandre désiroit qu'il se formât des Mondes Nouveaux, afin d'avoir la gloire de les dompter; les vœux du Roi de Macédoine ont été accomplis en faveur des Souverains modernes; il ne tient qu'à eux de pénétrer dans un Monde Nouveau, & d'effacer Alexandre, non en domptant les Etrangers qui l'habitent, mais en les rendant heureux.

Le voyage exact & intéressant dont je suis l'Editeur, ne conduit pas simplement à la reconnois-

ſance de ces Iſles Malouines qu'on n'a trouvé habitées que par des araignées à grandes jambes & des grelots, & dont même la Cour de France vient de faire ceſſion à la Couronne d'Eſpagne ; il eſt d'une utilité plus générale, ſoit pour les Souverains, ſoit pour tous les hommes qui penſent, par la facilité qu'il donne de pénétrer dans les Terres Auſtrales, & de vérifier ce que tant de Voyageurs ont écrit ſur l'exiſtence de ces Géants du Pole qu'on nomme les *Patagons*.

Pour ne rien laiſſer à déſirer ſur cette matiere curieuſe, importante, & neuve encore, malgré tant de Voyageurs qui s'y ſont appeſantis, je vais ſuppléer au ſilence de Dom Pernetty ſur trois objets :

les anciennes notions ſur les Iſles Malouines; les idées juſtes qu'on peut ſe former des Patagons, & les recherches à faire dans le Monde Auſtral.

N'ayant que des Voyageurs pour guides dans cette carriere, on ne peut y marcher qu'avec la plus grande circonſpection; il faut peſer leurs témoignages, les comparer entr'eux; & lors même qu'ils ſont unanimes, les faire céder à celui de la raiſon: car dans l'examen d'un fait évidemment abſurde, l'autorité d'un ſeul Philoſophe devroit l'emporter ſur le ſuffrage du genre humain.

Il y a des préjugés qui ſemblent inſéparables des voyages; telle eſt l'opinion où l'on eſt que l'on ne rencontrera que du merveilleux;

on s'accoutume alors à le voir où il n'eſt pas, & quelquefois à le feindre.

Un Voyageur ſe croit auſſi obligé d'épouſer les préjugés de ſa Nation : ſi elle eſt en guerre avec des Puiſſances maritimes, il ne parlera de leurs colonies qu'avec le fiel de la haine ; ſa partialité percera juſques dans l'idée qu'il donnera des divers gouvernemens. Un Danois parlera d'un Roi étranger comme d'un demi-dieu ; un Anglois en fera à peine un homme.

Il y a auſſi des préjugés perſonnels aux Voyageurs, & dont on doit ſe défier : tel eſt l'enthouſiaſme pour quelques talens, qui engage des Ecrivains reſpectables à tout rapporter à cette idole de leur imagination ; le Négociant perce

trop dans Paul Lucas ; on reconnoît trop l'Antiquaire dans Spon, & le Naturaliſte dans Tournefort.

Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Voyageurs reſſemblaſſent à Dom Pernetty ; qu'ils n'épouſaſſent comme lui aucun préjugé ; qu'ils viſſent bien les objets, afin de les faire bien voir, & ſur-tout qu'ils écriviſſent avec ce ton de candeur & de vérité qui annonce la confiance de l'Ecrivain, & qui l'inſpire à ſes Lecteurs.

Des premieres découvertes des Iſles Malouines.

Tout le parage entre la côte Magellanique & le premier méridien, étoit mal connu juſqu'à la fin du ſiecle dernier ; Magellan qui

a donné ſon nom au plus terrible détroit qui ſoit dans les mers des trois continens ; Sharp qui a parcouru preſque toute la mer du Sud, & le Chevalier Drack qui en 1680 mit à ſon zenith le cercle polaire, virent les Iſles Malouines, mais ils n'y abordèrent pas ; & comme ces Navigateurs enſevelis dans les brumes, emportés par les courants, & jouets des plus violentes tempêtes, ne tenoient qu'une route incertaine, leur voyage n'a été d'aucune reſſource à ceux qui les ont ſuivis ; peu importe qu'ils aient reconnu des Iſles, ou qu'ils n'aient vu que des nuages.

Il paroît par le *Voyage de la mer du Sud* de Frezier, ouvrage traduit dans preſque toutes les

langues de l'Europe, ce qui ne fait que la plus petite partie de ſon mérite, que les Iſles Malouines n'ont été vraiment découvertes qu'au commencement de ce ſiecle par des vaiſſeaux de S. Malo (*a*); & s'il eſt vrai, comme on l'a

(*a*) Voici le texte de Frezier. « Si j'ai ſupprimé dans ma Carte des terres imaginaires, j'en ai ajouté d'effectives par les 51 degrés de latitude, auxquelles j'ai donné le nom d'*Iſles nouvelles*, pour avoir été découvertes depuis l'année 1700, la plupart par les vaiſſeaux de S. Malo. Je les ai placées, ſur les Mémoires du Maurepas & du Saint-Louis, vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, qui les ont vues de près; & même ce dernier y a fait de l'eau dans un étang, que j'ai marqué auprès du port S. Louis. L'eau en étoit un peu rouſſe & fade, au reſte bonne pour la Mer. L'un & l'autre ont parcouru différens endroits; mais celui qui les a côtoyées de plus près, a été le Saint-Jean-Baptiſte, commandé par Doublet du Havre, qui cherchoit à paſſer dans un enfoncement qu'il voyoit vers le milieu. Mais ayant re-

cru depuis Colomb, que descendre dans une région inconnue, ce

» connu des Isles basses presque à fleur d'eau, » il jugea à propos de revirer de bord. Cette » suite d'Isles sont celles que Fouquet de Saint-» Malo découvrit, & qu'il appella du nom » d'Anican son Armateur. Les routes que j'ai » tracées, feront voir le gissement des terres, » par rapport au détroit de le Maire, d'où » sortoit le Saint-Jean-Baptiste, lorsqu'il les » vit ; & par rapport à la Terre des Etats, » dont les deux autres avoient eu connoissan-» ce, avant que de les trouver.

» La partie du Nord de ces Terres, qui est » ici sous le nom de *Côtes de l'Assomption*, a » été découverte le 16 Juillet de l'année 1708, » par Poré de Saint-Malo, qui lui donna le » nom du Vaisseau qu'il montoit. On la » croyoit une nouvelle Terre éloignée d'envi-» ron cent lieues à l'Est des Isles nouvelles » dont je parle ; mais je n'ai point fait de diffi-» culté de la joindre aux autres, fondé sur des » raisons convaincantes.

» La premiere, c'est que les latitudes ob-» servées au Nord & au Sud de ces Isles, & le » gissement des parties connues, concourent » parfaitement bien au même point de réu-» nion, du côté de l'Est, sans qu'il reste du

soit en prendre poſſeſſion, on ne peut pas plus nous diſputer la do-

» vuide entre deux. La ſeconde, c'eſt qu'il » n'y a point de raiſon d'eſtimer cette côte à » l'Eſt des Iſles d'Anican. Car M. Gobien du » Saint-Jean, qui a bien voulu me communi- » quer un extrait de ſon Journal, eſtime » qu'elle eſt au Sud de la riviere de la Pla- » ta ; ce qui étant pris à la rigueur ne pour- » roit l'éloigner à l'Eſt que de deux ou trois » degrés, c'eſt-à-dire 25 ou 30 lieues. Mais » la diverſité des eſtimes eſt toujours une mar- » que d'incertitude. La premiere fois qu'ils » virent cette côte, en venant de l'Iſle Sainte- » Catherine (au Breſil), ils l'eſtimerent par » 329 degrés ; & la ſeconde, en venant de la » riviere de Plata, où les vents contraires les » avoient contraints d'aller relâcher, après » avoir tenté de paſſer le Cap Horn, ils la » jugerent par 322 degrés, & ſuivant quel- » ques-uns 324 ſur les Cartes de Pieter Goos, » dont nous avons fait remarquer les erreurs » page 28. Ainſi on doit y avoir peu d'égard. » Cependant, comme ils y avoient de la con- » fiance, ils ſe crurent fort loin de la terre » ferme, & ſe comptant trop à l'Eſt, ils cou- » rurent auſſi 300 lieues trop à l'Oueſt dans la » Mer du Sud, de ſorte qu'ils ſe croyoient

mination ſur ces Iſles, qu'aux Eſpagnols celle qu'ils ont acquiſe ſur

» courir ſur la Guinée, lorſqu'ils atterrirent » à Ylo. Mais la troiſieme & convaincante, » c'eſt que nous & nos camarades avons dû » paſſer par-deſſus cette nouvelle Terre, ſuivant la longitude où elle étoit placée dans » la Carte manuſcrite ; & qu'il eſt moralement » impoſſible qu'aucun navire n'en eût eu connoiſſance, étant longue d'environ 50 lieues » E. S. E. & O. N. O. Ainſi il ne reſte plus » aucun lieu de douter que ce ne fût la partie » du Nord des Iſles Nouvelles, dont le temps » découvrira la partie de l'Oueſt, qui eſt encore inconnue.

» Ces Iſles ſont ſans doute les mêmes que le » Chevalier Richard Hawkins découvrit en » 1593, étant à l'Eſt de la Côte déſerte, par » les 50 degrés. Il fut jetté, par une tempête, » ſur une Terre inconnue ; il courut le long » de cette Iſle environ 60 lieues, & vit des » feux, qui lui firent juger qu'elle étoit habitée ».

Je ne tranſcris ce long texte de Frezier que pour avoir occaſion de placer des remarques judicieuſes de Dom Pernetty qui le rectifie.

Il faut obſerver au ſujet de ce Poré de S. Malo dont parle Frezier, que ce Capitaine ne

la moitié du Nouveau Monde. Depuis la premiere découver-

connoiſſoit pas la ſituation exacte des côtes des Patagons, ni celle des Iſles Malouines ; ou qu'il avoit mal fait ſon point. En effet ces Iſles ne ſont qu'à 90 ou 100 lieues du détroit de Magellan : comment auroient-elles donc été éloignées de 100 lieues à l'Oueſt de la côte de l'Aſſomption, ainſi nommée par Poré ? S'il avoit eu connoiſſance de la poſition des Iſles Malouines, il auroit vû clairement, par la latitude & la longitude de la côte qu'il parcouroit, qu'elle ne pouvoit être autre que celle de ces Iſles.

Remarquons en ſecond lieu que l'eſtime du ſieur Gobien du Saint-Jean eſt erronée, puiſqu'il met cette côte de l'Aſſomption au Sud de Rio de la Plata ; & que Dom Pernetty y étant deſcendu comme lui, & au même endroit ſuivant la Carte de Frezier, ſon eſtime lui donna environ 64 degrés & demi de longitude Occidentale, méridien de Paris ; & l'embouchure de Rio de la Plata, 56′ 30″ ; ce qui rejette l'endroit de la côte où les deux Navigateurs aborderent, 8 degrés plus au Sud-Oueſt ; & fait à peu près l'erreur que l'Auteur du Voyage de l'Amiral Anſon (page 78), attri-

te, les Navigateurs de toutes les Nations qui y ont abordé, ont voulu avoir la gloire de leur donner un nom ; cette eſpece de ſouveraineté flatte les Marins comme les Aſtronomes le ſont du droit de nommer des étoiles.

Je ne parle point de Hawkins, qui dès l'an 1593 donna, dit-on, aux Iſles Malouines le nom de *Virginie ;* mais vers 1714 M. Fou-

---

bue à la Carte de Frezier, ſur la poſition de la côte des Patagons.

Enfin au ſujet de ces Iſles que le Chevalier Hawkins apperçut en 1593 par les 50 degrés à l'Eſt de la côte déſerte des Patagons, il n'eſt pas probable qu'elles ſoient la partie Septentrionale des Iſles Malouines ; M. de Bougainville courut cette côte au moins 60 lieues comme Hawkins, & n'y apperçut aucun feu, ni aucune apparence d'habitation, quoiqu'il n'en fût aſſez ſouvent éloigné que d'une demi-lieue, ou une lieue.

quet de Saint-Malo les appella *Anican*, du nom de son Armateur; l'Amiral Roggewin, qui en 1721 cotoya la principale du côté de l'Orient, lui donna le nom de *Belgie Auſtrale*; quelques Capitaines Anglois les ont fait connoître ſous le nom d'*Iſles de Falkland*; nos Armateurs les ont quelquefois appellées *Iſles Neuves de Saint-Louis*; & il paroît que l'Europe aujourd'hui conſent à leur laiſſer le nom d'*Iſles Malouines*.

Auprès de la grande Iſle Malouine du côté du Nord, ſont trois petites Iſles rangées en triangle, qu'on a quelque temps confondues avec celles que M. de Bougainville a reconnues; mais il paroît que ce ſont les Iſles Sébal-

des (*b*) marquées avec exactitude

(*b*) Au reste, Dom Pernetty douta quelque temps si ces Isles, qu'il reconnut, étoient vraiment les Isles Sébaldes de la Carte de Frezier; voici ce qu'il en dit dans une note du Discours préliminaire de la premiere édition. « Nous découvrîmes trois Isles d'environ demi-» lieue de long, assez élevées, & placées à peu » près en triangle, comme on dit que le sont les » Isles Sébaldes. Cette ressemblance de position » & de figure nous les fit prendre d'abord pour » elles; mais ensuite ayant découvert auprès » d'elles quelques Isles plates & presqu'à fleur » d'eau, nous jugeâmes que ces trois Isles n'é-» toient pas les Sébaldes, mais des Isles un » peu avancées de la grande des Malouines, » & nous eûmes lieu de nous confirmer dans » cette opinion. Si ces trois Isles étoient en » effet les Sébaldes, elles ne seroient éloignées » de la grande Isle que de deux lieues, & non » de 7 à 8, comme le dit Frezier. Voyez la » Carte de notre route le long de la côte. Ce-» pendant, dans les deux voyages de l'Aigle, » & de la flûte du Roi l'Etoile, qui ont recon-» nu après nous ces trois Isles, en allant des » Isles Malouines au détroit de Magellan, les » Capitaines n'ayant pas trouvé d'autres Isles

dans

dans la belle Carte du détroit de Magellan, dreſſée par M. de Vaugondy, pour l'intelligence de l'hiſtoire des Terres Auſtrales.

L'Amiral Roggewin paroît un des Navigateurs qui avant Dom Pernetty, a jetté le plus de lumieres ſur la vraie poſition des Iſles Malouines (*c*); il reconnut que ce qu'on avoit pris pour un vaſte continent, n'étoit qu'une grande Iſle d'environ deux cens lieues de

» que ces trois, ils les ont regardées depuis » comme étant les Sébaldes ».

(*c*) Son voyage a été écrit en François par un Allemand, embarqué ſur ſa flotte, & fut imprimé à la Haye en 1739, en 2 vol. *in*-12. La flotte qu'il commandoit étoit deſtinée par la Compagnie hollandoiſe des Indes Orientales, à la découverte du Monde Auſtral. Le voyage de Roggewin eſt peut-être le plus curieux de tous ceux qui ont été entrepris pour reconnoître ce troiſieme Continent.

circuit. Il cotoya toute la partie Orientale, la jugea inhabitée, parce qu'il n'y vit ni feu ni navire; & s'il n'avoit craint de perdre le temps favorable pour doubler le Cap de Horn, il ſeroit deſcendu dans cette contrée pour la viſiter; l'unique acte de ſouveraineté qu'il exerça, fut de lui donner le nom de *Belgie*, parce qu'elle ſe trouve dans une latitude correſpondante à celle des Pays-Bas; mais cet événement ne parut pas à la Compagnie de Batavia un titre ſuffiſant pour envoyer ſes Amiraux prendre poſſeſſion des Iſles Malouines.

Les Anglois ont auſſi partagé avec les Hollandois la gloire de reconnoître les Iſles Malouines; ils paroiſſent tous y avoir été con-

duits en cherchant une prétendue Isle Pepys, que Cowley en 1686 crut découvrir (*d*), où il y a, dit-

(*d*) Toute la relation du Capitaine Cowley paroit erronée à Dom Pernetty, & il est aisé, dit-il, de s'en convaincre par la lecture de son voyage. Cet Anglois dit que « *le gros temps* » *l'empêcha de descendre, & qu'il ne put mettre* » *sa chaloupe à la mer.* S'il a vu cette terre, en » effet, ce n'est donc qu'en passant, comme » plusieurs Navigateurs ont fait de beaucoup » d'autres Isles & Terres qui nous sont encore » inconnues, tant pour la qualité & les pro- » ductions du terrein, que pour la véritable » position de leurs côtes. Puisque ce Capitaine » n'y est pas descendu, comment peut-il dire » que c'est un lieu commode pour faire de » l'eau ? Il n'y a peut-être point d'eau douce. » Quant au bois, nous y avons été trompés » sur les apparences; en courant la Côte des » Isles Malouines, nous avons cru en voir, » & après y être descendus, ces apparences » ne nous ont donné en réalité que des glajeux; » espece de jonc ou plante à longues feuilles, » plattes & étroites, qui s'éleve en motte de » trois pieds au moins, & dont les feuilles en » touffes font, en s'élevant au-dessus de la » motte, une hauteur de six à sept pieds. »

on, des bois & de l'eau douce en abondance, & dont le principal port eſt aſſez vaſte pour contenir mille vaiſſeaux (*e*), Iſle que les meilleurs Navigateurs ſont tentés de mettre dans le rang de l'Iſle Atlantique de Platon & du beau pays d'El-Dorado.

Woods Rogers, dès le commencement de ce ſiecle, comman-

(*e*) Cette Iſle Pepys, ſuivant l'Amiral Anſon, eſt à quarante-ſept degrés de latitude Sud; &, ſuivant le Docteur Halley, à quatre-vingts lieues du Cap-Blanc ſur la Côte des Patagons. Le Capitaine Cowley la nomma *Iſle de Pepys* en l'honneur de Samuel Pepys, Secrétaire du Duc d'Yorck, qui fut depuis Jacques II, & qui pour lors étoit grand Amiral de l'Angleterre. Le Chef d'eſcadre Biron, dans ſon voyage autour du Monde; & M. de Bougainville, dans deux voyages aux Iſles Malouines, ont vainement cherché cette Iſle Pepys, qui ne fut probablement, pour le Capitaine Cowley, qu'un nuage ou un grand banc de glace.

da une petite eſcadre chargée de reconnoître la mer du Sud ; il avoit pour ſecond Capitaine le célèbre Médecin Dower, & pour Pilote Williams Dampier, qui s'étoit déjà immortaliſé par deux voyages autour du monde ; Rogers courut la côte N. O. des Iſles Malouines, & détermina leur poſition ; mais il jugea mal de leur étendue (*f*).

(*f*) Suivant le récit de l'Amiral Anſon ; « Rogers courut la Côte de N. E. de ces Iſles en » 1708 ; il vit qu'elles s'étendoient environ la » longueur de deux degrés, qu'elles étoient » compoſées de hauteurs qui s'abaiſſoient en » pente douce les unes devant les autres ; que » le terrein en étoit bon & couvert de bois ; » & que, ſuivant les apparences, il n'y man- » quoit pas de bons ports. »

Dom Pernetty redreſſe ici le Capitaine Rogers. « Si cet Anglois, dit-il, n'a couru que » la Côte N. E. des Iſles Malouines, comment » peut-il ſavoir ſi ces Iſles ne s'étendent qu'en-

George Anſon, mort comblé de gloire en 1762, & dont la cendre auroit dû être placée à Weſtminſter, à côté de celle des grands hommes & des Rois, navigea fort près des Iſles Malouines; l'élégant rédacteur de ſes Voyages propoſa même au Gouvernement Anglois un plan de commerce ſur ce ſujet, qui prouve l'étendue de ſes vûes

» viron la longueur de deux degrés ? Nous n'a-
» vons couru qu'une partie des côtes de la
» grande Iſle, & nous avons trouvé qu'elle
» s'étendoit de plus de trois degrés, depuis l'Eſt
» juſqu'au Nord-Oueſt. Nous avons remarqué
» qu'elle eſt en effet compoſée de hauteurs qui
» s'abaiſſent en pente douce les unes devant les
» autres; mais le terrein ne nous a jamais paru
» couvert de bois, quoique nous l'ayons co-
» toyé de fort près: nous avons même tou-
» jours douté qu'il y en eût, parce que nous
» n'avons pu en découvrir pendant le ſéjour
» que nous y avons fait, tant au premier
» voyage qu'aux deux ſuivans ».

politiques (*g*), & le Chef d'Eſcadre Byron dans ſon voyage au-

(*g*) « J'ai prouvé, dit-il, que toutes nos entrepriſes dans la mer du Sud courent grand » riſque d'échouer, tant qu'on ſera obligé de » relâcher au Breſil; ainſi tout expédient qui » pourroit nous affranchir de cette néceſſité, » eſt sûrement digne de l'attention du Public; » & le meilleur expédient à propoſer, ſeroit » donc de trouver quelqu'autre endroit plus » au Sud, où nos vaiſſeaux puſſent relâcher, » & ſe pourvoir des choſes néceſſaires pour » leur voyage autour du Cap Horn. Nous » avons déjà quelque connoiſſance imparfaite » de deux endroits, qu'on trouveroit peut- » être, en les faiſant reconnoître, fort pro- » pres à cet effet. L'un eſt l'Iſle *Pepys;* le ſe- » cond eſt aux Iſles de Falkland, ſituées au » Sud de l'Iſle Pepys. L'un & l'autre de ces » endroits eſt à une diſtance convenable du » Continent; & à en juger par leurs latitudes, » le climat y doit être tempéré. Il eſt vrai qu'on » ne les connoît pas aſſez bien pour pouvoir » les recommander comme des lieux de ra- » fraîchiſſement à des vaiſſeaux deſtinés pour » la mer du Sud: mais l'Amirauté pourroit les » faire reconnoître à peu de frais; il n'en coû- » teroit qu'un voyage d'un ſeul vaiſſeau: & ſi

tour du Monde en 1764, a été ſur le point de l'exécuter (*h*).

» un de ces endroits ſe trouvoit, après cet exa-
» men, propre à ce que je propoſe, il n'eſt
» pas concevable de quelle utilité pourroit être
» un lieu de rafraîchiſſement, auſſi avancé vers
» le Sud, & auſſi près du Cap Horn. Le Duc &
» la Ducheſſe de *Briſtol* ne mirent que trente-
» cinq jours, depuis qu'ils perdirent la vue des
» Iſles de *Falkland*, juſqu'à leur arrivée à l'Iſle
» de Juan Fernandez, dans la mer du Sud; &
» comme le retour en eſt encore plus facile, à
» cauſe des vents d'Oueſt qui regnent dans ces
» parages, je ne doute pas qu'on ne puiſſe faire
» ce voyage des Iſles de Falkland à celle de
» Juan Fernandez, aller & revenir, en un peu
» plus de deux mois ».

(*h*) Voici ce qui eſt dit dans la relation de Byron, au ſujet des Iſles Malouines. « L'Iſle la
» plus conſidérable eſt ſituée au Nord du Port
» Egmont. Nous y deſcendîmes, attirés par
» ſa ſituation, & nous eûmes le plaiſir, du
» haut d'une montagne fort élevée, de jouir
» d'un point de vue admirable: on a beaucoup
» de peine à monter ſur le ſommet de cette
» montagne; mais on en eſt bien dédommagé
» par la vue agréable de toute l'étendue du
» Port, des trois paſſages qui viennent y abou-

Ce voyage de Byron eſt poſtérieur à celui de Dom Pernetty qu'on va lire. Les Anglois avoient pris des précautions extraordinaires pour les préparatifs de cet armement, qui a excité l'attention

» tir, de nos vaiſſeaux que nous voyions à l'an-
» cre, & de toute la mer qui environne cette
» Iſle & les Iſles voiſines, juſqu'au nombre de
» cinquante, tant petites que grandes, & qui
» nous parurent toutes tapiſſées de verdure.

» Le 23 Janvier, le Commandant, accom-
» pagné des Capitaines & des principaux Offi-
» ciers, deſcendit dans l'Iſle; on fixa auſſitôt
» un poteau ſur le rivage, au haut duquel on
» attacha le pavillon de l'Union; & dès qu'il
» fut déployé, le Chef d'eſcadre déclara que
» toutes ces Iſles appartenoient à Sa Majeſté
» Britannique, & qu'il en prenoit poſſeſ-
» ſion au nom de la Couronne d'Angleterre.
Voyage autour du Monde, fait ſur le vaiſſeau de guerre le Dauphin, &c. page 131, &c. L'Auteur, dans tout le cours de cette relation, ne nomme point les Iſles Malouines; & j'aime mieux le croire un mauvais Géographe, qu'un Politique mal-intentionné.

de toute l'Europe ; mais il eſt démontré que M. de Bougainville avoit pris poſſeſſion des Iſles Malouines, dans le temps que le *Dauphin*, monté par Byron, étoit encore ſur le chantier ; & il n'y eut peut-être jamais de droit plus inconteſtable que celui de la France ſur cette région : car ſes Armateurs ſont les premiers qui y aient abordé ; ſes Hiſtoriens ſont les premiers qui l'aient décrite ; & ce qui eſt encore plus intéreſſant pour l'humanité, elle ne l'a point enlevée à des hommes, mais à des inſectes malfaiſans ou inutiles, à des araignées & à des grelots.

Dom Pernetty, qui a obſervé en Philoſophe les Iſles Malouines, eſt perſuadé qu'elles faiſoient autrefois partie de la contrée des

Patagons & de la Terre de Feu. Je penſois comme lui même avant de l'avoir lu ; il eſt certain qu'on voit dans toutes les parties de l'Univers des traces de ces grandes révolutions du globe : la Sicile a été autrefois unie à l'Italie, l'Eſpagne à l'Afrique, & la France à la Grande-Bretagne : l'Iſle de Finlande paroît clairement avoir été ſéparée du Groenland, & récemment le Profeſſeur Ruſſe Kracheninnikow a démontré que le continent de l'Amérique tenoit autrefois à l'Aſie par le Kamſatka (*i*) : des érup-

(*i*) Suivant le récit de ce ſçavant Etranger, le Continent de l'Amérique s'étend du Sud-Oueſt au Nord-Eſt preſque partout à une égale diſtance des côtes du Kamſatka, & les deux côtes ſemblent paralleles, ſur-tout depuis la pointe des Kowriles, juſqu'au Cap Tchoukotſa. Il n'y a que deux degrés & demi

tions de volcan, des tremblemens de terre, quelquefois même le ſeul effort des eaux de la mer ſuffiſent pour déchirer ainſi la terre, & ſéparer violemment les hommes que l'intérêt tend ſans ceſſe à réunir.

Cette obſervation convient particuliérement au continent Auſtral; la Terre de Feu tire ſon nom de ſes volcans: cette région auſſi-

---

entre ce dernier Cap & le rivage de l'Amérique correſpondant. On voit, par l'aſpect des côtes, qu'elles ont été ſéparées avec violence, & les Iſles, qui ſont entre deux, forment une eſpece de chaîne comme les Maldives. Les habitans de l'Amérique correſpondante à l'extrémité Orientale de l'Aſie, ſont de petite taille, baſanés & peu barbus, comme les Kamtſckadales, &c. Voyez les preuves de cette opinion dans l'ouvrage même de Krascheninnikow, traduit au ſecond volume *in*-4°. du Voyage en Sibérie de l'Abbé Chappe. Ces preuves ſont trop fortes, pour ne ſervir qu'à l'appui d'un ſyſtême.

bien que la Terre des Etats ſemble entiérement compoſée de roches inacceſſibles, ſuſpendues preſque ſans baſe, entourées d'abymes affreux, & couronnées d'une neige éternelle. D'un autre côté, à quelques lieues de l'endroit de la grande Iſle Malouine où a abordé M. de Bougainville, on voit par la poſition des montagnes, par les crevaſſes qu'on y rencontre, & par le déſordre des lits de pierre de taille, que cette contrée n'eſt devenue une Iſle que par l'effort d'un tremblement de terre (*k*);

(*k*) « Un autre motif m'engage encore à » croire que les Iſles Malouines tenoient jadis » à la Terre des Patagons. On ne voit point » d'arbres aux Iſles Malouines, & toute la » côte de l'Eſt des Patagons, & de la Terre de » Feu, en eſt dépourvûe juſqu'à environ 25 » lieues en avant dans les terres, où l'on com-

ce grand événement n'a pu être consigné dans des Historiens ; mais pour le Philosophe il est écrit dans le livre de la Nature.

Au reste nous ne connoissons les Isles Malouines que depuis l'époque où elles ont été arrachées avec violence du continent ; ainsi ce que les Navigateurs nous ont appris jusqu'ici ne sert tout au plus qu'à perfectionner la théorie de la terre ; mais que l'Espagne y envoie une Colonie, que les Arts

» mence à trouver des arbres. Depuis-là jus-
» qu'à la côte, on ne rencontre que quelques
» arbustes & des bruyeres. On en trouve de
» semblables aux Isles Malouines. Les décou-
» vertes que les Anglois, qui s'y sont établis
» plus à l'Oueſt, pourront faire dans cette
» partie, nous éclaireront davantage sur tous
» ces articles. Les Espagnols substitués à nos
» François dans l'établissement de l'Est, nous
» mettront au fait de l'autre partie ».

naiſſent dans ſon ſein, que cette contrée ſerve de point d'union entre le Nouveau Monde & le Monde Auſtral, & alors commencera ſon Hiſtoire.

DES GEANTS DE LA PATAGONIE.

Les Iſles Malouines ne ſont ſéparées que par un détroit de cette pointe de l'Amérique Méridionale qu'habitent les Patagons, contrée ſinguliere où la nature s'abatardit dans les végétaux, & ſe releve avec avantage dans l'eſpece humaine; qui produit des Géants, des Plantes ſans vigueur & des quadrupedes dégénérés.

C'eſt un phénomene aſſez ſingulier, que depuis qu'il y a des

hommes policés & des livres, on ne ſe ſoit jamais accordé ſur l'exiſtence des Géants ; c'eſt ſur-tout par rapport aux Patagons que ce problême a paru long-temps inſoluble aux Philoſophes ; pendant cent ans les Navigateurs de toutes les Nations s'accorderent à dire que la pointe de l'Amérique Méridionale produiſoit des Coloſſes : dans le ſiecle ſuivant les Marins n'y virent plus que des hommes ordinaires ; & des Naturaliſtes, du fond de leur cabinet, aſſurent aujourd'hui que les Patagons, comme voiſins du Pôle ne doivent être que des pygmées.

Cette queſtion ſi curieuſe paroît maintenant décidée par la relation autentique du Commodore Byron, & par celles qu'on lira

lira à la ſuite du Voyage de Dom Pernetty : mais pour ſatisfaire toutes les claſſes d'hommes qui raiſonnent, voici d'autres preuves qui ſerviront à juſtifier la nature contre les idées étroites de ſes détracteurs ; ſi après cela, dit le célebre Fontenelle, le P. Baltus veut croire encore que le diable rend des oracles, il ne tiendra qu'à lui.

De temps immémorial on croit en Amérique qu'il y a dans ſa partie Méridionale une race de Géants redoutable par ſes violences & par ſes crimes (*l*) : car dans

(*l*) Voyez ſur-tout l'*Hiſtoire du Pérou* de l'Ynca Garcilaſſo, liv. 9, chap. 9. Je ſçai qu'il ſe trouve dans ſon récit bien des fables : par exemple, il dit que ces Géants avoient les yeux larges comme le fond d'une aſſiette ; que chacun d'eux mangeoit autant que cinquante hommes ; qu'ils tuoient les femmes dont ils

tous les ſiecles on a obſervé qu'ordinairement être le plus fort ſignifie être le plus injuſte.

Magellan, le premier Marin qui navigea ſur les côtes de la Patagonie, vit de ſes propres yeux quelques-uns de ces Géants ſi redoutés dans le Nouveau Monde (*m*), mais ſon artillerie les con-

---

vouloient jouir, &c. L'Ynca n'a pas mieux obſervé les proportions de ſes Géants, que Mahomet, celui de ſon ange qui avoit ſoixante-dix mille têtes : mais de ce que les Péruviens ont exagéré, il ne s'enſuit pas qu'ils n'ont rien vu.

(*m*) Le récit du Chevalier Pigafetta, qui étoit ſur le vaiſſeau de Magellan, & qui a rédigé ſon Voyage, eſt trop bien circonſtancié, pour qu'on puiſſe croire ſon Auteur dupe ou fripon. « Un Géant vint à nous, chantant, » danſant & jettant de la pouſſiere ſur ſa tête. » Le Capitaine ordonna de faire la même choſe. » Ces geſtes raſſurerent le ſauvage. Il vint à » nous dans une petite Iſle, donnant à notre » vue les plus grandes marques de ſurpriſe :

tint, & le tonnerre des Européens ſuffit pour faire trembler les Titans de l'Amérique.

» il levoit un doigt vers le Ciel, voulant dire » que nous en venions. Nos gens lui alloient » à peine à la ceinture. Magellan lui fit donner » à manger & à boire. On lui préſenta un mi- » roir, il fut ſi effrayé d'y voir ſa figure, que » d'un ſaut qu'il fit en arriere, il jetta quatre » de nos gens par terre. Ses compagnons pa- » roiſſoient avoir dix palmes, environ ſept » pieds; on leur fit ſigne de venir aux vaiſ- » ſeaux: alors ils firent remonter leurs femmes, » dont ils paroiſſoient jaloux, ſur des animaux » faits comme des ânes, & les renvoyerent.

» Une autre fois ſix de ces ſauvages parurent » ſur le rivage, faiſant ſigne qu'ils vouloient » venir aux vaiſſeaux; ce qui nous fit grand » plaiſir. On envoya l'eſquif pour les prendre. » Ils monterent ſur la capitane, où le Général » leur fit ſervir une chaudiere de bouillie aſſez » grande pour raſſaſier vingt matelots. Ils la » mangerent toute entiere; auſſi le plus petit » d'entr'eux étoit-il plus haut que le plus grand » de nous. Dès qu'ils eurent mangé, ils de- » manderent qu'on les remît à terre. Ces peu- » ples n'ont point de maiſons fixes; ils ſont des

Un demi-ſiecle après Magellan, Drake, le premier Anglois qui fit le tour du Globe, & le même qui fut devoré tout vivant par des Crabbes, vit ſur la côte de la Patagonie huit Géants, près de qui les Européens les plus grands ne paroiſſent pas plus hauts que des Lapons (*n*).

» cabanes de peaux, qu'ils tranſportent à leur » gré d'un lieu à un autre. Ils vivent de chair » crue & d'une racine, nommée en leur langage » *capas*. Le priſonnier que nous avions ſur notre » bord, mangeoit en un repas une pleine cor- » beille de biſcuit, & buvoit tout d'un trait » un demi ſeau d'eau. Ils ont les cheveux » coupés en rond comme des Moines & la tête » liée d'une corde de coton, dans laquelle ils » paſſent leurs fleches. » Voyez la traduction françoiſe du *Journal* de Pigafetta, Chevalier de Rhodes, adreſſée au Grand-Maître Villiers de l'Iſle-Adam.

(*n*) Du moins tel eſt le récit d'Argenſola, dans ſon *Hiſtoire des Moluques*, livre 3. Cet Auteur ajoute que le volume du corps des Pa-

Vers l'an 1592, le Chevalier Cavendish traverſa le détroit de Magellan, il atteſta avoir vu ſur la côte Américaine deux cadavres de Patagons qui avoient quatorze palmes de long ; il meſura ſur le rivage la trace du pied d'un de ces Sauvages, & elle ſe trouva quatre fois plus longue qu'une des ſiennes ; enfin trois de ſes Matelots manquerent à être tués juſques dans la mer par les quartiers de rochers qu'un Géant leur lança (*o*) : voilà le Polyphème de l'O-

tagons ne faiſoit point tort à leur agilité ; ils ne couroient pas, ils voloient.

(*o*) Voyez la relation d'Antoine Knivet, dans la collection de Purchaſs, tome IV, liv. 6. L'Auteur des *Recherches philoſophiques ſur les Américains* dit, tome 2, page 295, que, du temps de Cavendish, l'opinion ſur l'exiſtence des Géants étoit univerſelle, & que Kni-

dyſſée rajeuni ; mais heureuſement pour le Patagon, il ne ſe trouva point d'Ulyſſe dans le vaiſſeau.

Tous les Voyageurs qui, dans le ſeizieme ſiecle, parcoururent la mer du Sud, parlerent de l'exiſtence des Géants du cercle Antarctique comme d'une vérité reconnue. Le Corſaire Eſpagnol *Sarmiento* (*p*) s'accorde ſur ce

---

vet ne l'adopta que par la crainte des Autodafés. Je ne vois pas d'abord comment une opinion ceſſeroit d'être vraie, parce qu'elle eſt reçue des Inquiſiteurs. De plus, la crainte des Jacobins pouvoit bien empêcher Knivet de dire ce qu'il avoit vu, mais non le forcer à dire ce qu'il n'avoit pu voir. L'Hiſtorien du voyage de Cavendish n'avoit beſoin que de taire la vérité, & non de dire un menſonge.

(*p*) « L'équipage vit bientôt paroître une » troupe de Géants ſans armes ; ils s'approchérent de notre chaloupe, & auſſitôt l'enſeigne deſcendit à terre avec des ſoldats... » Dix Eſpagnols environnerent adroitement

ſujet avec le Capitaine Anglois Richard Hawkins (q), & avec les

» un des ſauvages & le prirent, malgré ſa réſiſ-
» tance ; les autres coururent auſſitôt à leurs
» armes, & revinrent ſi promptement ſur nous,
» que nous eûmes à peine le temps de rentrer
» dans la chaloupe..... L'Indien, que nos
» gens avoit pris, étoit Géant entre les autres
» Géants, & reſſembloit à un Cyclope. Ses
» compatriotes étoient hauts de trois aulnes,
» gros & forts à proportion..... On fit, quel-
» ques jours après, une autre deſcente ; mais
» l'artillerie effraya les Géants : ils s'enfuirent
» avec légereté, & on auroit cru qu'ils alloient
» auſſi vîte que la balle d'une arquebuſe. *Hiſ-
toire de la conquête des Moluques* de Léonard d'Argenſola, liv. 3. Il faut cependant ſe défier de Sarmiento, qui vivoit dans le ſiécle de la Chevalerie, & qui avoit l'eſprit viſionnaire de Dom Quichotte.

(q) « Il faut ſe défier des habitans de la Côte
» de Magellan : on les appelle Patagons : ils
» ſont cruels, perfides, & de ſi haute taille,
» que pluſieurs voyageurs leur donnent le titre
» de Géants. » Voyez l'abrégé de ſa relation dans le Compilateur Purchaſs, tome 4, liv. 7. chap. 5.

Amiraux Hollandois Olivier de Noort (*r*) & Sebald de Wert (*ſ*);

(*r*) « Nous prîmes ſur la Côte du Détroit de » Magellan quatre ſauvages & deux filles que » nous menâmes à bord : l'un d'eux apprit » bientôt le Hollandois, & nous inſtruiſit de » l'Hiſtoire de ſon pays..... Il y a dans l'in- » térieur de la Patagonie une Nation nommée » *Tiremenen*, dont les individus ont dix à douze » pieds de hauteur : ils viennent faire la guerre » aux peuples voiſins, parce qu'ils ſont man- » geurs d'autruches : pour les Géants, nous » conjecturâmes qu'ils ſont Antropophages. » Voyez le recueil de Purchaſs, tome 1, liv. 2, chap. 5.

(*ſ*) « Le Vice-Amiral rencontra près de la » baie Verte, ſept canots avec des Sauvages » qui avoient dix à onze pieds de hauteur ... » On les laiſſa venir juſqu'à la portée du fuſil ; » enſuite les Hollandois ayant fait une décharge, on en tua quatre ou cinq, & le reſte » épouvanté s'enfuit vers la terre ; là ces » Géants arracherent de leurs mains des arbres » qui paroiſſoient de l'épaiſſeur d'un empan, » & en firent des retranchemens ..... Mais le » Vice-Amiral abandonna ces hommes ſangui- » naires à leur propre fureur, & aima mieux

& on ne voit pas même que le petit nombre des Philoſophes de ce tems-là, révoquaſſent en doute cette ſingularité de la nature ; le peuple citoit ſur ce ſujet les Navigateurs de toutes les Nations ; les Théologiens, Goliath ; & les beaux eſprits, qui de tout temps ont voulu concilier l'Hiſtoire avec la Mythologie, Polyphème & les Titans.

Du ſeizieme ſiecle il faut ſauter tout d'un coup au dix-huitieme, pour trouver des témoignages ſur la ſtature coloſſale des Patagons. En 1704, les Capitaines Haring-

» s'en retourner à bord que d'aller les combat-
» tre ». Voyez la traduction françoiſe du voyage de Simon de Cordes & de Sebald de Wert dans le Recueil de la Compagnie des Indes, Tome 2.

ton & Carman, commandant deux Vaiſſeaux François, l'un de S. Malo, & l'autre de Marſeille, virent une fois ſept Géants dans une baie du détroit de Magellan, une ſeconde fois ſix, & une troiſieme une troupe de deux cents hommes, mêlée de Géants & de Sauvages d'une taille ordinaire ; les François eurent une entrevûe très-pacifique avec ces Géants (*t*). Le judicieux Frezier qui fit en 1712 le voyage de la mer du Sud, rapporte pour confirmer ce trait, le témoignage d'une multitude d'anciens Navigateurs (*u*), & il eſt

(*t*) Voyez l'Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales du ſavant Préſident de Broſſes, tom. 2, pag. 329.

(*u*) Et il termine ſes citations par cette réflexion ſi ſimple & ſi naturelle. « On peut

difficile d'être Pyrrhonien quand ce célebre Marin ne l'eſt pas.

Le Capitaine Shelwock qui fit en 1719 le tour du Monde, confirma les récits de Magellan, de Cavendish, & de Frezier : quelques années auparavant un Capitaine de Vaiſſeau Marchand nommé *Raynauld*, avoit vu ſur une des

» croire ſans légéreté qu'il y a dans cette par-
» tie de l'Amérique, une Nation d'hommes
» d'une taille très-ſupérieure à la nôtre ; le
» détail des temps & des lieux, & toutes les
» circonſtances qui accompagnent ce qu'on en
» dit, ſemblent porter un caractere de vérité
» ſuffiſant pour vaincre la prévention naturelle
» qu'on a pour le contraire : la rareté du ſpec-
» tacle a peut-être cauſé quelqu'exagération
» dans les meſures de leur taille ; mais ſi on doit
» les regarder comme eſtimées, plutôt que
» comme priſes à la rigueur, on verra qu'elles
» different très-peu entr'elles ». Voyez le *Voyage* de M. Frezier, édit. de 1732, pag. 76 & ſuiv.

côtes du détroit de Magellan des hommes de neuf pieds de haut, qu'il avoit meſurés lui-même auſſi-bien qu'une partie de ſon équipage : le Lieutenant de Frégate, Duclos-Guyot, & le Commandant d'une flute de Roi, la Giraudais, revirent encore en 1766 ces Géants, dont ils meſurerent le plus petit qui avoit au moins cinq pieds ſept pouces (*x*); mais perſonne n'a porté cette vérité hiſtorique juſqu'à la démonſtration, comme le Chef d'Eſcadre Byron (*y*), qui en 1764 & 1765 fit le

(*x*) L'extrait des voyages de ces Navigateurs François ſe trouvera dans cet ouvrage.

(*y*) Voici quelques traits de la relation de cet Officier Anglois ; on obſervera en la liſant que le pied dont on ſe ſervoit pour meſurer les Patagons, étoit le pied d'Angleterre

tour du Globe ſur les traces des

qui a près d'un pouce de moins que notre pied de roi. « En approchant de la côte, des marques ſenſibles de frayeur ſe manifeſterent ſur le viſage de ceux de nos gens qui étoient » dans le canot, lorſqu'ils apperçurent des » hommes d'une taille prodigieuſe. Quelques-» uns d'entr'eux, pour encourager peut-être » les autres, obſerverent que ces hommes gi-» ganteſques paroiſſoient auſſi étonnés à la vûe » de nos mouſquets, que nous l'étions de leur » taille.

» Le Commodore deſcendit à terre avec in-» trépidité ..... fit aſſeoir ces Sauvages, & leur » diſtribua des colifichets. ..... Leur grandeur » étoit ſi extraordinaire, que même aſſis, ils » étoient preſque auſſi hauts que l'Amiral de-» bout. ..... Leur taille moyenne parut de huit » pieds, & la plus haute de neuf pieds & plus.... » La ſtature des femmes eſt auſſi étonnante » que celle des hommes, & on remarque dans » leurs enfans les mêmes proportions.

» Leur langage n'eſt qu'un jargon confus » ſans mêlange de Portugais & d'Eſpagnol..... » Ils regardoient fréquemment le ſoleil en ſigne » d'adoration ..... Leurs chevaux avoient en-» viron ſeize palmes de haut, & paroiſſoient fort » rapides ; mais leur grandeur n'étoit point

Dampier, des Gemelli & des Anſon.

» proportionnée à celle des cavaliers qui les » montoient ». *Voyage autour du Monde*, traduction Françoiſe, pag. 73 & ſuiv. jusqu'à 86.

L'Editeur du *Voyage de Byron*, confirma ces anecdotes par le témoignage de deux Officiers de ſon vaiſſeau qui lui permirent de publier leurs relations. « Les Patagons, diſent » ces Officiers dans la préface de l'Ouvrage que » j'analyſe, ont pour la plûpart neuf pieds; ils » ſont bien faits, quarrés, & d'une force pro- » digieuſe. Les deux ſexes ont la peau cou- » leur de cuivre, portant de longs cheveux » noirs, & ſont vêtus de peaux de bêtes ſau- » vages. ..... Ils paroiſſoient voir avec plaiſir » le Lieutenant Cummins, à cauſe de ſa gran- » de taille, qui eſt de ſix pieds dix pouces; » quelques-uns de ces Indiens lui frapperent » ſur l'épaule, & quoique ce fût pour le careſ- » ſer, leurs mains tomboient avec tant de pe- » ſanteur que tout ſon corps en étoit ébranlé ».

Les femmes des Patagons careſſerent auſſi le Commodore Byron; mais les politeſſes qu'elles lui firent eſſuyer, furent encore plus expreſſives; *elles badinerent*, dit l'Hiſtorien Anglois, *ſi ſérieuſement avec moi, que j'eus beau-*

Je ne cherche à en impoſer à perſonne; je ſçais que la plupart des Voyageurs qui traverſerent le détroit de Magellan dans le dix-ſeptieme ſiecle, ne virent dans la Patagonie que des hommes d'une taille ordinaire; ils en conclurent alors que leurs prédéceſſeurs avoient été des fourbes ou des viſionnaires; les Sceptiques s'empreſſerent d'adopter une opinion qui les diſpenſoit d'être crédules, & l'exiſtence des Géants fut bientôt miſe au rang des *menſonges imprimés.*

Il me ſemble qu'on s'eſt trop preſſé de déclamer dans le dix-ſeptieme ſiecle contre les Voya-

coup de peine à m'en débarraſſer. Ce trait n'eſt point dans la traduction Françoiſe.

geurs du seizieme ; Wood & Narborough qui ne virent en Patagonie que des hommes comme eux, peuvent très-bien être véridiques, sans que Pigafetta, Hawkins, & Knivet soient des imposteurs : on n'a jamais soutenu que tous les peuples de la pointe de l'Amérique Méridionale eussent une taille colossale. Que diroit-on d'un Historien qui ne voyant en Laponie que des Suédois, des Danois & des Russes, traiteroit de visionnaires les Voyageurs qui assurent que les Lapons sont les nains de l'espece humaine ?

Les Géants de la Patagonie ne forment qu'une Nation particuliere, qui sans doute n'est pas fort étendue, parce que tous leurs voisins semblent intéressés à les exterminer ;

miner ; il eſt même probable qu'effrayés par les deſcentes des Européens dans leurs contrées, ils ſe retirerent au ſiecle dernier dans l'intérieur du pays, ce qui empêcha nos Navigateurs de les rencontrer ; Narborough & les autres Marins ennemis des Géants, ont beaucoup d'autorité quand ils racontent leurs avantures, mais fort peu quand ils critiquent celles des autres ; ils ont bien obſervé, & mal raiſonné ; ils peuvent être d'excellens Pilotes, mais à coup ſûr ils ſont de mauvais Logiciens.

Ajoûtons qu'un témoin qui dit *j'ai vu*, eſt plus croyable que cent autres qui diſent *je n'ai rien vu* ; ce principe eſt vrai toutes les fois qu'il ne s'agit pas de faits évidemment contradictoires avec les loix

éternelles & invariables de la nature.

L'Auteur plus ingénieux qu'exact des *Recherches Philoſophiques ſur les Américains*, a été la dupe de ſon imagination, quand il a conſacré un chapitre entier de ſon Ouvrage, à répandre ſon pyrrhoniſme ſur l'exiſtence des Géants; on voit que la crainte de parler comme le reſte des hommes, a conduit ſa plume. Il paſſe en revue tous les Voyageurs qui ont traverſé le détroit de Magellan, affoiblit le témoignage des uns par des plaiſanteries (z), ce-

(z) La plûpart au reſte portent à faux; on peut en juger par celle-ci. « Corneille de Maye, qui » a rédigé le routier de la navigation de Spil» berg, crut diſtinguer de loin ſur les collines » de la terre del Fuego un ſeul homme coloſſal,

lui des autres par des injures (*a*); & quand le Lecteur ſe trouve au

» occupé à ſauter d'une hauteur à l'autre avec » une adreſſe inimitable: . . . . on peut l'accuſer » d'avoir eu une illuſion d'optique en regardant » les collines ; il aura pris la pointe d'un rocher, » ou le tronc d'un arbre pour un homme, faute » de s'être muni de bonnes lunettes ». *Rech. phil.* tom. 1, pag. 298 & 299, comme ſi on pouvoit ſe tromper au mouvement des Géants! Comme ſi la *pointe d'un roc, ou un tronc d'arbre* pouvoient *ſauter d'une hauteur à l'autre avec une adreſſe inimitable.*

(*a*) « L'Italien Pigafetta, qui ſans fonction » & ſans caractere, avoit fait [illegible] courſe ſur le » navire de Magellan, donna [illegible] retour les » plus grands détails ſur les pr[illegible]s Titans de » cette contrée..... On ne ſçauroit être ni plus » crédule, ni moins éclairé que cet Ultramon- » tain, & ce ſeroit faire tort à ſes lumieres, » que d'accorder la moindre confiance à des » fables ſi groſſieres ». *Rech. philoſ.* tom. 1, pag. 289 & 290.

« L'héroïque Sarmiento étoit un viſionnaire » . . . . & l'homme de ſon tems le plus ignorant » en Géographie ». *Ibid.* pag. 293.

« On peut juger après cela du crédit que mé- » rite le Journal du Commodore Byron, qui

bout de ſa déclamation, il eſt tout ſurpris qu'à la place d'un calcul de probabilité, on lui ait donné une ſatyre; & au lieu de recherches philoſophiques, un recueil d'épigrammes.

Je voudrois bien ſçavoir par quelle bizarerie on voudroit que dans les trois continents, l'eſpece humaine fût néceſſairement réduite

---

» pour ſe prêter aux vues du Miniſtere anglois, » a bien voulu ſe déclarer auteur d'une Rela- » tion que le moindre Matelot de ſon eſcadre » n'auroit oſé publier..... Ce conte de Gar- » gantua fut débité à Londres en 1766. Le Doc- » teur Maty, ſi connu par ſa petite taille & ſon » Journal Britannique, ſe hâta extrêmement » d'y ajoûter foi, & de divulguer cette fable » dans les pays étrangers ». *Ibid.* pag. 306 & 307. Voilà à peu près de quelle façon raiſonne l'auteur des *Recherches Philoſophiques* : on s'apperçoit qu'il a cherché non à éclairer, mais à ſe faire lire. *

te à la plus exacte uniformité ? N'y a-t-il pas à l'embouchure du Sénégal des Albinos qui ne reſſemblent preſque en rien aux hommes d'Europe ? Le Hottentot, avec ſon tablier ; le Ceylanois, avec ſes groſſes jambes ; le Negre de Manille, avec ſa queue, doivent-ils être rangés dans la même claſſe qu'un Perſan ou un Géorgien ? Pourquoi n'y auroit-il pas des Géants en Patagonie, comme il y a des Pigmées en Laponie & à la baie d'Hudſon ?

La Nature n'a peut-être qu'une loi ; mais cette loi lui ſuffit pour régir l'eſpece humaine des trois Mondes, pour produire des coloſſes & des nains, pour faire naître un Kalmouk & une femme de Géorgie ; pour organiſer un Ne-

gre ſtupide d'Angola & un Monteſquieu.

Cette vaſte plage qui borde le détroit de Magellan, auſſi-bien que la Terre de Feu qui lui répond, ſemblent au reſte former une eſpece de Monde à part ; le ſol y eſt nud & mêlé de talc, de nitre & de coquillages foſſiles ; l'amas de toutes ces matieres hétérogenes y compoſe des collines en pic, qui ne ſont jamais tapiſſées de verdure. D'énormes rochers couronnés de glaçons, paroiſſent ſuſpendus dans les airs, & forment un tableau ſublime, mais affreux ; quand le ciel n'eſt pas ſerein, il n'eſt voilé que par d'affreux nuages ; tous les vents y ſont impétueux ; les calmes de la mer n'y ſont inter-

rompus que par les tempêtes. Pourquoi dans des climats qui different si fort des nôtres, chercher des hommes qui nous reſſemblent?

Il ſeroit abſurde de nier qu'on ne voie de temps en temps dans l'Europe même des individus de taille coloſſale ; les Tranſactions Philoſophiques de la Société Royale de Londres, parlent du crâne d'un Géant de douze pieds (*b*) ; l'Abbé

(*b*) Voyez numero 168 & 169. Il y a dans le Roman philoſophique de Telliamed un trait bien plus extraordinaire. Le Conſul de Maillet prétend que, dans le ſiecle dernier, on trouva à ſix lieues de Salonique, dans un vaſte tombeau, un corps humain de quarante-cinq coudées de longueur. Duſquenet, alors Conſul de France, avec l'agrément du Pacha de la Province, fit enlever les oſſemens du Géant, & on en tranſporta une partie à Paris dans la Bibliotheque du Roi. La tête du cadavre coloſſal fut ſuſpendue à Salonique au haut de la

de la Caille prétend avoir meſuré au cap de Bonne-Eſpérance un Hottentot, haut de ſix pieds ſept pouces & dix lignes; & on a vu à Paris en 1756 un homme de ſept pieds cinq pouces. Il eſt vrai que

---

porte de la marine, pour perpétuer la mémoire de ce prodige; mais ſon grand poids la fit tomber quelques années après, & elle fut briſée. Le crâne ſeul étoit ſi vaſte, qu'avant qu'on expoſât la tête, il pouvoit contenir dix-ſept cens livres de bled. *Telliamed*, tom. 2, pag. 220.

Au reſte, il faut beaucoup ſe défier de ces ſquélettes énormes qu'on donne pour des cadavres humains. Le Chevalier Hans Sloane a prouvé dans une excellente diſſertation, que ces pretendus Géants n'étoient que des débris d'éléphants, de baleines & d'hyppopotames; c'eſt ce qu'il penſe en particulier du ſquélette de quarante-ſix coudées qu'on rencontra, ſuivant Pline, dans une caverne en Crete, & d'un autre de ſoixante coudées trouvé, à ce que dit Strabon, en Mauritanie, & que le peuple prit pour le corps de cet Anthée qui fut étouffé entre les bras d'Herculè dans les temps héroïques, c'eſt-à-dire dans le tems des fables.

parmi nous ces variétés de l'eſpece humaine ſont accidentelles; on ne voit point de famille entiere dont la ſtature ſoit coloſſale; & un Géant Européen, eſt moins regardé comme un individu d'une race particuliere, que comme un monſtre.

Mais qu'eſt-ce qu'un monſtre? Eſt-il bien vrai que la nature trouble elle-même l'ordre invariable de ſes loix? Les combinaiſons des élémens de l'animalité, qui nous paroiſſent vicieuſes, le ſont-elles en effet? & la variété des formes change-t-elle l'eſſence des êtres?

Dès qu'un être reſpire, dès qu'il croît, dès qu'il peut ſe multiplier, il ne doit point être placé hors de la grande échelle des êtres; mais le peuple des Philoſophes, qui fait le Monde, aime à le déranger. Il eſt

probable qu'un monſtre n'eſt jamais l'ouvrage de la nature, mais ſeulement celui des Naturaliſtes.

Un Géant ſur-tout ne fut jamais un monſtre ; la taille du Patagon, plus élevée du double que la nôtre; le volume de ſon corps huit fois plus conſidérable, n'occaſionnent aucun deſordre dans ſon économie organique. Qu'un homme de dix pieds s'uniſſe à une femme de même taille, voilà un peuple, & la nature eſt juſtifiée.

On pourroit même porter plus loin ſes conjectures ; on pourroit ſoupçonner que la puiſſance génératrice eſt dans ſa vigueur chez les Patagons, tandis que chez nous elle eſt dans ſa décrépitude : mais cette opinion ne paroît point à ſa place à la tête d'un Voyage ; on

eſt tenté de ſe défier de la vérité quand on la voit appuyée par des ſyſtêmes.

DU MONDE AUSTRAL.

J'entends ſous le nom de *Monde Auſtral*, toute la partie du globe ſituée au-delà des trois pointes Méridionales du Monde connu : c'eſt-à-dire au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, des Iſles Molucques, & du détroit de Magellan, contrées immenſes qui renferment huit à dix millions de lieues quarrées, & qu'on connoît moins par les relations des Voyageurs que par les conjectures des Philoſophes.

Tous les hommes qui ont étudié avec ſoin la théorie de la Terre, ſçavent que cette vaſte étendue du globe qu'on nomme le *Monde*

Auſtral, ne peut être occupée ſeulement par l'Océan; la terre eſt preſque une fois ſpécifiquement plus peſante que l'eau; & s'il n'y avoit pas dans l'hémiſphere Antarctique une maſſe de terre inconnue, qui répondît à celle de l'hémiſphere Arctique, le mouvement de rotation du globe ſeroit gêné, & notre planete perdroit ſon équilibre.

Il eſt difficile de croire que les Anciens n'aient pas ſoupçonné l'exiſtence du Monde Auſtral; les Aſtronomes d'Egypte & de Babylone, les grands Navigateurs de la Phénicie, & les Sophiſtes de la Grece, parlent ſans ceſſe du globe de la Terre, & de ſa diſtribution en cinq zones; ils avoient une notion confuſe d'un hémiſphere

Auſtral qu'ils nommoient *Antichthon*, & qu'ils croyoient ſéparé de nous par un Océan imperméable. Voilà à peu près ſur quoi nous fondons nos raiſonnemens ſur l'équilibre de la Terre : l'eſprit philoſophique depuis deux cents ans, n'a ajouté que très-peu de choſes à la maſſe des idées anciennes ſur cette partie de l'Aſtronomie.

Auſſi quand le célebre Maupertuis, dans ſa lettre au Roi de Pruſſe ſur le progrès des Sciences, propoſa la découverte du Monde Auſtral, perſonne ne prit ſon idée pour un paradoxe ; on rit du Géometre qui après avoir applati le Pole, donnoit un plan pour percer le noyau de la Terre (*c*),

(*c*) Œuvres de Maupertuis, tome 2, page 365.

mais on approuva ſes vûes ingénieuſes pour en parcourir la ſurface.

Le Préſident de Broſſes, échauffé d'abord par la lecture de cette lettre, & enſuite par ſon patriotiſme, donna quelque temps après ſa ſçavante Hiſtoire des Terres Auſtrales; & on ne lui oppoſa point ce doute de l'ignorance que j'appelle le pyrrhoniſme de la crédulité. On ne remplit pas, il eſt vrai, ſes projets; mais il en eſt de même de toutes les grandes entrepriſes; il y a ordinairement des ſiecles d'intervalle entre le génie qui propoſe & le hazard qui exécute.

Le Monde Auſtral ſemble compoſé aujourd'hui d'une prodigieuſe quantité d'Iſles grandes ou pe-

tites ; mais il eſt aſſez probable qu'autrefois il ne formoit qu'un ſeul continent. La Nouvelle Hollande, qui eſt au Sud des Molucques, eſt ſéparée des Iſles de Salomon, moins par une mer que par des rochers, des bancs de ſable & un archipel ; il y a une autre chaîne d'Iſles entre celles de Salomon & la Terre de Quiros ; enfin Ferdinand Gallego a reconnu une ſuite de côtes, inconnues avant lui, depuis la terre de Quiros juſqu'à la Terre de Feu : or s'il y a eu un temps où la Terre de Feu étoit réunie à la Nouvelle Hollande, on peut hardiment en conclure que le continent Auſtral étoit plus étendu que nos deux Mondes.

Il ſeroit encore plus aiſé de

prouver que le Monde Auſtral tint autrefois à l'Amérique par le pays des Patagons : on voit par l'inſpection du détroit de Magellan, par le paralléliſme des deux côtes, & par la conformité des deux climats, qu'il fut un temps où la Terre de Feu faiſoit partie du Nouveau Monde ; elle en a été ſéparée ſans doute par une de ces révolutions phyſiques qui changent la face du globe, & en détruiſant les Nations anéantiſſent la trace de leurs déſaſtres

L'Amérique d'un autre côté tint probablement autrefois à l'Aſie par le Kamſatka : ainſi au berceau du Monde les trois continents purent n'en faire qu'un ; & ſi jamais la Terre, par l'irruption de l'Océan, ſe trouve partagée en une multi-

tude

tude innombrable d'Iſles, ce ſera un ſigne manifeſte de ſa décrépitude.

Il eſt prouvé que le premier Navigateur moderne qui ait pénétré aux Terres Auſtrales, eſt Américic Veſpuce, qui parut dans ces parages en 1502; par une bizarrerie ſinguliere des événemens, ce Florentin qui avoit donné ſon nom au Nouveau Monde trouvé par Colomb, ne put le donner au Monde Auſtral, dont perſonne ne lui diſputoit la découverte.

Vers 1504, un Normand nommé *Binot Paulmyer de Gonneville* (*d*), cherchant ſur les traces de

(*d*) La date de l'année eſt fixée par ce diſtique qu'on grava ſur une croix plantée aux Terres Auſtrales, & dont toutes les lettres nu-

Gama la route des Indes Orientales, fut assailli d'une tempête violente qui le jetta dans le continent Australe. Il resta six mois dans ce pays inconnu, & emmena ensuite en France Essomerik, fils du Roi Aroska : c'est l'arriere-petit-fils de cet Essomerik qui a composé la relation singuliere du Capitaine Gonneville ; ainsi ce voyage est un double monument en faveur de l'existence du Monde Australe.

Depuis cette époque Magellan, Saavedra, Drake, Cavendish, Mindana, Quiros, Spilberg, Bouvet, Anson, & une multitude d'au-

mérales réunies forment le nombre de 1504.

hIC saCra paLMarIUs posUIt gonIVILLa bInotUs, greX, soCIUs, parIterq. UtraqUe progenIes.

Histoire des Terres Australes, tome 1, page 112.

tres Marins de toutes les Nations, découvrirent différentes parties des Terres Auſtrales (*e*); & les Rois mêmes qui ont refuſé de s'y établir, n'ont pas oſé les contredire.

Comme dans ce ſiecle il n'y a preſque plus d'étincelles de ce génie ardent qui, du temps des Colomb & des Gama, faiſoit exécuter les grandes choſes, & ne voyoit dans le péril que la gloire de le ſurmonter, on n'a pas manqué d'exagérer beaucoup les difficultés de la navigation aux Terres Auſtrales; & cette opinion eſt

(*e*) L'analyſe de tous ces voyages forme les deux tiers des deux volumes *in* 4°. du Préſident de Broſſes ſur l'Hiſtoire des Terres Auſtrales. Il y en a de très-curieux, & ceux qui ne le ſont pas ſont encore utiles.

maintenant la plus répandue, parce qu'elle favoriſe la pareſſe de l'eſprit, & le diſpenſe de la peine de l'examen.

Mais ce ſont les hommes qui ſont timides, & non la nature qui eſt inſurmontable : malheureuſement comme homme de Lettres, je ne puis que faire ſoupçonner cette vérité qui ſeroit démontrée par les Drake, les Magellan & les Anſon.

On oppoſe pour la Nouvelle Guinée, le péril de naviger dans un archipel entrecoupé de détroits, & embarraſſé de courans, comme ſi les mêmes difficultés ne s'étoient pas rencontrées, & n'avoient pas été ſurmontées dans l'archipel des Maldives.

On ſe récrie contre la férocité

des Auſtraliens ; cette accuſation eſt-elle fondée ? n'avons-nous pas vu les Eſpagnols égorger les Américains, & dire enſuite qu'ils étoient antropophages. Les Auſtraliens ſéparés de nous de temps immémorial par d'immenſes abymes, n'ayant ni notre luxe, ni nos beſoins, doivent être d'autant plus humains qu'ils ſont plus près de la nature.

Le plus grand obſtacle qu'on oppoſe, regarde ces hautes montagnes de glace qui arrêtent les navires, & les empêchent de naviger proche du pole. On a reconnu en effet que le froid eſt plus grand dans la partie Antarctique du globe que dans la nôtre ; les mers y ſont glacées à des latitudes tempérées dans notre Europe, &

en particulier la Terre des Etats, eſt impraticable neuf mois de l'année, quoiqu'elle ſoit auſſi éloignée de ſon pole qu'Edimbourg l'eſt du ſien ; mais il eſt prouvé qu'il ne gele point dans la haute mer, & les glaces même qu'on rencontre, doivent être un nouvel encouragement pour le Navigateur, parce qu'elles annoncent le voiſinage des Terres & l'embouchure des grands Fleuves : au reſte ſi l'hyver dans ces parages eſt plus froid que dans notre zone tempérée, l'été y eſt auſſi beaucoup plus ardent ; ainſi il ne faut que cinq ou ſix jours pour faire fondre les glaçons & rendre la mer libre. L'unique attention des Marins devroit être de partir à propos des deux Mondes connus, pour arri-

ver à celui qui ne l'eſt pas. Maupertuis propoſoit de partir en différentes ſaiſons du cap de Bonne-Eſpérance ; M. de Buffon voudroit qu'on tentât d'arriver aux terres Auſtrales par la mer Pacifique, en partant de Baldivia ; mais il me ſemble que depuis la découverte des Iſles Malouines, le nœud gordien a été coupé, & qu'il n'y a plus de conjectures à propoſer.

Cette navigation conduiroit peut-être à une des plus belles entrepriſes de l'eſprit humain : ce ſeroit de faire le tour du globe non dans la direction de l'Équateur, mais dans celle du Méridien (*f*).

(*f*) En traverſant le pole, on découvriroit les phénomenes les plus ſinguliers ſur la figure de la terre, ſur l'oſcillation du pendule, ſur la peſanteur, & ſur la variation de l'aimant : un

Je ne parle point ici du commerce avantageux qu'on pourroit faire dans les terres Auſtrales, dont les végétaux, les foſſiles, & les animaux même, ſont probablement d'un ordre nouveau pour nous. Il s'agit ici d'être utile au genre humain, & non à quelques Négocians d'une Compagnie des Indes.

Ne ſeroit-il pas infiniment avantageux pour l'humanité d'étudier la Philoſophie des Auſtraliens; de voir ſi cette indolence animale qu'on leur reproche eſt l'effet d'un ſyſtême raiſonné ou du tempérament; & d'examiner ſi le titre

---

tel voyage fait par des Philoſophes pourroit bannir à jamais les qualités occultes, qui, malgré les Boyle & les Newton, regnent encore dans notre Phyſique.

de Sauvages que nous leur donnons, doit désigner leur férocité plutôt que l'énergie de leur nature.

L'entiere découverte du Monde Austral est donc de la plus grande importance, pour la plus saine partie des hommes. Les Philosophes ont proposé l'entreprise, les Marins en ont rendu le succès aumoins vraisemblable ; mais c'est aux Rois à l'exécuter.

HISTOIRE

HISTOIRE

D'UN VOYAGE

AUX ISLES MALOUINES.

INTRODUCTION.

LA paix ayant été conclue au moyen de la ceſſion que la France avoit faite du Canada à l'Angleterre, Monſieur de Bougainville, Chevalier de S. Louis, & Colonel d'Infanterie, ſe propoſa de dédommager la France de cette perte, par la découverte des Terres Auſtrales, & des Iſles qui ſe trouveroient ſur la route. La lecture du Voyage de l'Amiral Anſon, autour du Monde, fixa ſes idées pour la reconnoiſſance des Iſles Malouines. Il fit part de ſon projet au Miniſtere, qui l'ap-

prouva. Pour l'exécuter, M. de Bougainville fit conſtruire à ſes frais, une frégate & une corvette à S. Malo, ſous la direction des ſieurs Guyot du Clos, & Chénart de la Gyraudais, qui devoient les commander ſous ſes ordres; & quand il fut ſur le point de partir, je reçus les ordres du Roi, par une lettre de M. le Duc de Choiſeul, Miniſtre de la Marine, pour m'embarquer avec lui; un tel choix ne pouvoit que me flatter, & je ſaiſis avec empreſſement cette occaſion de me rendre utile à ma patrie.

Je partis de Paris le 17 Août 1763. Le 25, nous nous tranſportâmes au Port de Saint-Servant (*a*) pour aſſiſter à la cérémonie du baptême de nos frégates: elle ſe fit avec tout l'appareil uſité dans de pareilles circonſtances; & les deux navires, pendant la Meſſe, firent deux ſalves générales, une pour Dieu, & une autre pour le Roi.

Le premier Septembre, nos équipages & nos proviſions furent tout-à-fait embarqués; &, dès cinq heures du matin, un

(*a*) On le nomme *Solidor*; c'eſt le lieu où l'on conſtruit les navires.

vent du Nord-Oueſt s'étant élevé, nous quittâmes la rade de Solidor. La frégate *l'Aigle*, ſur laquelle je montai, étoit de vingt canons & renfermoit cent hommes d'équipage. Elle étoit commandée par le ſieur Duclos-Guyot, de Saint-Malo, Capitaine de brûlôt : ce navire avoit à ſa ſuite la corvette *le Sphinx*, de quarante hommes d'équipage, montée de huit canons & de ſix pierriers, & commandée par le ſieur Chénart de la Gyraudais, de Saint-Malo, Lieutenant de frégate : la petite eſcadre étoit ſous les ordres de M. de Bougainville.

Nous n'attendions qu'un vent favorable pour appareiller, lorſqu'on forma des difficultés à l'Amirauté de Saint-Malo ſur notre départ. M. de Bougainville fit à l'inſtant partir un courier, pour informer le Miniſtre de la guerre : ce courier, qui étoit ſon domeſtique, fit tant de diligence, qu'il fut de retour à Saint-Malo avec la réponſe, la cinquante-neuvieme heure après ſon départ. Libres alors de toute inquiétude, nous profitâmes d'un vent de Sud-Sud-Oueſt, & le 8 de Septembre, nous fîmes voile pour les Iſles Malouines.

CHAPITRE PREMIER.

Route ſur Mer juſqu'au paſſage de la ligne.

DÈs le troiſieme jour de notre départ, la mer devint groſſe ; la pluie & la grêle tomberent avec violence ; cependant il n'y eut point de vraie tempête, & le navire ne fut point endommagé.

Je profitai de mon loiſir pour tenter une expérience ſur une drogue de M. Seguin, deſtinée à préſerver l'eau de corruption dans les voyages de long cours. Un Chimiſte avoit donné une autre compoſition à M. de Bougainville pour la même fin. C'étoit une pâte griſâtre, qui ſembloit être compoſée de terre glaiſe & de poudre d'antimoine crud. Quelques-uns diſoient qu'il y entroit un mêlange de Mercure. M. de Bougainville, ne me l'ayant montrée qu'à bord de la frégate, je n'ai pas eſſayé d'en faire l'analyſe. Pour celle de M. Seguin, comme je ſçavois que l'eſprit de ſel en formoit l'eſſence, & qu'elle rendoit l'eau propre à prévenir le ſcorbut, ou

même à le guérir, je n'héſitai pas à en faire l'eſſai : on verra dans la ſuite ce qui réſulta de cette expérience.

Il y avoit dans le vaiſſeau, ſous le titre de paſſagers, deux Acadiens qui furent ſur le point de mettre la diſcorde dans notre petite ſociété ; ils refuſoient, ſous les plus mauvais prétextes, d'aider à la manœuvre ; & dans un moment d'orage, lorſque le péril rend tout le monde actif & induſtrieux, on en trouva un qui ſe tenoit les bras croiſés ſur le gaillard, & regardoit tranquillement l'embarras des Matelots & des paſſagers. M. de Bougainville ne put s'empêcher de lui en faire des reproches. L'Acadien ſe retira ſous le pont ſans répondre, & ayant raſſemblé ſon épouſe, ſon pere & deux autres familles Acadiennes, il voulut leur faire paſſer ſon mécontentement ; il leur fit entendre qu'ils ne s'étoient embarqués que ſous le titre de paſſagers, & non pour faire la manœuvre, & qu'il eût mieux valu pour eux être reſtés en France, que d'être expoſés ſans ceſſe à ſubir de pareilles vexations.

Les familles Acadiennes, qu'un eſprit turbulent & factieux cherchoit ainſi à ſou-

lever, étoient établies à Saint-Servant & à Saint-Malo, depuis que les Anglois nous avoient enlevé l'Acadie. Le Roi leur donnoit une ſomme par tête, à-peu-près comme aux troupes réglées ; & ces familles n'avoient guères d'autre reſſource que cette eſpece de ſolde & le travail de leurs mains. M. de Bougainville leur avoit propoſé de les prendre à ſon bord, de les tranſporter dans un pays où il leur donneroit des terres en propriété, & mille autres avantages qu'ils ne pouvoient eſpérer en France. Il leur avoit même fait faire des avances en effets & en argent. Sur le rapport qu'on lui fit des diſcours du fougueux Acadien, il dit : il n'y a qu'à les remettre tous à terre, & les renvoyer à Saint-Servant ; puiſque la miſere leur plaît, qu'ils aillent y vivre miſérables.

L'Acadien & ſon pere, inſtruits des intentions du Chef d'eſcadre demanderent à retourner à Saint-Servant ; & dès l'après-midi, on débarqua près de Saint-Caſt le pere, le fils & ſon épouſe, avec tout ce qui leur appartenoit : M. de Bougainville eut même la généroſité de leur laiſſer les avances d'argent qu'il leur avoit obte-

nues

nues du Roi. Les deux autres familles demanderent avec inſtance de reſter dans le vaiſſeau : on remarqua même qu'elles furent ravies d'être délivrées de ces eſprits inquiets & remuants. La femme avoit une humeur un peu acariâtre ; le mari en étoit ſi jaloux, qu'il ne la quittoit preſque pas un inſtant ; il obſervoit juſqu'à ſes moindres geſtes, & auroit infailliblement troublé la bonne intelligence dont dépendoit notre bonheur. Cette union ſi deſirée s'eſt maintenue entre les deux familles qui ont fait le voyage avec nous, & que nous avons débarquées & établies aux Iſles Malouines. Elles étoient compoſées, l'une du mari, de ſon épouſe, de deux enfans, l'un garçon âgé de trois ans, l'autre fille âgée d'un an, & des deux ſœurs de la femme, l'une âgée de vingt ans, l'autre de dix-ſept. La ſeconde famille conſiſtoit dans le mari, la femme, un garçon de quatre ans, & la ſœur de la femme, âgée de ſeize ans.

La femme étoit prête d'accoucher, lorſque nous ſommes partis de ces Iſles, pour retourner en France. Jamais Colonie ne fut fondée ſous de meilleurs auſpices.

Le 18 Septembre, les vagues étant calmées, & le vent ridant à peine la surface de la mer, nous descendîmes à l'Isle Agot pour y tuer des lapins; mais les chasseurs parcoururent en vain la plaine pendant trois heures. Pour moi qui ne pouvois aller qu'à la découverte des plantes, je m'occupai à herboriser. Vers l'heure de midi, la faim commença à se faire sentir; comme on n'avoit encore rien tué, on prit le parti d'aller demander à dîner au Prieur de l'Abbaye de Saint Jacut: on nous reçut avec magnificence; &, après le repas, nous eûmes encore la liberté de charger notre canot des légumes du jardin.

Le lundi 25, on tendit un hameçon à deux crochets, & à peine l'eut-on jetté à la mer, qu'on prit un poisson du poids de trente livres qui avoit la forme & la couleur d'un Maquereau. Sa chair étoit solide comme celle du Thon; elle en avoit aussi le goût. Nous trouvâmes ce poisson excellent; il est un peu sec, mais moins que la Bonite: on le nomme *Grande-Oreille*.

L'hameçon avec lequel on le prit est d'une forme particuliere. Il est composé de

deux crochets de fer de la groſſeur d'un tuyau de plume à écrire, accollés l'un à l'autre. On couvre la tige de ces deux crochets réunis avec de l'étoupe, en lui donnant la forme d'un fuſeau : on couvre cette étoupe d'une toile blanche, forte, & d'une plaque de plomb; on y ajuſte enſuite deux ou quatre plumes blanches; de maniere qu'elles ſoient placées comme des nageoires étendues. En cet état, l'hameçon repréſente à-peu-près un poiſſon volant. Le bout de la tige eſt tourné en anneau, dans lequel on paſſe un fil de léton un peu moins gros, & long d'environ deux pieds & demi; on jette le tout à la mer, attaché à une ficelle groſſe comme le petit doigt, & longue d'environ ſix braſſes. Cette ficelle eſt attachée d'un côté à l'arriere du navire & de l'autre à l'hameçon qui ſuit le ſillage du vaiſſeau.

L'ennui du voyage étoit charmé de tems en tems par la vue de quelques vaiſſeaux. Le 26, nous en apperçûmes de loin quelques-uns; mais ils n'approcherent pas aſſez de nous, pour que nous puſſions diſtinguer à quelle Nation ils appartenoient; on jugea ſeulement qu'ils

revenoient de la pêche de la morue au grand banc de Terre-Neuve.

Le lendemain, nous en découvrîmes un autre qui s'approcha du *Sphinx* : il étoit du port d'environ trois cens tonneaux, ſans batterie, & monté d'un équipage de cinquante hommes ; il alloit à Bayonne & revenoit de Terre-Neuve.

Le 1 Octobre, la mer étant fort groſſe, nous apperçûmes un navire démâté, & cette humanité que le beſoin rend encore plus néceſſaire aux marins qu'au reſte des hommes, nous engagea à aller au-devant de lui, pour lui donner tous les ſecours qui dépendroient de nous. Nous lui avons parlé à dix heures. C'étoit un navire marchand Hollandois qui venoit de Curaſol, & qui ayant reçu un coup de vent à cent lieues des Bermudes, avoit été obligé de couper ſon mât d'artimon & ſon grand mât. Nous lui demandâmes s'il avoit beſoin de quelque choſe ; il nous répondit qu'il avoit cinq dames Françoiſes à ſon bord qu'il menoit en France ; mais qu'il ne pouvoit mettre ſon canot à la mer. Alors nous lui fîmes entendre que nous en partions, que nous n'y retournerions pas de pluſieurs mois & que nous ne pou-

vions pas nous charger de ces dames ; mais que ſi on avoit beſoin d'agrêts, ou d'autres proviſions, on pouvoit en fournir. L'interprete a répété qu'on ne pouvoit mettre le canot à la mer. Elle étoit en effet aſſez groſſe ; & n'ayant pas oſé y expoſer le nôtre, nous avons eu le regret de ne pouvoir être utile à ce navire qu'en lui ſouhaitant un plus heureux voyage.

Le 5 Octobre, la vue d'un autre vaiſſeau nous jetta dans de juſtes allarmes. Nous étions dans les parages où les Saletins font quelquefois leurs courſes, & nous ſçavions qu'ils avoient en mer une frégate nommée l'*Oiſeau*, de trente-ſix canons & de trois cens hommes d'équipage, que les Anglois avoient vendue aux Saletins. Ceux-ci en avoient donné le commandement à un Capitaine Provençal, renégat, homme de mer & brave. Ils avoient auſſi une corvette de douze canons & de cent hommes d'équipage. En conſéquence, le Commandant de nos deux frégates donna ſes ordres, pour qu'elles puſſent agir de concert, en cas d'attaque. L'ordre du combat étoit déſigné ; les canons & les armes étoient en état ; chacun ſe mit au

poſte qui lui étoit marqué, & nous voguâmes avec confiance. On étoit convenu que, ſi c'étoit la frégate Saletine, le *Sphinx* arboreroit pavillon Anglois, & paroîtroit faire tous ſes efforts pour ſe retirer ſous le canon ennemi. Nous devions en conſéquence arborer pavillon François, & faire mine de pourſuivre le *Sphinx* en lui tirant des coups de canon, comme pour lui dire d'amener. Lorſque la frégate Saletine ſe ſeroit trouvée entre le *Sphinx* & nous, le *Sphinx* devoit arborer pavillon François, & lâcher toute ſa bordée; de façon que les corſaires ſe ſeroient trouvés entre deux feux. On eſpéroit, par cette manœuvre, ſuppléer au nombre & maltraiter les Saletins par un combat vigoureux, au point de les obliger à ſe rendre.

Nos équipages montroient un air gai & déterminé. Ils avoient en effet beaucoup de confiance dans la ſcience & la bravoure de nos Capitaines & des autres Officiers, avec leſquels ils avoient fait des courſes dans la guerre derniere, & enlevé, à l'abordage, quelques navires Anglois.

A meſure que nous approchions du navire que nous avions découvert, on crut

reconnoître qu'il étoit de conſtruction Angloiſe. Mais nous ſçavions que les Anglois en avoient vendu pluſieurs aux Saletins ; & comme il ne mettoit point de pavillon, nous crûmes que ce pouvoit être un navire Saletin qui venoit à la découverte. Alors nous lui tirâmes deux coups de canon à différents intervalles & nous avançâmes ſur lui : enfin quand il fut proche de nous, il arbora pavillon Anglois, & on reconnut que le Capitaine étoit de Guerneſey, & qu'il avoit ſervi de Pilote-côtier aux Anglois, lorſque dans la derniere guerre, ils avoient fait leurs deſcentes à Cancale & à Saint-Caſt. On lui fit, en langue Françoiſe, les queſtions ordinaires, ſçavoir d'où il étoit, d'où il venoit, où il alloit, & comment il nommoit ſon navire. Il ne répondit rien. M. de Belcourt prit le porte-voix, lui fit les mêmes queſtions en langue Angloiſe, aſſaiſonna ſon diſcours de termes énergiques, en uſage chez les Marins, & dit au Capitaine qu'il auroit mérité qu'on l'eût coulé à fond, pour avoir tant tardé à mettre ſon pavillon. Pour-lors, l'Anglois répondit, & s'excuſa ſur ce que ſon pavillon

s'étoit trouvé embarraſſé dans ſes marchandiſes. C'étoit un navire marchand à deux mâts qui venoit de Lisbonne, & alloit aux Açores. Pour celui-là, nous ne lui ſouhaitâmes point un heureux voyage.

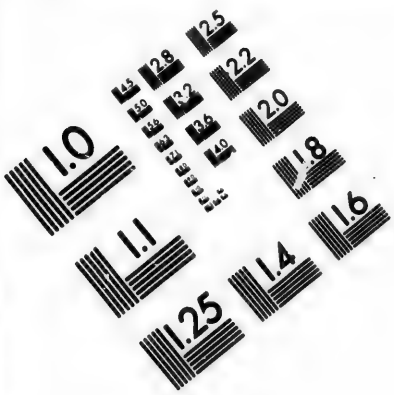
Le 13, nous prîmes un *Pilote* & trois *Bonites*. On en trouvera la figure au naturel, *Planche I, fig. 8.* Le premier de ces poiſſons n'avoit que huit pouces de long; les autres peſoient chacun au moins vingt livres.

[Le poiſſon qu'on connoît ſous le nom de *Pilote*, eſt une de ces eſpeces de Remora, célebre chez les Poëtes de l'antiquité (je ne dis pas chez les Naturaliſtes) par la propriété d'arrêter un vaiſſeau, lorſqu'il vogue à pleines voiles. Pour la *Bonite*, c'eſt un poiſſon fort ſain & fort délicat dans les mers d'Europe. Il n'en eſt pas de même ſur les côtes d'Afrique. Sa chair eſt un aliment très-dangereux. Cependant les Negres de la côte d'Or adorent la Bonite qui les empoiſonne].

Les Naturaliſtes prétendent, ſans doute ſur le rapport de quelques marins, que le Pilote précede toujours le Requin, & que c'eſt pour cette raiſon qu'on a donné

dans ſes mar-
re marchand à
Lisbonne, &
elui-là, nous ne
eureux voyage.
n *Pilote* & trois
figure au natu-
Le premier de
huit pouces de
nacun au moins

oît ſous le nom
eſpeces de Re-
oëtes de l'anti-
es Naturaliſtes)
un vaiſſeau,
voiles. Pour la
ort ſain & fort
ope. Il n'en eſt
s d'Afrique. Sa
langereux. Ce-
côte d'Or ado-
oiſonne].
ent, ſans doute
s marins, que
le Requin, &
qu'on a donné



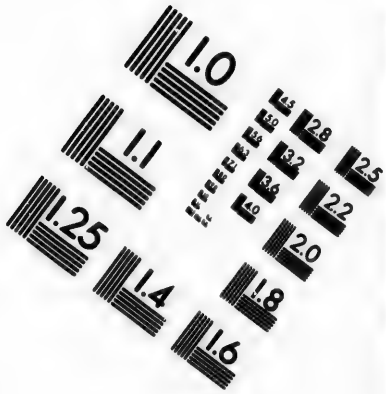
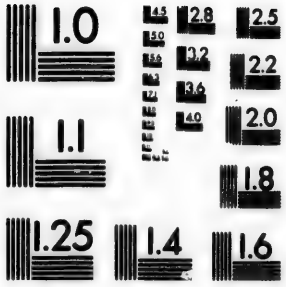
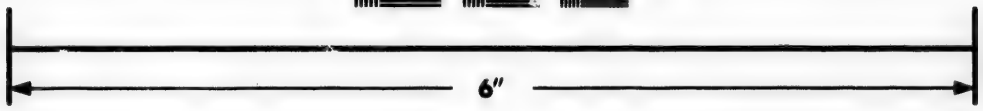


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

à ce poiſſon le nom de *Pilote*, comme s'il dirigeoit la route de l'autre. J'ai obſervé quelquefois un ou deux Pilotes devant ou auprès de chaque Requin que nous avons pêché ; mais nous avons vu ſouvent des Pilotes ſans Requin, comme des Requins ſans Pilotes.

Le Pere Feuillée, page 173, confond le Pilote avec le Succet, & ne fait qu'un poiſſon des deux. « Les Requins, dit-il, » ſont accompagnés de petits poiſſons, » qui leur ſont inſéparables, & qui aiment » mieux périr avec eux que de les aban- » donner ; ils ſont toujours placés ſur leur » corps, à une telle diſtance, que les » Requins ne les ſçauroient prendre ; ce » qui leur a fait donner le nom de *Pilotes*. » Nous ne prîmes aucun Requin, ſans » avoir trouvé de ces petits poiſſons col- » lés ſur leur dos, par le moyen d'une pel- » licule jaunâtre, cartilagineuſe, de figure » ronde qu'ils ont au-deſſus de leur tête, » laquelle a une infinité de petits trous rem- » plis de fibres, qui leur ſervent, ſelon » toutes les apparences, à tirer de la peau » du Requin quelque ſubſtance pour leur » nourriture ».

Ce voyageur ne donne que trois rangs de dents au Requin, dont l'un, dit-il, eſt compoſé de dents triangulaires, & plus longues que les autres; j'ai compté ſept rangs de dents toutes mobiles & triangulaires dans la gueule de tous les Requins que nous avons pris. Les Succets n'avoient pas non plus le ſuçoir rond, mais de figure longue arrondie, tel qu'il eſt dans la Planche. [On voit dans la *fig.* 11 le côté du ſuçoir qui eſt ſur la tête. La *fig.* 12 repréſente le poiſſon du côté du ventre. Le Succet, qui a ſervi de modele à cette gravure, étoit long de ſept pouces].

Le 14, la corvette *le Sphinx* réveilla notre attention en mettant pavillon blanc au mât de miſene, ce qui étoit un ſignal convenu, de connoiſſance de Terre. On reconnut en effet bientôt l'Iſle de Palme, la plus ſeptentrionale & la plus occidentale des Iſles Canaries. Elle nous paroiſſoit à environ quinze ou dix-huit lieues de diſtance, telle qu'elle eſt repréſentée dans la figure de la premiere Planche.

Nous en découvrions en même temps une autre plus au Sud-C[illegible] préſentant à-peu-près la figure B.

La connoiſſance de ces terres ſervit à corriger nos points. Nous reconnûmes que nous étions d'environ vingt lieues plus à l'Oueſt que notre eſtime, & le Journal de notre navigation fut réformé.

Cependant nous nous appercevions depuis long-temps que le *Sphinx* n'étoit pas ſi bon voilier que nous; ſa marche lente & meſurée avoit retardé notre route au-moins de cent lieues. Nous n'avions pas voulu nous en ſéparer plûtôt, pour nous prêter un ſecours mutuel, en cas que nous euſſions rencontré les Saletins; mais dès que nous nous vîmes hors des parages où ils croiſent, nous prîmes le parti d'aller devant, ſoit pour arriver plûtôt au rendez-vous, ſoit afin que tous les rafraîchiſſemens dont la corvette pourroit avoir beſoin, ſe trouvaſſent prêts à ſon arrivée, & que notre ſéjour ne fût pas prolongé. Nous donnâmes un ſignal au *Sphinx*. Auſſitôt nous fîmes force de voiles, &, ſur le ſoir, nous l'avions déjà perdu de vue.

Il y avoit déjà long-tems que nous étions arrivés au dégré de latitude, où, ſuivant tous les Navigateurs, on doit trouver les vents alizés; &, au lieu d'eux, nous ne

voyions régner que des vents foibles & variables ; quelquefois même nous étions ſurpris par des calmes. M. de Bougainville ſe récrioit beaucoup ſur la confiance avec laquelle les Hydrographes aſſurent que les vents alizés ne manquent jamais dans ces parages : il ſe promettoit bien à ſon retour à Paris de donner un Mémoire à l'Académie des Sciences, pour démontrer leur non-exiſtence. Pendant qu'il formoit ces projets, nous étions arrêtés par un calme faſtidieux ; le ciel n'étoit pas troublé par le moindre nuage, ni la ſurface de la mer par le vent le plus léger : ces tems, ſi vantés par les Poëtes, ſont le déſeſpoir des Navigateurs.

Nous tâchâmes de nous conſoler, en pêchant des Bonites, des Dorades & des Thons. Le 22, on nous préſenta environ une dixaine de poiſſons volans, qui, en voulant paſſer ſur la frégate, avoient donné dans les voiles, & étoient tombés dedans le navire. On les ſervit à dîner, & nous les trouvâmes très-délicats. J'en ai conſervé un pour le peindre au naturel ; on en trouvera la figure, *Pl. I, fig.* 4.

Ce poiſſon eſt, dans ces parages, d'un

beau bleu ſur le dos, qui s'affoiblit ou s'éclaircit inſenſiblement juſqu'au bas du ventre, qui eſt d'un bleu argenté. Ses deux aîles ſont deux nageoires allongées qui s'étendent en longueur, dans le plus grand nombre, juſques à la queue, dans d'autres juſqu'à la moitié du corps ſeulement, quoique tous les poiſſons de cette eſpece ſoient de même forme, de même groſſeur & de même longueur : celui dont on voit ici la figure, avoit environ dix pouces de l'extrémité de la tête à celle de la queue.

[Cet être amphibie, que la nature ſemble avoir ſi fort avantagé, en lui procurant la facilité de vivre dans deux élémens, eſt par lui-même très-malheureux. Il compte pour ennemis tous les oiſeaux de proie, tous les poiſſons voraces & les hommes. Il ne peut ni voler, ni nager ſans péril de la vie ; auſſi ſon eſpece ſe détruit tous les jours, & maintenant on ne le trouve plus qu'entre les Tropiques].

Un Thon de ſoixante-douze livres que nos Matelots pêcherent vers ce tems-là, me donna occaſion de faire une remarque ſinguliere d'Hiſtoire naturelle. En l'examinant de près, j'apperçus ſur ſes oreilles

quelques animaux qui y étoient pour ainſi dire collés. On en voit la figure de grandeur naturelle dans la *Planche I*, *fig. 5* & *6*. La *figure* D eſt la ſurface du corps de l'animal, qui étoit comme un compoſé de cordes à boyaux preſque tranſparentes. Deux petits points noirs, placés au-deſſus de la gueule B, formoient ſes yeux. Il ſe tient cramponné au moyen de deux jambes C, & de deux autres beaucoup plus menues D.

Je puiſai de l'eau de mer, & je la mis dans un gobelet de verre bien lavé, pour y conſerver cet animal en vie, & y voir ſes mouvemens. J'apperçus dans cette eau un point noir que je pris d'abord pour un atôme de pouſſiere. Lorſque je voulus l'enlever avec le bout du doigt, je vis l'atôme prétendu fuir mon doigt & nager entre deux eaux. J'obſervai ſes mouvemens, & je reconnus un être vivant, dont la ſtructure extérieure étoit, dans ſa grandeur naturelle, telle qu'on la voit dans la *Pl. I*, *fig. 7*. C'étoit une eſpece de cylindre formé par dix anneaux ſi légers & ſi tranſparens, qu'il falloit placer le gobelet entre la lumiere & l'œil de l'obſerva-

teur pour l'appercevoir. Il nageoit au moyen de deux filets alongés BB, & de deux autres preſque imperceptibles C, qui en ſe raccourciſſant & reprenant leur longueur naturelle, imprimoient au cylindre annelé le mouvement d'un appeau de caille ou d'un ſoufflet à poudre. Le corps A étoit violet vers C & d'un brun clair vers BB.

Enfin, le 24, nous trouvâmes ces vents alizés, ſi néceſſaires à ceux qui navigent dans ces parages. Ce ſont les plus favorables pour les vaiſſeaux qui partent d'Europe pour l'Amérique méridionale, les Iſles du Vent & le Golfe du Mexique.

Le lendemain, nous eûmes connoiſſance d'une terre; c'étoit une des Iſles du Cap-Verd, nommée *Bona-Viſta* ou *Bonne-Viſte*, ou *Bonne-Vue* (*a*). Elle eſt ſituée au Nord-Eſt de celle de San-Jago, la plus grande & la plus peuplée de toutes; ſa

(*a*) Elle eſt comme les autres, abondante en chevaux ſauvages, en chevres, & en pluſieurs autres animaux, malgré ſon terrein pierreux & ſtérile. Elle ſe montre de fort loin, à cauſe de ſes montagnes blanches; & voilà l'étymologie de ſon nom.

forme nous a paru, de l'endroit où nous l'obſervions, telle qu'on la voit, *Planche I, fig. 9.*

Le 26, nous apperçûmes l'Iſle de Mayo, ou de May; le terrein en eſt pierreux & ſtérile : on y voit cependant quantité de taureaux, de vaches, d'ânes & de chevres; elle produit auſſi beaucoup de ſel: ſon air eſt chaud & mal ſain.

Octobre. Le 30, nous perdîmes par un accident, un des gens de l'équipage. Sur les huit heures du matin, Pierre Lainez, Mouſſe de Saint-Malo, âgé d'environ douze ans, ayant paſſé à l'avant du navire, tomba à la mer, ſans que l'on s'en apperçût. Nous filions alors quatre nœuds, & nous avions vent largue. Dès qu'on ſoupçonna l'accident, on jetta à la mer un grand banc de bois, qui étoit ſur le gaillard d'arriere, & pluſieurs planches, pour donner à ce Mouſſe la facilité de s'accrocher & de pouvoir ſe ſoutenir ſur l'eau, en attendant que l'on pût aller le chercher. Tout l'équipage ſe mit en mouvement; on cargua une partie des voiles; on mit les autres vent deſſus vent dedans, & l'on fit toutes les manœuvres pour mettre en travers

vers & arrêter le navire dans ſa courſe. Les uns monterent au grand mât, d'autres ſur nos dunettes, pour obſerver & découvrir l'endroit où pourroit être ce Mouſſe. On mit enſuite le canot à la mer, quoiqu'elle fût fort agitée. Six Matelots robuſtes & le Maître deſcendirent dans le canot, & chercherent ce Mouſſe juſqu'à une demi-lieue du navire, mais inutilement. Après environ trois quarts d'heure, on rappella le canot, qui revint à bord avec beaucoup de peine. On le rembarqua, & nous continuâmes notre route.

On fit enſuite l'appel de l'équipage pour ſçavoir quel étoit l'homme qui manquoit; car on ignoroit encore que c'étoit Lainez. Il fut le ſeul qui ne ſe montra pas.

On procéda alors à l'inventaire de ſes hardes; la vente monta à une cinquantaine d'écus. M. de Bougainville acheta preſque tout, & en fit préſent aux Mouſſes les plus pauvres & les plus induſtrieux.

Le même jour, une centaine de Marſouins, dont on trouve la figure, *Planche* II, *fig.* 1, s'approcherent de nous à une portée de piſtolet. Ils ſembloient n'être ve-

nus que pour nous divertir. Ils faiſoient des bonds ſinguliers hors de l'eau. Pluſieurs, dans ces cabrioles, ſautoient au moins de trois à quatre pieds de haut, & tournoient juſqu'à trois fois en l'air, comme font ſur les théâtres de la foire les Italiens les plus exercés aux voltiges. On peut juger delà quelle eſt la force de ce poiſſon.

[Le Marſouin eſt mis par les Naturaliſtes dans la claſſe des Baleines. Cependant il y a un peu loin d'un poiſſon de cinq à ſix pieds à ces coloſſes organiſés qui ont deux cens pieds de long & qui regnent fierement dans les mers glaciales. Tous les êtres ſeroient-ils ſujets à des dégénérations qui formeroient dans la ſuite des variétés conſtantes : par exemple, le Perſan eſt-il un Patagon abatardi, & le Lapon un Perſan dégénéré ?]

Il y a de différentes eſpeces de Marſouins ; les uns ont le dos gris preſque noir, & le ventre d'un gris beaucoup plus clair ; d'autres ſont d'un gris preſque blanc, ce qui leur a fait donner le nom de *Marſouins blancs*. Nous en prîmes dans la ſuite un du poids de cent livres : il avoit la tête

faite, non comme le grouin d'un cochon, mais presque semblable à la tête d'un oiseau : elle étoit revêtue d'une peau épaisse & grise, & le bec étoit armé d'un bout à l'autre de dents aiguës, blanches & de la forme de celles du brochet. Ce poisson avoit une ouverture sur la tête [*Planch.* II, *fig.* 1 ; A, par laquelle il lançoit de l'eau, après quoi il en sortoit de l'air qui rendoit un son semblable au grognement d'un cochon : sa queue étoit disposée horisontalement, contre l'ordinaire des autres poissons, chez qui elle est perpendiculaire, quand ils sont posés sur le ventre. Elle sert sans doute de point d'appui au Marsouin, pour s'élancer si haut hors de l'eau & lui donner la facilité de faire en l'air ses tours de voltige. Il lui suffit pour cela, de s'appuyer plus sur un côté de la queue que sur l'autre, en s'élançant. De cette disposition de la queue vient apparemment aussi sa maniere de nager, comme s'il sortoit de l'eau, & s'y replongeoit à l'alternative. Celui dont je donne ici la description, [& tous ceux que nous avons pris lui ressembloient] est, je pense, de l'espece de ceux que l'on nomme *Moine*

de mer ; car la partie antérieure de la tête se termine en bourlet près de la racine du museau, & y forme comme les bords d'un coqueluchon. Il a le dos noirâtre & le ventre d'un gris de perle, un peu jaunâtre, moucheté de taches noires & d'autres gris de fer ; il a trois nageoires arquées & très-épaisses, une sur le dos, deux autres sous le ventre. Elles sont, ainsi que la queue, recouvertes d'une membrane sous laquelle paroissent cinq cartilages blancs, disposés comme les doigts de la main, & articulés en phalanges.

Les Marsouins vont presque toujours en troupes & nagent de front, comme s'ils étoient rangés en ordre de bataille. Ils semblent aller chercher le vent. Nous avons remarqué qu'ils prenoient toujours leur route du côte d'où le vent s'élevoit. Il n'est point de poisson qui ait peut-être autant de force que le Marsouin, proportionnellement à sa grosseur. Dans le nombre de ceux que nous avons harponnés, deux ou trois se sont débarrassés du harpon, soit en se déchirant le dos, soit en brisant le harpon même ; quoique la barre de fer dont il étoit composé, fût grosse comme

le pouce. Ceux que nous avons pris ont toujours forcé cette barre, & l'un d'eux l'avoit tordue, comme le commencement d'une vis. La chair de ce poiſſon exhale une odeur ſi forte & ſi tenace, que mes mains, après l'anatomie que j'en ai faite, ont conſervé cette odeur plus de trois jours, quoique je les euſſe lavées bien des fois avec du vinaigre. Il en eſt de même de celle du Requin.

Le 3 de Novembre, un Requin de moyenne grandeur & du poids d'environ cent-cinquante livres, vint ſe promener ſur l'arriere du navire. Il mordit à l'émérillon, auſſitôt qu'on le lui préſenta. Lorſqu'il étoit déjà enlevé hors de l'eau, il ſe donna une ſecouſſe qui le dégagea de l'émerillon, moyennant un morceau de ſa mâchoire qu'il laiſſa pour gage. Sans s'étonner ni ſe rebuter de cet échec, le Requin ayant apperçu le même morceau de lard, qu'on lui avoit tendu pour appât la premiere fois, s'élança ſur lui, & dévora & le lard, & le morceau de ſa mâchoire, ſans être accroché par l'émerillon. On mit un autre morceau de lard; le Requin avoit ſans doute bon appétit; car il revint

pour le saisir. Mais, comme ce poisson n'est pas d'une nourriture saine, ni appétissante, au lieu de chercher à le prendre, on s'amusa près d'une heure à lui laisser flairer l'appât. Lorsqu'il vouloit l'avaler, on le retiroit promptement de l'eau, expérience qu'on répéta une douzaine de fois au moins, sans qu'il arrivât au Requin de s'élancer hors de l'eau pour saisir sa proie, ce que disent cependant les Naturalistes.

Je ne l'ai pas vu non plus se tourner sur le dos pour avaler l'appât, mais seulement tant soit peu sur le côté. M. de Bougainville, pendant cet amusement, lui tira deux coups de fusil à balle; mais, soit qu'il l'eût manqué, soit que la balle n'eût pu pénétrer la peau du poisson, le Requin ne s'en émut pas davantage; il continua de roder autour de l'appât, & enfin avala ce second, sans avoir été accroché. Un grain étant survenu, on laissa le Requin pour s'occuper de la manœuvre.

[Le Requin, dit-on, a une gueule assez vaste pour dévorer un homme entier. Le Voyageur Dampier rapporte qu'un de ses Matelots, étant tombé dans

la mer, fut avalé par un de ces monſtres. L'équipage, pour venger ſa mort, jetta au Requin un harpon avec l'appât; ce poiſſon vorace l'engloutit auſſitôt, & le harpon s'étant accroché dans ſes entrailles, on le tira à bord; on ſe hâta de lui fendre le ventre, & on y trouva l'infortuné Matelot preſqu'entier. Sur l'expoſé de Dampier, on ne manqua pas de conclure que le Requin étoit le monſtre qui engloutit autrefois le Prophete Jonas.]

Le 7 de Novembre, le ſoleil ſe leva aſſez beau, mais au milieu de quelques nuages. Avant que de paroître, ſes rayons dardés ſur ces nuages, préſentoient un des plus beaux aſpects du monde, par la variété & l'éclat des couleurs. J'ai été très-mortifié de ne pouvoir peindre une aurore ſemblable, qui auroit fait un des plus brillans tableaux. Je n'ai pu conſerver qu'une très-foible eſquiſſe d'un ſoleil couchant, que nous avions admiré tous, pendant près d'une demi-heure; mais il n'eſt pas poſſible d'en préſenter avec des couleurs à la gomme, un tableau ſur lequel on puiſſe s'en former une idée exacte. Ces

couleurs ſont trop mattes, & ne ſçauroient exprimer le brillant & l'éclat que les rayons du ſoleil répandent ſur les bords des nuages : les couleurs à l'huile l'exprimeroient ſans doute beaucoup moins mal ; mais je n'en avois pas, & d'ailleurs il faudroit un habile Peintre pour faire un tel tableau ; & je ne ſuis ni un Vernet ni un Loutherbourg.

Le beau tems continuant, on en profita pour faire ſécher les hardes de l'équipage qui avoient été mouillées pendant les orages des jours précédens. Cette humidité des hardes eſt une cauſe prochaine du ſcorbut & de pluſieurs autres maladies, bien plus que la nourriture ſaline que l'on donne aux équipages. Un Capitaine ne ſçauroit avoir trop d'attention à entretenir la propreté parmi l'équipage, & à faire prendre l'air aux hamacs, aux quadres, &c. s'il veut prévenir les maladies. Notre Capitaine m'a fait faire cette obſervation ſur ſa propre expérience dans les divers voyages qu'il a faits à la Chine, aux Indes, au Pérou & en Canada. Il a toujours eu, me diſoit-il, cette attention, & il lui attribuoit,

auſſi-bien qu'au choix des aliments, le peu de maladies dont ſes équipages ont été affligés pendant des voyages de ſi long cours.

Le 9, un oiſeau à-peu-près gros comme un pigeon, mais plus alongé, étant venu ſe percher ſur la vergue du mât de miſène, un Matelot le prit à la main. Cet oiſeau que j'ai peint, moitié grandeur naturelle, & dont on voit la figure, *Pl.* II, *fig.* 2, eſt d'un brun clair-rougeâtre, preſque de couleur de noiſette. Les plus grandes plumes des aîles & de la queue ſont d'un brun plus foncé, même un peu noirâtre. Son bec eſt noir, droit, percé de part en part au milieu, menu avec une petite groſſeur en deſſous, auſſi long que la tête de l'oiſeau. Le deſſus de la tête eſt blanc près du bec, & d'un blanc perlé de plus en plus foncé juſqu'au cou qui eſt aſſez long pour la groſſeur. Ses pattes ſont d'un gris noir, palmées comme celles de la poule d'eau. Je le mis dans une petite armoire de ma dunete, où je le trouvai le lendemain bien vivant, & ſi peu effarouché de ſe voir pris, que l'ayant poſé ſur ma table, il s'y plaça dans l'attitude où je

l'ai peint. Je lui préſentai de la nourriture ; il mangea, toujours accroupi, & demeura ainſi pendant trois jours, ce qui me donna tout le tems de le peindre au naturel. Quelques-uns de nos marins dirent que c'étoit un *Fou* ; mais il n'avoit point, comme l'oiſeau de ce nom, le bec étroit du Canard, ou le bec recourbé du Perroquet.

[Il eſt probable que le nom de *Fou* qu'on a donné à toutes ces eſpeces d'oiſeaux, vient de ce qu'ils ont la folie de ſe poſer ſur les vergues des vaiſſeaux qu'ils rencontrent, & de ſe laiſſer prendre à la main ſans faire de réſiſtance. Ce nom me paroît plus heureux que celui de *Pirates de mer*, que leur ont donné quelques Naturaliſtes].

Le Jeudi, 10 Novembre, ſur les cinq heures du matin, nous paſſâmes la ligne.

CHAPITRE II.

Baptême de la Ligne.

[LES anciens qui n'avoient point de bouſſole, qui ne s'écartoient point des côtes dans leurs plus longs trajets, & qui navigeoient rarement ſous les Tropiques, ne connurent pas la cérémonie bizarre qu'on va décrire. C'eſt un uſage qui ne remonte pas plus haut que ce voyage célebre de Gama, qui a fourni au Camoëns le ſujet de la Luſiade. L'idée qu'on ne ſçauroit être un bon marin, ſans avoir traverſé l'équateur, l'ennui inſéparable d'une longue navigation, un certain eſprit républicain qui regne dans toutes les petites ſociétés, peut-être toutes ces cauſes réunies, ont pu donner naiſſance à ces eſpeces de ſaturnales; quoi qu'il en ſoit, elles furent adoptées en un inſtant dans toutes les Nations, & les hommes les plus éclairés furent obligés de ſe ſoumettre à une coutume dont ils reconnoiſſoient l'ab-

ſurdité ; car partout, dès que le peuple parle, il faut que le ſage ſe mette à l'uniſſon].

Je vais décrire cette cérémonie avec ſimplicité, cela n'ôte rien du mérite de la relation.

Ce ſont les Maîtres, les Contremaîtres & les Matelots, qui ont déjà paſſé la ligne, qui *baptiſent* ſans diſtinction de grade, de ſexe & de qualité, tous les nouveaux Navigateurs. Ils ſe donnent un Préſident pour la cérémonie, & ils l'appellent le *bonhomme la Ligne*.

Il étoit près de ſept heures, & nous étions à ſouper, lorſque nous entendîmes claquer un fouet qui nous annonça l'arrivée du courier du Bonhomme la Ligne ; ce courier étoit le maître Canotier, & on l'avoit habillé très-proprement. Il heurta à la porte de la chambre ; on demanda qui heurtoit ? C'eſt, répondit-il, un envoyé du Bonhomme la Ligne, Seigneur & Préſident de ces parages. Qu'on lui ouvre, dit M. de Bougainville. On ouvrit, l'Envoyé mit pied à terre, entra, & ſa monture reſta à la porte. Cette monture étoit formée de deux Matelots attachés

l'un à l'autre & marchant à quatre pattes. L'un avoit sur la tête un *faubert* (*a*) pour représenter la queue de l'animal ; l'autre en avoit aussi un pour former sa criniere, & de plus un masque de carton figuré en tête de cheval. Les harnois étoient le pavois du grand canot, c'est-à-dire, une grande bande d'étoffe bleue, parsemée de fleurs de lys jaunes.

L'envoyé ayant été introduit, adressa la parole à notre Commandant en ces termes : « *Le Président de ces Parages, le Bon-* » *homme la Ligne*, ayant appris que le » brave Chevalier de Bougainville, Com- » mandant de la frégate *l'Aigle*, y étoit » arrivé, m'a ordonné de venir le saluer de » sa part, de lui témoigner la joie qu'il ref- » sent de sa venue, & de lui remettre une » lettre, dans laquelle ses sentimens sont » fidelement exprimés ».

M. de Bougainville lut la lettre qui étoit conçue en ces termes : *Brave Chevalier, vos hauts faits ont rendu le nom François*

(*a*) Le faubert est une espece de balai, composé de fils de carret, pris des vieux cordages ; ils représentent à-peu-près une grosse & longue queue de cheval.

très-célebre dans le Canada : votre réputation eſt parvenue dans les parages de ma domination ſur les aîles de la renommée, & votre nom eſt en telle vénération dans le cœur de mes ſujets, que les Dorades, les Bonites, les Thons & les Marſouins, ayant apperçu la frégate l'Aigle *que vous commandez, ſont venus en bande m'annoncer dès-hier votre arrivée. Ils ont exprimé la joie que votre préſence a répandue dans leurs cœurs par les bonds & les ſauts multipliés qu'ils ont faits, en paſſant auprès de votre navire. Je vous envoie cet Ambaſſadeur pour vous témoigner la mienne ; il vous remettra la préſente, & j'eſpere vous dire moi-même demain combien je ſuis charmé de la viſite que vous me rendez.*

Signé LE BONHOMME LA LIGNE.

Il y avoit à la place de la date :

A la 54 minute du I dégré de latitude, longitude 29 dégrés 3 min. de ma domination ſeptentrionale, le 9 Novembre de l'an 7763 de mon regne.

M. de Bougainville dit à l'Envoyé qu'il comptoit avoir l'honneur de ſe préſenter le lendemain devant le Bonhomme, & de lui faire ſa réponſe de vive voix. Que l'on

donne un coup à boire au courier, ajouta-t-il, & que l'on ait ſoin de ſon cheval : il doit être beau, qu'on le faſſe entrer, je ſuis curieux de le voir. On l'introduiſit : il fit des cabrioles, il battit du pied & hennit. Comme il pouvoit être fatigué du voyage, on lui préſenta un verre de vin : il le but. Le courier dit alors que ſon cheval avoit deux têtes, l'une à l'avant, l'autre à l'arriere ; on donna donc un verre de vin à la tête de l'arriere.

Sur le point de ſe retirer, le courrier préſenta de la part du Bonhomme la Ligne, un oiſeau au Commandant, comme un témoignage de la bienveillance de l'illuſtre Préſident de ces parages. On le prit d'abord pour un oiſeau artificiel. Il fit voir en pinçant avec ſon bec qu'il étoit plein de vie. C'étoit en effet un oiſeau d'eau, & la ſurpriſe n'en fut que plus grande.

Après ſouper, on monta ſur le gaillard d'arriere, on y danſa au ſon du tambourin ; puis au ſon de deux violons, des menuets, des contredanſes, &c. juſques à près de dix heures que l'on ſe retira.

Toutes ces cérémonies n'étoient que

le prélude du baptême ; auſſi elles ſe firent la veille. Le jour de la fête ſe célébra avec ſolemnité ; on commença par diſpoſer ſur le gaillard d'arrière une baignoire pleine d'eau de mer & des ſeaux ; enſuite on tendit des deux côtés du vaiſſeau une de ces cordes qui ſert à jetter la ſonde, & qu'on nomme la *ligne*. On plaça auprès de l'eſcalier qui deſcend à la chambre, un banc couvert du pavois, qui avoit ſervi, la veille de caparaçon à la monture du courier ; & l'on diſpoſa ainſi une eſpece de thrône, au Préſident de la ligne, à ſon Chancelier & au Vicaire qui devoit adminiſtrer le baptême.

Tous ces préparatifs achevés, on battit du tambourin, pour aſſembler tout le monde ſur le gaillard. Quand l'équipage fut réuni, on demanda de la grande hune, avec un porte-voix ; *Comment nomme-t-on le navire que je vois là-bas dans mes parages ? on le nomme l'Aigle*, répondit le Capitaine. — *Qui le commande ?* — M. le Chevalier *de Bougainville.* — *J'en ſuis charmé ; je le verrai avec plaiſir dans ma ſociété, avec les cérémonies accoutumées. Je*

reçus

reçus hier de ſes nouvelles, & je vais lui en marquer ma ſatisfaction en deſcendant dans ſon navire avec toute ma Cour.

Dans le moment, parut un Matelot ayant pour tout habillement une culotte gaudronnée & ſur les épaules une peau de mouton avec ſa laine, le viſage barbouillé de rouge & de jaune par placards, un bonnet ſur la tête ſurmonté de deux cornes de bœuf & parſemé de plumes de dindes & de poules; la poitrine, les bras, le ventre & les jambes également enluminés de couleurs détrempées à l'huile, & le menton couvert d'une grande mouſtache. Ce Matelot ainſi accoutré deſcendit de la grande hune, ayant une chaîne de fer autour du corps, en façon de ceinture.

Six Mouſſes le précédoient nuds, peints de jaune & de rouge depuis les pieds juſqu'à la tête, les uns par placards, les autres par bandes croiſées à la maniere des Sauvages.

Arrivés ſur le gaillard, le Matelot les arrangea, leur fit mettre le pouce ſur la corde tendue, & les contraignit de danſer, au ſon du tambourin, pendant un demi-

quart d'heure. Ils s'approcherent enſuite de la baignoire, & le matelot leur jetta quelques ſeaux d'eau ſur la tête.

Alors on annonça la deſcente du Seigneur Préſident de la Ligne, par des haricots blancs que l'on jetta en guiſe de dragées, de la grande hune ſur le gaillard. Le *Bonhomme la Ligne* prit la même route que le Matelot & les Mouſſes; il deſcendit lentement & majeſtueuſement. Sa Cour étoit compoſée du ſecond Maître, des Contremaîtres, du Pilote & du Canonier. Celui qui jouoit ce premier rôle étoit le premier Maître. Il étoit couvert de peaux blanches de mouton avec leur laine, couſues enſemble pour former un habillement d'une ſeule piece. Son bonnet de même étoffe lui deſcendoit juſques ſur les yeux. Un paquet d'étoupes mêlées avec la laine lui ſervoit de perruque & de barbe. Il avoit un nez poſtiche de bois peint. En guiſe de cordon, il portoit d'une épaule à l'autre un chapelet de pommes de racage, groſſes comme des œufs d'oies.

Les gens de ſa ſuite étoient affublés à-peu-près de même. L'un portoit une maſſe

ou casse-tête à la Sauvage ; l'autre un arc ; celui-là une hache ; celui-ci un calumet. Auprès du Président étoit son Chancelier ; & il tenoit son sceptre à la main. Le Maître Canotier ; habillé en femme & fardé avec du gros rouge à l'huile ; se tenoit auprès du Bonhomme qui l'appelloit sa fille. Le Vicaire à son côté étoit vêtu d'une espece de robe de toile gaudronnée ; une corde grosse comme le pouce ; lui servoit de ceinture. Il portoit un bonnet quarré de carton noirci, un masque de même une étole de toile peinte en rouge ; & tenoit un livre à la main. Quatre Mousses l'environnoient, & portoient un encensoir ; un réchaut ; un arc ; & un bassin plein d'eau de mer pour servir au baptême.

Tout l'équipage étant rassemblé, le Président s'adressa au Commandant : *Soyez le bien venu, dit-il, M. le Chevalier, excusez-moi si je ne vous fais pas de longs complimens ; j'ai la poitrine si foible, qu'à peine puis-je parler. N'en soyez pas surpris ; je suis âgé de sept mille sept cent soixante-trois ans ; j'ai chargé mon Secrétaire d'écrire, & mon Chancelier de parler pour moi. Je*

ſuis deſcendu de mon Palais exprès pour vous recevoir dans ma ſociété. J'eſpere que vous ne ferez pas difficulté de vous ſoumettre à la cérémonie du baptême, uſitée dans ces parages. M. de Bougainville prit la lettre, la lut & applaudit au compliment; il ſalua enſuite la fille du Bonhomme; & après l'avoir félicité d'avoir une fille ſi jolie, il s'approcha de la corde tendue. Les nouveaux Officiers l'y accompagnerent, & le Préſident alla s'aſſeoir ſur ſon thrône pavoiſé, ainſi que ſa fille & ſon Chancelier.

Les Officiers lierent le pouce de la main gauche de M. de Bougainville ſur la ligne avec un ruban rouge; & nous nous plaçâmes à ſa ſuite, Meſſieurs de Nerville, de Belcourt, Lhuillier & moi.

Le Vicaire affectant un air grave, & ſon livre à la main, s'approcha de M. de Bougainville. Il étoit accompagné d'un Mouſſe qui portoit une aſſiette couverte d'une ſerviette pliée, pour recevoir le tribut qu'ils appellent *rachat*; car on ſe contente de verſer un peu d'eau de mer ſur la tête de ceux qui ſe rachetent, au lieu de les plonger dans la mer, comme l'on

fait quand on donne la cale (*a*). Au reſte,

(*a*) La cale eſt une punition que l'on fait ſubir à ceux de l'équipage, qui ſont convaincus d'avoir volé, blaſphémé, ou excité quelque révolte. Il y a deux ſortes de cale, l'ordinaire & la ſeche. La cale ordinaire conſiſte à conduire le criminel au-deſſous de la grande vergue. Là on lui paſſe un bâton entre les jambes ſur lequel on le fait aſſeoir, pour le ſoulager. Il embraſſe un cordage attaché à ce bâton, & qui paſſe par une poulie ſuſpendue à un des bouts de la vergue. Trois ou quatre Matelots hiſſent cette corde, le plus promptement qu'ils peuvent, juſqu'à ce qu'ils aient guindé le patient à la hauteur de la vergue. Ils lâchent enſuite le cordage tout-à-coup, ce qui précipite le criminel dans la mer. Quelquefois pour augmenter la peine en augmentant la rapidité de la chûte, on lui attache un boulet de canon aux pieds. Ce ſupplice ſe réitere ſouvent juſques à cinq fois.

On l'appelle *cale ſeche*, quand le criminel eſt ſuſpendu à une corde raccourcie de maniere que, dans ſa chûte, il ne deſcend que juſqu'à la ſurface de l'eau, & n'eſt pas plongé dans la mer. C'eſt une eſpece d'eſtrapade. Ce châtiment eſt rendu public par un coup de canon, pour avertir tous ceux de l'Eſcadre d'en être les ſpectateurs.

Les Hollandois pratiquent une autre cale, qu'ils appellent *la grande cale*. Pour la donner, on conduit le coupable au bord du navire, on lui lie une corde au milieu du corps. Un bout de cette corde eſt attaché au bord du vaiſſeau, ou au bout de la vergue amenée; l'autre bout paſſe ſous la quille, & eſt tenu de l'autre côté du navire par quelques-uns des Matelots les plus robuſtes. On met quelque choſe de peſant autour du corps, ou aux pieds du criminel, pour le faire enfoncer davantage dans l'eau.

Le coupable étant jetté à la mer, à l'ordre qu'en donne

on ne plonge plus maintenant dans la mer pour donner le baptême, parce qu'on a fait reflexion que cette cérémonie deviendroit très-dangereuse à cause des Requins qui pourroient roder autour du navire, & emporter une cuisse ou un bras à celui qui auroit le malheur d'en être mordu. On a substitué à ce baptême celui de la baignoire, sur le bord de laquelle on fait asseoir celui qui ne s'est pas racheté, ou à qui on veut jouer quelque tour.

Le Vicaire s'approcha de M. de Bougainville & lui dit : « Promettez-vous d'être bon citoyen, & pour cet effet de travailler à la population, & de ne pas laisser chomer les filles, toutes les fois que l'occasion s'en présentera ? — Je le pro-

le Quartier-Maître, ceux qui tiennent la corde au bord opposé, la tirent le plus vite qu'ils peuvent, de sorte que le patient passe rapidement sous la quille. On réitere ce supplice autant de fois que la sentence le porte.

Ces châtimens sont rudes, & dangereux pour la vie même ; sur-tout la grande cale. Car le moindre défaut de diligence ou d'adresse, de la part de ceux qui tirent la corde, peut être cause que celui que l'on tire se rompe un bras ou une jambe, & même la tête. Aussi met-on cette cale au nombre des peines capitales. Nos Matelots François regardent les deux autres au-moins comme infamantes.

» mets. – Promettez-vous de ne jamais » coucher avec la femme d'un Marin ? » – Je le promets. – Promettez-vous de » faire prendre les mêmes engagemens, » & d'employer les mêmes cérémonies, » à l'égard de ceux qui n'auront pas passé » la Ligne, quand ils s'y trouveront avec » vous ? – Je le promets. Mettez donc la » main sur ce livre sacré en témoignage » de vos engagemens ». M. de Bougainville toucha alors une estampe, qui représentoit un Génie & une jeune fille qui s'embrassent tendrement. Au bas de cette estampe étoit écrit : *Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ, & inveveniam te foris, & deosculer te.* Cantique des Cantiques, ch. 8. Le Vicaire alla rendre compte au Président des engagemens de M. de Bougainville ; & le Bonhomme répondit : *Dignus est intrare in nostro docta corpore ; admittatur.* Alors le Vicaire retourna à M. de Bougainville & lui dit : « Le Président de la Ligne vous juge di- » gne d'etre admis dans la société dont il » est le Chef, & m'a chargé de vous y » recevoir par l'administration de son bap-

» tême. Comment vous nommez-vous? » Louis, répondit M. de Bougainville. Hé bien ; *Ego, nomine Reverendiſſimi Domini Domini & Sereniſſimi Præſidentis Æquatoris, te, Ludovice, admitto in ſocietate ejus.* En prononçant ces paroles, il lui verſa ſur la tête quelques gouttes d'eau de mer. On délia le pouce de M. de Bougainville, qui mit de l'argent dans l'aſſiette ſous la ſerviette, on retira le bâton, & le Vicaire l'encenſa. On paſſa à M. de Nerville à qui le Vicaire fit les mêmes queſtions, & ainſi ſucceſſivement aux autres Paſſagers & Officiers avec les mêmes cérémonies.

Quand on fut parvenu à un Garde-Marine, aſſez mauvais ſujet & haï de tout le monde, le Vicaire lui dit que le Préſident ordonnoit qu'il fût reçu avec toutes les cérémonies en uſage. En conſéquence, il lui poſa un bout de ſon étole ſur la tête, marmotta quelques paroles, & puis lui fit baiſer cette étole peinte à l'huile. On le délia de la ligne, & on le fit aſſeoir ſur un bâton poſé tranſverſalement ſur la bagne. A peine s'y fut-il placé, que le Pilotin tomba dans l'eau. On avoit de plus

ajusté dans la bagne un lacet ; de maniere que, quand le Cathécumene tomba, il se trouva saisi par le milieu du corps & assujetti sans pouvoir se débarrasser. On profita de sa situation pour lui barbouiller le visage de noir & de rouge. On lui versa au moins cinq ou six seaux d'eau sur la tête, puis on le laissa aller.

On en vint ensuite à deux Demoiselles Acadiennes, & le Vicaire leur demanda naïvement si elles étoient pucelles ? Elles répondirent, oui. Promettez-vous, ajoûta-t-il de ne pas manquer à la foi conjugale, si vous épousez un Marin ? La promesse faite, il la baptisa à-peu-près comme nous. La sœur de cette Demoiselle s'étoit cachée pour n'être pas exposée à subir cette cérémonie. On la trouva, & on voulut la contraindre à venir recevoir le baptême ; mais le Vicaire, averti qu'il y avoit des raisons, pour qu'elle ne s'exposât pas au baptême de l'eau, lui dit qu'il se contenteroit de lui mettre des mouches au visage. Elle se présenta, & il tint parole. Deux femmes mariées ne furent pas baptisées, parce que leurs en-

fans en bas âge, & qu'elles ne pouvoient abandonner, jettoient des cris par la peur que leur inſpiroient les figures groteſques des gens de la ſuite du Préſident de la Ligne.

Quelques Paſſagers furent enſuite baptiſés & barbouillés de noir & de rouge, mais on ne les fit pas placer ſur la bagne, parce qu'ayant commencé à jetter quelques ſeaux d'eau ſur les baptiſés, ceux-ci pour avoir leur revanche en jetterent aux Matelots. Ceux qui avoient été mouillés, voulurent mouiller les autres; le déſordre augmenta, & tous ceux qui ſe trouverent ſur le gaillard furent auſſi humectés que s'ils étoient tombés dans la mer. Ainſi finit ordinairement cette farce, & on eſt encore trop heureux quand on en eſt quitte pour de l'argent & quelques ſeaux d'eau.

Le baptême dans les navires qui paſſent la ligne, eſt en uſage chez toutes les Nations de l'Europe; mais il n'y a pas d'uniformité dans les cérémonies. Chaque Nation en imagine de conformes à ſon génie & à ſon caractere, & la fête devient plus ou moins gaie, ſuivant le plus

ou moins d'esprit de ceux qui y préſident. Quelquefois celui qui baptiſe donne au Cathécumene le nom d'une ville, ou d'un cap, ou d'une mer, & on tâche d'aſſortir ce nom de maniere qu'il exprime le caractere, l'humeur, la figure ou l'inclination du baptiſé. On appelle cette cérémonie le *Baptéme* ou le *rachat* : le baptême, à cauſe de l'eau dont on inonde ceux qui paſſent la Ligne pour la premiere fois; le *rachat*, à cauſe du tribut que paient ceux qui ne veulent pas être inondés. Ce tribut eſt ordinairement volontaire de la part de celui qui paie. Quelquefois ce ſont les farceurs même qui l'impoſent, en gardant néanmoins la proportion convenable aux facultés des tributaires.

Lorſque le navire dans ſa route ne doit pas paſſer la Ligne, mais ſeulement le Tropique, les Matelots ne voulant pas perdre leur tribut, ſuppoſent que le Tropique eſt le *fils aîné du Bon-homme la Ligne, & héritier préſomptif de ſes droits*. Ils jouent en conſéquence, au paſſage du Tropique, la même farce que les autres ſous l'Equateur. On a même imaginé de faire

cette cérémonie, quand un navire double, pour la premiere fois, le cap Saint-Vincent, pour paſſer le détroit de Gibraltar. Les navires qui vont à la pêche de la Morue, obſervent la même pratique, lorſqu'ils approchent du grand banc de Terre-neuve.

CHAPITRE III.

Voyage depuis l'Equateur juſqu'aux côtes du Bréſil.

APRÈS avoir paſſé la Ligne, nous avons rencontré pluſieurs de ces oiſeaux qu'on nomme *Frégates*; on le trouve communément à quatre cens lieues de terre, & cependant on prétend qu'il ne peut ſe repoſer ſur l'eau, ſans y périr. Ses jambes ſont courtes, groſſes & ramaſſées. Ses pieds ne ſont pas palmés, mais armés de griffes fort aiguës. On voit des Frégates qui ont neuf pieds d'envergure quand leurs aîles ſont étendues. Au moyen de la grandeur de ces aîles déployées, cet oiſeau ſe ſoutient facilement en l'air, & y plane. Il s'éleve quelquefois ſi haut que l'œil le plus pénétrant le perd de vûe. Lorſqu'il s'approche des navires, il voltige autour des girouettes, s'en éloigne & s'en rapproche bien des fois; mais ſans ſe poſer. Sa groſſeur eſt à-peu-près celle d'une poule. Son regard eſt perçant &

assuré. Il fond sur sa proie avec une vitesse incroyable. Les mâles ont une membrane rouge & boutonnée, qui leur descend du bec jusques vers le milieu du cou. Les plumes du ventre sont d'un gris blanc; celles du dos & des aîles sont brunes. Il vit de poissons volans, qu'il saisit adroitement en rasant la surface de la mer, lorsqu'ils volent, pour éviter d'être la proie des Bonites. On dit qu'il poursuit aussi les Goëlans, & les autres oiseaux de mer, pour leur faire dégorger les poissons qu'ils ont avalés, & pour s'en saisir lui-même (*a*).

(*a*) Je ne sçai trop pourquoi on a nommé *frégate* cet oiseau, à moins que ce ne soit par comparaison de la vitesse de son vol avec la légereté des navires qui portent le même nom, & qui ordinairement sont meilleurs voiliers que les autres.

N'ayant pu en voir de plus près que le haut du mât, je ne puis en donner la description que d'après ceux qui en ont vus & touchés. Le Pere Labat (*Nouveaux Voyages, Tome VI, pag. 395*), ajoûte à ce que j'en ai dit, que cet oiseau a les yeux noirs & grands. Il descend rarement à terre, & se tient perché, parce que la grandeur de ses ailes, & l'espace qu'il lui faut pour les mettre en mouvement, lui donneroient trop de difficultés pour s'élever de terre. Il dit que les plumes du dos & des ailes de cet oiseau sont noires, grosses & fortes; que celles qui couvrent l'estomac & les cuisses, sont plus délicates &

Notre séjour dans les mers de la zone Torride m'a fait naître bien des doutes sur les relations du commun des Navigateurs ; voici avec la plus grande exactitude les phénomenes dont j'ai été le témoin.

Le mois de Novembre nous a paru dans ces parages, avoir la même température que le mois de Mai en France ; les matinées & les soirées étoient fraiches, nous n'avons essuyé aucunes de ces chaleurs brûlantes, dont tant de Voyageurs se plaignent dans leurs relations. Il est vrai que depuis que nous eûmes passé la Ligne Equinoxiale, nous ne fûmes point

moins noires : celui que j'ai décrit, est peut-être la femelle ou un jeune. J'en tuai, ajoute-t-il, quelques-uns dans l'isle où nous étions, pour avoir leur graisse. ..., On dit que cette graisse est admirable pour les douleurs de la goutte-sciatique, pour les engourdissemens des membres, & autres accidens, qui arrivent par des humeurs qui ne circulent pas. On doit faire chauffer la graisse ; & pendant qu'elle est sur le feu, faire de fortes frictions sur la partie affligée ; afin d'ouvrir les pores, & mêler de bonne eau-de-vie, ou de l'esprit de vin avec cette graisse, au moment que l'on veut en faire l'application.

On peut mettre un papier brouillard imbibé de ce mêlange, sur la partie malade, avec des compresses & une bande, pour les tenir en état.

ſurpris par des calmes, & que les nuages nous garantirent des rayons du ſoleil. La propreté, ou le bon état de notre frégate, nous garantirent auſſi des inſectes; il n'y eut aucun malade dans l'équipage. Pour contribuer à entretenir la ſanté, tous les ſoirs après ſouper, on faiſoit danſer les Matelots ſur le gaillard d'arriere. C'eſt l'uſage ordinaire quand le temps n'oblige point à manœuvrer; ils jouent alors à quelque jeu, qui donne de l'exercice & nourrit la gaieté. Quelques-uns, aſſez comiques de leur naturel, s'habillent, ſe maſquent ſous des figures les plus groteſques, & ſe préſentent ſucceſſivement, ou entrent par bandes ſur le gaillard, où ils danſent des menuets, des contredanſes, des gavotes allemandes, angloiſes, & des matelotes. La plûpart des nôtres avoient appris ces danſes, pendant qu'ils étoient priſonniers de guerre dans les ports de la Grande-Bretagne. Le plus grand nombre s'en étoit échappé au péril de leur vie, dans des vaiſſeaux neutres, dans des bateaux de pêcheurs, & même dans des petits canots qu'ils avoient enlevé des ports. Pluſieurs m'ont aſſuré que

les

les Anglois favoriſoient ces fuites, tantôt en traitant pour le paſſage de ces priſonniers avec les Capitaines des vaiſſeaux neutres; tantôt en leur vendant leurs bateaux. Quelques-uns prêtoient des habits pour le déguiſement; d'autres avançoient de l'argent; d'autres en donnoient par bienfaiſance; il y en avoit enfin qui les chargeoient de lettres de recommandation pour leurs amis de Londres, ou pour ceux des ports où ils penſoient que ces priſonniers pourroient s'embarquer avec moins de riſques. Ils faiſoient plus encore; pour leur faciliter un certain bien-être dans les priſons où ils étoient détenus, ils les encourageoient par des libéralités, payoient très-généreuſement les petits ouvrages de main, que quelques-uns de ces priſonniers faiſoient, juſqu'à acheter d'eux fort cher des petites figures de la Vierge & de Saints, faites de bois, & ſculptées auſſi mal qu'on peut le faire avec un couteau ou un canif, quand on n'eſt pas artiſte. De ſi beaux traits ne doivent point être enſevelis dans l'oubli: c'eſt le triomphe de la bienfaiſance: ils ſont moins à la gloire des Anglois qu'à celle de la nature humaine.

La gaieté & la propreté ſont des choſes auxquelles les Capitaines devroient donner beaucoup d'attention. Elles ne contribuent pas peu à prévenir toutes les maladies, qui affligent ordinairement les Marins.

Il eſt bon d'obſerver que l'eau que nous avons embarquée à Saint-Malo n'a pas ſouffert la moindre altération, comme il arrive ordinairement entre les deux Tropiques. Le biſcuit s'eſt également très-bien conſervé. Il n'y a eu que quelques choux marinés & quelques petits tonneaux de daubes de veaux qui ayent été un peu gâtés; ce qui vraiſemblablement doit être plûtôt attribué au défaut d'apprêt qu'au climat des Tropiques.

Le 20 de Novembre, nous apperçûmes un changement de couleur dans l'eau de la mer; alors on prit le parti de jetter la ſonde: précaution d'autant plus néceſſaire dans ces parages, que l'on ne peut guères compter ſur les cartes. Les Hollandoiſes rapprochent les côtes du Breſil à l'Eſt près de ſoixante lieues plus que les cartes Françoiſes. Nous nous trouvions d'ailleurs, ſuivant notre eſtime, bien

près des bancs de rochers & de gravier nommés *los Abrolhos*, dont la longueur, la largeur & le giſſement ne ſont pas aſſez exactement connus, ni déterminés dans les cartes, pour que l'on puiſſe s'y fier. On jetta donc la ſonde, ſur les ſept heures & demie du ſoir, & nous filâmes cent-trente-cinq braſſes de ligne, ſans trouver de fond.

Un moment après, un de ces oiſeaux, dont j'ai donné la figure dans la *Pl.* H, *fig.* 2, & que je crois être un de ceux que l'on nomme *oiſeaux du Tropique*, fit le tour du Navire, & s'étant poſé ſur le gaillard d'avant, un Matelot l'y prit à la main. On l'enferma dans une cage, dans le deſſein de lui attacher le lendemain un ruban au col, ſur lequel on ſe propoſoit d'écrire : *J'ai été pris ſur la frégate Françoiſe* l'Aigle *le 20 Novembre 1763, à la hauteur* de 16 deg. 44 min. longitude 35 = 10, & remis en liberté *le 21 au matin.* Mais un Obſervateur peu vigilant, l'ayant tiré de ſa loge, il nous échappa.

Le 22, nous crûmes appercevoir la corvette *le Sphinx*; c'étoit un navire qui ſembloit venir à nous & faire route Oueſt-

Sud-Oueſt ; mais il ne répondit point à notre ſignal, & comme nous ne lui comptâmes que deux mâts, nous jugeâmes que c'étoit un Negrier qui alloit à Rio-Janeyro.

C'eſt le 23 que nous apperçûmes pour la premiere fois la terre du Breſil, environ à quinze lieues de diſtance ; cependant nous ne pûmes mouiller que le 29 dans la baie qui forme un canal autour de l'Iſle Sainte-Catherine.

CHAPITRE IV.

Descente à l'Isle de Sainte-Catherine.

IL y a dans la baie où nous mouillâmes, trois forts qui en défendent l'entrée ; le premier est placé sur la pointe de l'Isle & se nomme le *Fort de la Grosse Pointe* ; vis-à-vis est le second, & on l'appelle le *Fort de l'Isle Sainte-Croix*. Son aspect est très-avantageux, parce qu'il est bâti en terrasses soutenues par des arcades : c'est-là que réside le Commandant. Le troisieme fort est plus avancé du côté de la Ville. On lui donne le nom de *Fort de l'Isle Ratonne*. On voit les plans de ces forts dans la *Pl.* IV. Nous étions mouillés entre les trois ; & le Commandant nous fit entendre par des signaux que c'étoit le meilleur mouillage : il avoit ses vues ; car le mouillage un peu plus avancé du côté de la terre ferme, est beaucoup plus commode.

En entrant dans la baie, nous apperçûmes le pavillon Portugais sur une hau-

teur de l'Isle. On le retira, après que nous eûmes mouillé & salué le fort de Sainte-Croix.

Dans le même moment nous mîmes notre canot à la mer, pour conduire au fort M. Alexandre Guyot, notre second Capitaine, qui sçait la langue Portugaise, saluer le Commandant, & lui demander s'il nous rendroit coup pour coup le salut de notre canon. Le Commandant fit accompagner M. Guyot à son retour par un Officier de la garnison, pour nous rendre la politesse & voir qui nous étions. Dès qu'il fut à bord, nous mouillâmes, & saluâmes le fort de neuf coups de canon, qui nous furent rendus en même nombre.

Le lendemain, notre même député fut chargé encore d'aller saluer le Gouverneur de Sainte-Catherine, qui réside dans une petite ville, située au fond d'une anse & à cinq lieues au Sud de notre mouillage. Il devoit aussi lui demander la permission de faire de l'eau & du bois.

Ce Gouverneur étoit Don Antonio Francisco de Cardoso y Menezes y Souza, Colonel, Chevalier de Christ, & d'une très-illustre famille de Portugal. Il fit un

accueil très-gracieux à M. Guyot, & lui accorda toutes ſes demandes.

Dès que les habitans de la côte eurent apperçu notre frégate à l'ancre, trois ou quatre vinrent à bord dans des pirogues (*a*), nous apporterent des citrons, des oranges & des rafraîchiſſemens. Le Commandant du fort de Sainte-Croix s'en étant apperçu, envoya une défenſe expreſſe dans toutes les caſes (*b*) de porter quoi que ce fût à notre frégate, & même d'en approcher. Il envoya auſſi des ſoldats dans la plaine, pour obſerver la conduite des habitans à notre égard, & nous

(*a*) C'eſt une ſorte de bateau fait d'un ſeul arbre creuſé, dont les Sauvages de l'Amérique méridionale ont accoutumé de ſe ſervir. On ajoute au derriere des grandes, des planches pour en élever les bords. Quelquefois on y peint des figures de Sauvages ou des groteſques. J'ai vu juſqu'à douze hommes dans une de ces pirogues. On dit qu'il y en a de grandes, qui portent juſqu'à cinquante perſonnes, avec leurs munitions de guerre & de bouche.

(*b*) Les caſes dont je parle, ſont des bâtimens qui n'ont que le rez de chauſſée, comme les maiſons de nos Payſans de France. Ils ſont ordinairement couverts de cannes & de feuilles de bananiers, ou d'autres grandes feuilles d'une eſpece de canne ou de roſeau. On n'y voit pas communément de cheminée. Les Négreſſes Eſclaves apprêtent les mets ſur un feu allumé au milieu de leur appartement, & elles vivent ſans inquiétude au milieu de la fumée.

empêcher de nous répandre dans les environs. Cette conduite n'empêchoit pas qu'il ne nous fît à l'extérieur mille protestations de bienveillance, & qu'il ne nous accablât de politesses.

Sans doute que dès le moment de notre arrivée, il avoit dépêché une pirogue au Gouverneur pour lui en donner avis; car le lendemain matin, l'Oidor, ou Chef de la Justice, arriva à bord de notre frégate, pour faire un procès-verbal de notre mouillage, de la qualité de notre navire, & des motifs qui nous avoient amenés. M. de Bougainville le satisfit sur tous ces articles, & il repartit environ à midi. Nous le saluâmes, à son départ, de sept coups de canon, que le fort de Sainte-Croix nous rendit aussitôt.

Après le dîner, M. de Bougainville, accompagné de Messieurs de Nerville, de Belcourt & Lhuillier de la Serre, alla voir le Commandant de ce dernier Fort. Ils y trouverent un Officier Général de Rio-Janeïro, détenu prisonnier depuis quatre ans, pour n'avoir pas exécuté ponctuellement les ordres qu'il avoit reçus de la Cour de Lisbonne, au sujet de l'expulsion

des Jésuites du Bréſil. Ce Priſonnier avoit pour Secrétaire, un Portugais, homme d'eſprit, qui avoit été Page d'un Ambaſſadeur de Portugal en France, & avoit demeuré quatre ans à Paris. Il fut charmé de revoir des François, & ſe fit un plaiſir de ſervir de truchement à M. de Bougainville. Dans le récit qu'il nous fit des cauſes de la détention du Priſonnier, il le diſculpa autant qu'il put, & nous dit qu'il étoit coupable à la vérité de n'avoir pas exécuté à l'inſtant les ordres de ſa Cour; mais que l'Archevêque, qui favoriſoit les Jéſuites, l'en avoit empêché, aſſurant qu'il avoit reçu de ſon côté des ordres contraires. Soit par reſpect pour l'Archevêque, ſoit par d'autres motifs que j'ignore, le Commandant mit trop de délai dans l'exécution, & il en fut puni par la perte de ſa liberté.

MM. de Bougainville, de Nerville, de Belcourt, Lhuillier, Alexandre Guyot, & moi, nous allâmes dîner chez le Gouverneur le 1er Décembre, & nous nous rendîmes pour cet effet dans la petite ville où il fait ſa réſidence, & dont le nom Por-

tugais s'interprete en François, *Notre-Dame de l'exil*, ou *la Vierge exilée.*

Preſque tous les Officiers de la Garniſon étoient venus au-devant de nous ſur le bord de la mer, pour nous recevoir. Ils nous accueillirent à la deſcente de notre canot, avec toute la politeſſe imaginable, & nous accompagnerent juſqu'au Gouvernement.

Le Gouverneur vint nous recevoir à la porte extérieure, & nous introduiſit dans une grande ſalle, où nous trouvâmes le couvert mis, & la table ſervie. Outre lui & ſon fils (*a*), le Major de la Place, l'Oïdor, deux autres Officiers & un Pere Franciſcain, dînerent avec nous. Beaucoup d'autres Officiers de la Garniſon ſe tinrent de bout, & quelques-uns nous ſervirent.

(*a*) Ce fils étoit Capitaine dans le Régiment du pere, & l'un des quinze enfans qu'il nous dit avoir eus, non de ſon épouſe légitime, car il n'a jamais été marié, mais d'une ou pluſieurs maîtreſſes. Ses autres enfans vivans ſont à Lisbonne, où ils ont, ſuivant les loix, les mêmes honneurs & les mêmes prérogatives que les enfans nobles & légitimes. Les bâtards y ſont, dit-on, Gentilshommes nés. Une des filles de ce Gouverneur a épouſé un des Miniſtres de la Cour de Portugal, & un autre de ſes fils y occupe une des premieres places du Gouvernement.

Ces Officiers jouent ce role ſubalterne, pour faire leur cour au Gouverneur ; il les invite tour-à-tour à manger avec lui, & ils ſe ſervent les uns les autres.

Les mets étoient apprêtés à la mode du Pays, mais aſſez mal pour des François. Le pain ſur-tout nous parut fort mauvais, la ſuperficie n'étoit qu'un peu deſſéchée, & avoit à peine ſenti le feu. L'intérieur n'étoit pas œilleté, & reſſembloit à cette bouillie conſolidée de blé noir qui fait la nourriture de beaucoup d'habitans du Limoſin, & qu'on nomme *gallette*.

L'entremets étoit compoſé de beaucoup de plats, tous apprêtés au ſucre. Ils en mettent preſque dans toutes les ſauces, ainſi que du caramel, ou fleur de ſaffran bâtard. Les aſſiettes étoient d'étain, & d'une forme antique. Les couverts d'une très-ancienne mode, mais d'argent, & très-peſans, ainſi que les plats, & quelques vaſes pour boire, ayant la forme d'un cylindre octogone, haut de ſept à huit pouces. Nous ne trouvâmes de bon dans ce repas que le vin ; il étoit de Porto.

Je me propoſai de lier converſation en Latin avec le Franciſcain ; mais il

ſoupçonna mon projet, & auſſi-tôt après le diner il diſparut ; le bon pere ignoroit cette langue, & on prétend que ce défaut lui eſt commun avec preſque tout le clergé du Bréſil.

Pendant que l'on verſoit le caffé, une douzaine d'Officiers de la Garniſon entrerent, & l'on nous régala d'un petit concert de muſique inſtrumentale. Ils avoient preſque toutes les piéces de nos meilleurs Muſiciens François, & ils parurent les exécuter comme Corelli ou Gaviniez.

Nous nous promenâmes enſuite dans la Ville, qui me parut compoſée d'environ cent cinquante maiſons n'ayant toutes que le rez-de-chauſſée ; la garniſon en occupe une partie ; elle eſt habitée en partie par des Blancs, & en partie par des Négres ou des Mulâtres ; au reſte on voit dans l'Iſle de Sainte Catherine des hommes de toutes ſortes de nuances, depuis le noir juſqu'au blanc. Les Mulâtres ſont le plus grand nombre des deux ſexes, & ſont généralement d'une figure laide, & d'un air ſauvage, comme s'ils venoient d'un mêlange de Braſiliens & de Négreſſes.

Ils vont presque tous pieds nuds, tête nue & très-mal peignée ; leur habillement consiste en une chemise, une culotte, & quelquefois un manteau qu'ils jettent sur l'épaule à la mode Espagnole. Ceux qui sont plus à leur aise, ont sur la tête un chapeau de forme très-haute, ayant des ailes d'environ dix pouces de hauteur, & rabattues horisontalement. Ceux-là sont chaussés, & portent une veste, & un ample manteau qui leur descend jusqu'aux pieds, & dont ils relevent quelquefois les pointes sur l'épaule opposée ; au-lieu de chapeau, quelques-uns ont un chaperon de la même étoffe que le manteau, & auquel il est attaché, pour se couvrir la tête ; cet accoutrement singulier empêche leurs amis même de les reconnoître.

Le Gouverneur, les Officiers & la Garnison sont vêtus de drap, & à la Françoise. Je fus même très-surpris de voir, dans un pays aussi chaud, des Officiers habillés d'un drap aussi grossier au-moins que celui de nos soldats.

L'Oïdor & les Officiers de justice sont distingués par une grande canne ou par

un rotin plié en cerceau, que les principaux portent au bras gauche, au-deſſus du coude : les ſubalternes l'attachent à la boutonniere de la poche gauche de leur habit.

Les Eſclaves vont preſque nuds ; la plûpart ne ſont couverts que d'un ſimple pagne autour des épaules. Il eſt rare d'en voir qui aient une chemiſe & une veſte. Mais, lorſqu'ils ont reçu leur liberté, ils peuvent porter l'habit & le manteau d'étoffe, comme les Blancs. Les Négreſſes Eſclaves ſont nues à l'exception d'une bande de toile, qui les couvre depuis la ceinture juſqu'au-deſſus des genoux ; celles qui ſont libres ſont comme les autres femmes, vêtues d'une jupe, & d'une chemiſe dont le haut eſt ouvert par devant, à peu-près comme nos chemiſes d'hommes : lorſqu'elles ſortent de la maiſon, elles mettent un grand pagne ; c'eſt une piéce d'étoffe fine de laine, le plus ſouvent blanche, & bordée d'un ruban d'or, d'argent, de ſoie ou de fil, ſuivant l'état & les facultés de la perſonne. Cette piéce d'étoffe a environ deux aunes de long ſur une de large. On l'ajuſte de maniere

qu'un des angles se trouve au milieu du dos, & produise un effet à-peu-près semblable à celui du coqueluchon des Grands Carmes. L'angle opposé s'affuble sur la tête ; les deux autres, après avoir couvert les épaules & les bras jusqu'au coude, viennent se croiser sur la poitrine, comme le mantelet de nos Dames Françoises. Quelquefois aussi, au lieu de les croiser sur la poitrine, elles passent ces bouts sous le bras qui en est couvert, & laissent voir leur gorge. Cette maniere de s'habiller est très-incommode, parce que le pagne se dérange au moindre mouvement du corps.

Les Portugaises établies, ou nées dans l'Isle Sainte-Catherine, & sur les côtes de la Terre-ferme que nous avons parcourues, sont très-blanches de peau, malgré la chaleur du climat. Elles ont communément de grands yeux bien fendus, mais le visage peu coloré. Les habitans vivent en général hommes & femmes dans une grande oisiveté, & laissent à leurs esclaves le soin du ménage, & du peu de travail qui se fait dans le pays. La terre leur produit presque tout ce qui leur est nécessaire pour vivre, sans qu'ils

ſe donnent la peine de la cultiver.

Dans la Ville, on ne voit preſque aucunes boutiques de marchands. Je n'y apperçus que celle d'un Serrurier, & une autre d'un Apothicaire. Le Commandant nous avoit indiqué un endroit près du fort de Sainte-Croix, pour faire de l'eau & du bois. On y envoya l'équipage pour procéder à cette opération; mais, après pluſieurs tentatives, on y trouva beaucoup de difficultés. D'ailleurs une petite Baleine, depuis quelque temps échouée auprès du fort, exhaloit une odeur ſi empeſtée, que l'on prit le parti de demander au gouverneur la permiſſion de faire eau dans l'Iſle. Il l'accorda très-gracieuſement, ainſi que celle de pêcher, de chaſſer, & de nous promener par-tout où nous voudrions. Un habitant nous montra auprès de ſa caſe un petit ruiſſeau, dans lequel l'Amiral Anſon avoit fait ſon eau, & un four bâti à quelques pas de là depuis ſept à huit ans, par des François qu'il y avoit vu en relâche. L'eau en étoit très-bonne: nous nous en pourvûmes abondamment. Quant au bois, après

l'avoir

l'avoir coupé sur la pente de la montagne, nous le fîmes couler jusques sur le bord de la mer, & nous en chargeâmes nos chaloupes. Presque tout celui que nous coupâmes étoit du cedre, du sassafras, du cannellier, & de ce bois de Brésil qu'on emploie pour la teinture.

Le 4 M. de Bougainville avec quelques Officiers, alla dîner une seconde fois chez le Gouverneur, & y fut traité splendidement; le mauvais temps les contraignit aussi d'y souper. Après le repas, il y eut un grand bal, dont on avoit eu la galanterie de faire les apprêts sans les avertir. Nos Officiers arrivés au sallon d'assemblée furent agréablement surpris d'y trouver plusieurs Dames, dont ils furent parfaitement bien accueillis. Ils ne s'étoient pas imaginés, sur la réputation que les Portugais ont d'être extrêmement susceptibles de jalousie, qu'ils eussent permis aux Dames de se trouver dans de telles assemblées. On tint donc une espece de bal, où les Dames figurerent comme les Messieurs: & l'on se retira sur les deux ou trois heures après minuit, très-contents les uns des autres.

Dans cette entrevue, M. de Bougainville obtint du Gouverneur une permiſſion générale de prendre tous les arrangements qu'il jugeroit convenables, ſoit pour la chaſſe & la pêche, ſoit pour faire de l'eau & du bois par-tout où nous voudrions. Notre Commandant l'invita enſuite à venir dîner à bord avec l'Oïdor & ceux des Officiers qu'il voudroit amener avec lui.

En conſéquence de cette permiſſion, on envoya à la pêche preſque tous les jours, & notre canot revint toujours chargé de poiſſons de bien des eſpeces, & en aſſez grande quantité pour en diſtribuer à tout l'équipage. On voit la figure de quelques-uns dans la *Planche* II. *fig.* 4. 7. & 8.

On alloit auſſi tous les jours à la chaſſe, ou en Terre-ferme, ou dans l'Iſle. On abandonna bientôt la premiere, parce que l'on n'y trouvoit gueres que des Perroquets, des Toucans & quelques Tourterelles. Dans l'Iſle, outre ces oiſeaux, les Alouettes de mer, les Pluviers, & les Bécaſſines ſe rencontroient en abondance. L'inertie du caractere national, & les

périls qu'il y a à courir de la part des bêtes féroces & des ſerpens, empêchoient les Officiers de la garniſon & les habitants du Pays d'aller à la chaſſe, & on nous exhortoit à les imiter.

Moins craintifs qu'eux, & beaucoup mieux armés, nous pénétrâmes plus d'une fois dans les endroits de l'Iſle les plus inacceſſibles. Nous n'y allions jamais ſeuls, mais toujours deux ou trois enſemble, afin de nous ſecourir l'un l'autre, en cas d'attaque de la part de quelque ſerpent monſtrueux, ou de quelque bête féroce; nous appréhendions ſurtout les Onces, dont on nous avoit montré quelques ongles enchâſſés dans de l'argent, & que les habitans nous diſoient être fort communs, & plus cruels que les Tigres mêmes.

Un jour que nous étions allé chaſſer dans l'Iſle, & que nous nous étions partagés en différentes bandes, je ſuivis, avec M. de Belcourt & ſon domeſtique, le bord d'un anſe qui entre beaucoup dans les Terres, & que nous appellions *la Riviere*. En côtoyant toujours le bord, j'apperçus ſur le ſable les traces fraîches d'un animal à quatre pieds, qui me parurent

être celles d'un Tigre. Nous ſuivîmes ces traces juſqu'à un endroit très-marécageux, où nous n'ôſâmes pas nous engager, n'en connoiſſant ni le fond ni la carte.

Il faut, me dit M. de Belcourt, que ces traces ſoient celles d'un animal que je n'ai apperçu qu'au moment où il s'enfonçoit dans les brouſſailles. Il eſt haut ſur ſes pieds comme le plus grand chien Danois, & d'une couleur griſâtre.

Il faiſoit alors une chaleur étouffante. Nous fîmes halte, aſſis ſur des bouts de branches, le dos appuyé contre un arbre. Nous étions étourdis par le ſifflement des ſerpens, qui nous environnoient, & nous fûmes obligés d'avoir toujours le ſabre nud à la main pour nous défendre : nous en vîmes pluſieurs de la groſſeur du bas de la jambe ; il y en avoit d'autres plus petits. Les uns étoient de couleur aurore ; les autres rouges & jaunes, quelques-uns gris, & reſſembloient aſſez à de groſſes couleuvres. Mais ces reptiles, loin de nous attaquer, fuyoient devant nous.

A notre retour, M. de Bougainville

acheta une grande & belle pirogue dont il croyoit avoir beſoin aux Iſles Malouines ; elle étoit faite d'un ſeul tronc d'un arbre cannellier creuſé, de dix-neuf pieds & quelques pouces de longueur, ſur trois pieds de large en-dedans, & presque autant de profondeur. Quelques-uns de nos Officiers de terre & de mer, qui avoient été en Canada, en ſçavoient la manœuvre. On s'en ſervit pour la pêche. Mais, lorſque nous relâchâmes a Montevideo, M. de Bougainville la céda à un Officier Eſpagnol, pour la ſomme de huit piaſtres. Elle lui avoit coûté environ dix-huit livres de France.

Le Dimanche 11 de Décembre, nous reçûmes à bord le Gouverneur de l'Iſle Sainte-Catherine avec ſon fils, un Miniſtre du Roi de Portugal, Premier Préſident du Conſeil ſouverain de Rio-Janeyro, l'Oïdor, le Major & quelques Officiers de la garniſon.

La tente étoit tendue ſur le gaillard d'arriere, que l'on avoit diſpoſé en forme de ſalle ; le navire étoit pavoiſé & le pavillon François déployé. Dès que tout le monde y fut placé, j'y chantai la Meſſe

ſolemnellement ; & à midi on y ſervit un dîner auſſi ſplendide qu'il étoit poſſible dans les circonſtances. On but à la ſanté du Roi de Portugal, avec une ſalve de onze coups de canon, à laquelle la batterie du fort de Sainte-Croix répondit par un même nombre de coups.

Après le dîner, il y eut un concert. Pendant cet amuſement, un vent violent s'éleva, le tems ſe couvrit, & il tomba une pluie ſi abondante, qu'il fut impoſſible aux Portugais de penſer à s'embarquer. M. de Bougainville les engagea alors à coucher ſur le vaiſſeau. Pendant le ſouper, je m'entretins toujours avec le Miniſtre de Portugal, à qui il ne manquoit que l'uſage pour bien parler notre langue, & qui ſubſtituoit des mots latins très-énergiques, lorſque les termes François ne ſe préſentoient pas à ſa mémoire. Très-au-fait du Bréſil qu'il parcouroit alors, pour y faire ſa viſite ordinaire, il eut la complaiſance de répondre à toutes mes queſtions, & me donna ſur le pays & ſur ſes habitans tous les éclairciſſemens que je détaillerai dans la ſuite de cet ouvrage.

Meſſieurs de Bougainville & de Nerville céderent leurs lits au Gouverneur & au Miniſtre de Portugal ; l'Oïdor coucha dans la dunette de M. Duclos-Guyot, Capitaine, & les autres Officiers s'étendirent ſur des matelats. Dès les quatre heures du matin, le Gouverneur & ſa compagnie retournerent au fort de Sainte-Croix.

Cette partie de plaiſir fut ſuivie de préſens mutuels entre notre Capitaine & le Gouverneur. Le Portugais envoya au vaiſſeau beaucoup d'animaux domeſtiques, parmi leſquels il y avoit vingt-ſix canards du Bréſil à grandes crêtes rouges. M. de Bougainville de ſon côté fit préſent d'une grande boëte pleine d'éventails & de tabatieres, verniſſées par Martin.

Les deux jours ſuivans furent employés à completter notre proviſion de bois de chauffage, qui fut compoſée de ſaſſafras, de cedre & de bois jaune de Breſil. Je fis mon poſſible pour avoir du baume de *Copaiba*, connu ſous le nom de *Copahu* ; car j'avois appris d'un Negre affranchi que l'arbre qui le porte n'eſt pas rare dans le pays ; mais je ne pus réuſſir, parce qu'on

m'assura que ce baume ne couloit que pendant la pleine lune.

Comme notre destination étoit pour un pays où nos Marins n'avoient pas encore été, & dont les mers & le climat passent pour orageux; avant que de partir de Sainte-Catherine, notre Capitaine jugea à propos de se munir de petits mâts de hune & de perroquets, pour servir de bâtons d'hyver. Il s'adressa pour cet effet au Negre affranchi dont j'ai fait mention plus d'une fois. Il nous rendoit tous les services qui dépendoient de lui, de la meilleure grace du monde, & fit même proposer à M. de Bougainville de l'emmener avec lui, promettant d'aller partout où nous voudrions le conduire. Il étoit fort, travailloit beaucoup; & M. de Bougainville auroit volontiers acquiescé à sa demande, s'il n'avoit craint que les Portugais ne se fussent plaints que nous avions été relâcher chez eux pour débaucher leurs Negres, & que ce bruit n'eût fait tort aux navires François qui auroient été dans la suite relâcher à Sainte-Catherine.

Ce Negre fut lui-même chercher dans

la forêt les arbres qu'il crut les plus propres au deſſein de notre Capitaine. Lorſqu'il les eut trouvés, il l'en avertit, & nous y conduiſit à travers les halliers & les brouſſailles. Nous coupâmes les arbres & les tranſportâmes ſur le bord de la mer : heureuſement nous ne trouvâmes dans la forêt que trois gros ſerpens que nous tuâmes.

Quand toutes nos proviſions furent faites, nous quittâmes l'Iſle Sainte-Catherine; ce fut le 14 de Décembre que nous en ſortîmes, bien plus ſatisfaits d'y avoir relâché que ne l'avoit été l'Amiral Anſon. Il me ſemble que cette Iſle deviendroit une habitation excellente, ſi on ſe donnoit la peine de la défricher ; car, excepté la petite ville où réſide le Gouverneur, il n'y a que quelques petites caſes répandues ſur la côte, & l'Iſle entiere ne paroît qu'une vaſte forêt.

CHAPITRE V.

Hiſtoire Naturelle de l'Iſle Sainte-Catherine, & de la Côte du Bréſil.

[IL s'en faut bien que l'Iſle Sainte-Catherine ſoit un ſéjour enchanté comme cette Iſle de Tinian, dont parle l'Amiral Anſon. Les Lions, les Pantheres & les Tigres dominent dans ſes vaſtes forêts. L'air y eſt mal ſain; les hommes y ſont malgré eux dans un état ſingulier d'inertie, & la nature n'y a de l'activité que pour dévorer ſes habitans].

L'air mal ſain de ce climat eſt vraiſemblablement la cauſe de la pâleur des Blancs qui y font leur ſéjour. De ces bois où le ſoleil ne pénétre jamais, s'élevent des vapeurs groſſieres qui forment des brumes éternelles ſur le haut des montagnes dont l'Iſle eſt environnée. Les bas, qui ſont fort marécageux, en ſont également couverts depuis ſix à ſept heures du ſoir, juſqu'au lendemain à huit heures où le ſoleil les diſſipe. Ces vapeurs ont ſou-

vent une odeur de vaſe, & la circulation de l'air n'y étant pas libre, elles ſemblent ne ſe diſſiper que pour faire place à celles qui leur ſuccedent. Cet air mal-ſain n'eſt qu'à peine corrigé par la quantité de plantes aromatiques dont l'odeur ſuave ſe fait ſentir à trois ou quatre lieues en mer, lorſque le vent de terre y porte (*a*). Cependant on eſt dédommagé de cet abandon de la nature par la ſingularité des animaux & des plantes que produit ce climat. L'Iſle eſt maudite par l'homme riche qui veut jouir, mais elle eſt bien chere aux Naturaliſtes.

Le ſinge, ce quadrumane qui paroît remplir l'intervalle entre l'homme & les quadrupedes, ſe trouve dans l'Iſle Sainte-Catherine; & nous dûmes la connoiſſance de cet animal à un hazard ſingulier. En paſſant auprès d'une caſe ſituée le long de la côte, nous entendîmes un bruit ſemblable à celui d'un Bucheron qui abat du

(*a*) Nos chiens nous annoncerent l'approche de l'iſle au moins à cette diſtance, en flairant de ce côté-là pendant près d'une demi-heure. Il eſt à remarquer que les chiens ſont d'une grande reſſource dans un navire, pour reconnoître les approches de terre; pendant la nuit du moins, ils tiennent lieu de lunettes.

bois. Nous demandâmes à un Negre affranchi ce que ce pouvoit être. C'eſt, dit-il, un ſinge qui rode autour du jardin pour en manger les fruits, & avertit ſes camarades de venir profiter de la découverte. Il y a trois ou quatre jours qu'il fait ce tintamare. Un de nos Contremaîtres lui prêta ſon fuſil; le Negre le chargea de gros plomb, alla au bruit, tira le ſinge deux fois, ſans qu'il prît la fuite; au troiſieme il tomba mort au pied de l'arbre. Le Contremaître apporta le ſinge à bord de la frégate où nous eûmes tout le temps de le conſidérer à loiſir. Il avoit deux pieds & près de huit pouces de haut, étant debout ſur ſes jambes de derriere; ſon poil étoit long & d'une couleur brune-fauve par tout le corps, excepté ſous le ventre, qui tiroit ſur le fauve clair. Sa barbe brune lui prenoit depuis les oreilles, & deſcendoit près de cinq pouces ſur la poitrine; ſes pieds étoient noirs comme ſes mains; ſes oreilles ſans poil étoient bien détachées, & le duvet baſané qui couvroit la face, paroiſſoit ſi raz, qu'à peine on le diſtinguoit de ſa peau. Ses ſourcils plus noirs étoient ſaillans; ſa queue

étoit auſſi longue que ſon corps, la tête compriſe.

Je ne ſçais à quel jeu il avoit perdu l'œil gauche. Il fallut l'examiner de près pour s'appercevoir qu'il étoit borgne. Au globe de ſon œil perdu, il avoit ſubſtitué une boule, compoſée d'une gomme qui nous étoit inconnue, de bois pourri & d'un peu de mouſſe très-fine, le tout paitri enſemble. La paupiere recouvroit cette boule, comme elle auroit fait le globe de l'œil. Avoit-il imaginé cet œil poſtiche pour paroître moins difforme, ou pour ſe guérir de ſon œil malade, ou pour le garantir de l'inſulte des mouches & autres inſectes ? Je le laiſſe à deviner. Ce ſinge d'ailleurs paroiſſoit vieux; car il avoit la peau du viſage aſſez ridée, & quelques poils blancs à la barbe. Nous n'avons vu que celui-là pendant notre ſéjour à l'Iſle Sainte-Catherine; on nous a cependant dit qu'il y en avoit beaucoup, & que l'on mangeoit les jeunes, parce que leur chair eſt aſſez délicate. On a même voulu me perſuader que le Gouverneur nous en fit ſervir dans un repas, & que nous prîmes tous ce mets pour du lapin.

[Ces Singes au reſte, ſont des animaux malins ſans être malfaiſants ; il n'en eſt pas de même des ſerpents, qui ont dans ce climat toute la férocité de leur nature. Nos François marchoient d'abord ſans ſoupçon auprès d'eux, mais ils apprirent bientôt à les connoître par leurs morſures.]

Un Matelot, après avoir coupé de l'herbe pour nos beſtiaux, s'étant aſſis auprès, les jambes nues, fut mordu près de la cheville du pied par un ſerpent long d'environ un pied & demi, & dont la peau étoit tigrée. Il ne tint compte de cette morſure ; & ſi-tôt qu'il fut arrivé à bord, il dîna copieuſement, & ſans inquiétude. Une demi-heure après, il lui prit un mal de cœur ; & voyant ſa jambe très-enflée & douloureuſe, il vint m'en avertir. Je commençai par lui donner de la confiance, pour le guérir de la peur qui s'étoit emparée de ſon eſprit. Pendant que j'en donnai avis aux deux Chirurgiens de la Frégate, il vomit, ce qu'il réitéra encore une ou deux fois dans l'intervalle d'une heure. Nous lui fîmes avaler deux gros de thériaque mêlée avec dix gouttes d'eſprit volatil de ſel ammoniac, dans un verre de

vin. On appliqua ſur la plaie, déja devenue noirâtre, après l'avoir ſcarifiée, un emplâtre de thériaque pilée avec de l'ail. Le mal du cœur continua néanmoins; il vomit encore deux ou trois fois. On répéta de nouveau le remede. Sur ces entrefaites vint à bord un Officier Portugais du Fort Sainte-Croix, à qui nous racontâmes ce qui étoit arrivé. Le rapport du Matelot, & la deſcription du reptile, firent juger à l'Officier que ce ſerpent étoit une des eſpeces de ceux que les Nationaux nomment *Jararaca*. « Son venin eſt ſi dangereux, dit-il, qu'il » cauſe une mort inévitable à ceux à qui » il n'excite pas le vomiſſement dans les » vingt-quatre heures. Mais, puiſque vo- » tre Matelot a vomi, vous devez être raſ- » ſuré ſur ſon compte. Continuez cepen- » dant de lui donner le même remede, » & joignez-y un vomitif. Il y a pluſieurs » autres eſpeces de *Jararaca*, dont il faut » également ſe défier; une ſur-tout, qui eſt » de couleur de terre, ou de couleur cen- » drée, avec quelques raies plus brunes » ſur la tête ». Le lendemain, la noirceur de la plaie n'ayant pas augmenté,

ni l'enflûre de la jambe, on donna l'émétique au malade ; & il guérit. Dans la ſuite, il ne lui eſt pas arrivé d'autres accidents ; on a traité la plaie comme une plaie ordinaire. On l'a auſſi purgé deux fois, & il s'eſt toujours bien porté. Aller dans les bois & les campagnes, c'eſt preſque toujours s'expoſer à la morſure des reptiles dangereux, qui y ſont en grand nombre. Nous avons vu bien des fois des eſpeces de ſillons ondoyés ſur le ſable du bord de la mer, formés par les traces des ſerpents qui avoient paſſé. Si, lorſque l'on a eu le malheur d'en être mordu, on n'y remédie pas promptement, il faut s'attendre à mourir dans les douleurs les plus cruelles. Quelques eſpeces, ſur-tout celles des Jararacas, exhalent une odeur forte de muſc: cette odeur eſt d'un grand ſecours à ceux qui le ſçavent, pour ſe garantir de leur ſurpriſe.

Le *Serpent à ſonnettes*, eſt un des plus terribles qui naiſſe dans le Bréſil ; ſa longeur va juſqu'à trois pieds, rarement paſſe-t-elle un demi-pied de plus. Sa couleur eſt un gris-de-fer cendré, & il eſt réguliérement ondé. A l'extrémité de ſa

queue

queue, eſt attaché ce que les Eſpagnols nomment ſa *Caſcabelle*, d'où lui vient le nom de ſerpent *Caſcabella*. Cette Caſcabelle, qu'il nous a plu de nommer *Sonnette*, à cauſe du bruit qu'elle fait, reſſemble à la coſſe des pois ſéchée ſur la plante. Elle eſt diviſée de même en pluſieurs articles ou monticules, qui contiennent des oſſelets ronds, dont le frottement produit un ſon aſſez ſemblable à celui de deux ou trois ſonnettes un peu ſourdes, ou grelots. Son ſifflement tient auſſi beaucoup du bruit que font les cigales. La morſure de ce ſerpent eſt ſi dangereuſe, que les habitants des lieux où il ſe trouve, ſont bien heureux que la nature ait donné à ce reptile un ſigne qui les avertit de ſon approche. On le nomme auſſi *Boicininga*.

[On ne ſe fait pas ordinairement une idée juſte du danger qu'il y a d'habiter le climat où ſe trouve le *Serpent à ſonnette ;* il franchit les roches avec une rapidité ſinguliere : ſe replier en cercle, s'élancer ſur ſa proie, y diſtiller ſon poiſon & ſe retirer, ſont pour lui l'ouvrage d'un inſtant : il nage avec légéreté,

& attaque les hommes dans la mer, comme dans les forêts ; un coup léger frappé ſur ſon dos, le tue : on eſt inſtruit de ſa mort par le ſilence de ſa ſonnette.]

Je n'ai vu qu'un ſeul Lézard à l'Iſle Sainte-Catherine ; il pouvoit avoir deux pieds de long, & trois pouces & demi ou quatre de large. Sa peau étoit noire, tachée de blanc de la tête au bout de la queue. Le ventre étoit à-peu-près de même ; mais le blanc y dominoit davantage ; au lieu que le noir & le blanc étoient diſtribués preſque également par taches de figures régulieres ſur tout le reſte du corps ; ſa forme étoit d'ailleurs celle de nos Lézards verds de France. M. de Nerville, qui étoit avec moi, ſe diſpoſoit à lui tirer un coup de fuſil, lorſque je reconnus que l'animal étoit mort. Nous nous en approchâmes ; mais comme il exhaloit une odeur fétide, nous ne jugeâmes pas à-propos de l'examiner avec plus d'attention. Seroit-ce le *Maboya*, ou le *Tejuguacu*, ainſi nommé par les gens du Pays, & *Iguana* par Piſon & Margraff ?

Les Braſiliens éprouvent l'incommo-

dité de tous les pays chauds, qui eſt d'être tourmentés par des inſectes dont la petiteſſe empêche d'éviter la morſure. Un de nos Acadiens étant de retour à bord, ſe trouva beaucoup incommodé d'une petite tumeur qui lui étoit ſurvenue au gros orteil du pied gauche, depuis quelques jours. Cette tumeur augmentoit, ainſi que la douleur qu'elle cauſoit. On reconnut que c'étoit le *Nigue* du Bréſil, que l'on nomme *Pique* au Pérou. C'eſt un inſecte ſi petit, qu'il eſt preſque imperceptible. Voyez la deſcription qu'en fait M. d'Ulloa, dans ſon voyage du Pérou, & qui convient parfaitement à celui que nous avons vu à l'Iſle Sainte-Catherine. On guérit notre Acadien par l'extraction du nid, & par l'application de la cendre de tabac. Les jambes de cet inſecte, dit l'Auteur que je viens de citer, n'ont pas le reſſort de celles des puces; ce qui n'eſt pas une petite faveur de la providence, puiſque s'il avoit la faculté de ſauter, il n'y a pas de corps vivant dans les lieux où ſe trouve cet inſecte, qui n'en fût rempli. Cette engeance feroit périr les trois quarts des hommes par les accidens

qu'elle pourroit leur cauſer. Elle eſt toujours dans la pouſſiere, ſur-tout dans les lieux mal-propres. Elle s'attache aux pieds, à la plante même & aux doigts.

La Nigua perce ſi ſubtilement la peau, qu'elle s'y introduit ſans qu'on le ſente. On ne s'en apperçoit que lorſqu'elle commence à s'étendre. D'abord il n'eſt pas difficile de l'en tirer ; mais quand elle n'y auroit introduit que la tête, elle s'y établit ſi fortement, qu'il faut ſcarifier les petites parties voiſines, pour lui faire lâcher priſe. Si l'on ne s'en apperçoit pas aſſez tôt, l'inſecte perce la premiere peau ſans obſtacle, & s'y loge. Là il ſuce le ſang, & ſe fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une perle plate. Il ſe tapit dans cet eſpace, de maniere que la tête & les pieds ſont tournés vers l'extérieur, pour la commodité de ſa nourriture, & que l'autre partie de ſon corps répond à l'intérieur de la tunique, pour y dépoſer ſes œufs. A meſure qu'il les pond, la tunique s'élargit ; & dans l'intervalle de quatre à cinq jours, elle a juſqu'à deux lignes de diametre. Il eſt très-important de l'en tirer,

sans quoi, crevant de lui-même, il répand une infinité de germes, qui multiplient les insectes & les douleurs; cette vermine pénetre quelquefois jusqu'aux os; & lorsque l'on est parvenu à s'en délivrer, la douleur dure jusqu'à ce que la chair & la peau soient entiérement rétablies.

Cette opération est longue & douloureuse. Elle consiste à séparer avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent la membrane où résident les œufs, sans créver la tunique.

Après avoir détaché jusqu'aux moindres ligamens, on tire la perle, qui est plus ou moins grosse à proportion du séjour que l'insecte a fait dans la partie. Si par malheur la tunique creve, l'attention doit redoubler, pour en arracher toutes les racines, & sur-tout pour ne pas laisser la principale Nigue. Elle recommenceroit à pondre avant que la plaie fût fermée, & s'enfonçant dans les chairs, elle donneroit encore plus d'embarras à l'en tirer. On met dans le trou de la perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut se gar-

der avec un ſoin extrême de ſe mouiller les pieds. Sans cette attention, l'expérience a fait connoître que l'on eſt menacé du paſme, mal ſi dangereux, qu'il eſt ordinairement mortel.

Quoique l'inſecte ne ſe faſſe pas ſentir dans le temps qu'il s'inſinue ; dès le lendemain il cauſe une démangeaiſon ardente, & fort douloureuſe, ſur-tout dans quelques parties, telles que le deſſous des ongles. La douleur eſt moins vive à la plante du pied, où la peau eſt plus épaiſſe. On obſerve que la Nigue fait une guerre opiniâtre à quelques animaux, ſur-tout au *Cerde*, qu'elle dévore par degrés, & dont les pieds de devant & de derriere ſe trouvent tout percés de trous après ſa mort.

La petiteſſe de cet inſecte n'empêche pas qu'on n'en diſtingue deux eſpeces, l'une venimeuſe, l'autre qui ne l'eſt pas. Celle-ci reſſemble aux puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépoſe ſes œufs. L'autre eſpece eſt jaunâtre ; & ſon nid couleur de cendre. Un de ſes effets, quand elle s'eſt logée à l'extrémité des orteils eſt de cauſer une

inflammation fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aiguës, qui ne finissent qu'après l'extirpation des œufs. C'est à M. de Jussieu que l'on doit la distinction des deux especes de Nigues. Il eut, comme les autres Académiciens François qui l'accompagnerent au Pérou, le chagrin d'éprouver plusieurs fois ces douleurs, qu'ils n'ont pu expliquer.

Après les Nigues, l'insecte le plus nuisible du Brésil, est celui qu'on nomme *Cancrelas*; il est de la grosseur du Hanneton, mais un peu plus plat & plus alongé, ayant un corset d'un verd noir, moins dur & moins solide. Il est extrêmement à redouter dans les Navires, parce qu'il multiplie beaucoup en peu de temps, & qu'il s'introduit par-tout; il ronge le papier, les livres, les hardes, le biscuit & le bois même. Il gâte tout par ses ordures & par sa mauvaise odeur. Aux Isles Antilles on le connoît sous le nom de *Ravet*.

[Un Naturaliste a observé, que chaque coque que dépose le *Cancrelas*, est toujours divisée intérieurement en trente cel-

lules rangées ſur deux lignes paralleles, dans chacune deſquelles il y a un embryon: il y a dans les Antilles des Araignées de la groſſeur du poing, qui ſont les ennemies mortelles de ces inſectes; quand elles peuvent en ſaiſir un, elles ſucent ſon ſang & ſa ſubſtance, de maniere qu'il ne lui reſte plus que les aîles & l'épiderme de la peau. Ce ſervice empêche les Indiens de les tuer; c'eſt ce qu'on a fait de tout temps, ſur les bords du Nil à l'égard de l'Ibis qui tue les Crocodiles].

J'ai remarqué très-peu de poiſſons particuliers dans la mer du Bréſil; il y en a cependant un nommé *Panapana*, dont je donne ici la figure *Pl.* III. *fig.* 4. il avoit deux pieds & demi de longueur, de la tête à la naiſſance de la queue; d'un œil à l'autre dix pouces. Sa peau étoit rude & dure comme celle du Requin; mais le grain en étoit beaucoup plus fin, & à-peu-près le même que celui de la peau du poiſſon que nos Marins nomment *Demoiſelle.* Nous en avons pêché trois ou quatre pendant notre relâche à l'Iſle Sainte-Catherine, & deux aux Maldona-

des, à l'embouchure de *Rio de la Plata*.

La tête du Panapana eſt plate, difforme, & faite en marteau. Ses yeux ſont fort éloignés l'un de l'autre ; car ils ſont placés aux deux extrémités de la tête. Il a la gueule & la queue ſemblables à celles du Requin, les dents ſont tranchantes ; mais je n'y en trouvai pas ſept rangs. Nos Marins lui donnoient le nom de *Marteau*, & ce titre lui convient très-bien relativement à ſa forme.

Nous avons déjà eu occaſion de parler du Requin ; & quelques obſervations que j'ai faites ſur ceux de ces poiſſons qui vivent dans la mer du Bréſil, ſerviront à en completter la deſcription. Les Requins dont on voit la figure *Pl.* II, *fig.* 5, n'étoient pas d'une grandeur démeſurée ; ils paroiſſoient de l'eſpece de ceux que l'on nomme *Lamies*. Nous avons examiné attentivement le nombre des rangées de leurs dents, & nous en avons compté ſept, au lieu de ſix qu'on leur donne communément. Elles étoient plates, triangulaires, aiguës, & découpées dans leurs bords comme l'eſt une ſcie. Elles ne paroiſſoient pas engagées ſolidement dans la mâchoire,

comme celles des autres animaux. Elles étoient mobiles, s'ouvroient & ſe fermoient comme les doigts de la main, de façon que chaque rangée ſe replioit ſur ſa voiſine en recouvrement; c'eſt-à-dire, que celle de deſſus, en ſe courbant, occupoit le vuide ou l'entre-deux des dents de la rangée inférieure. Les dents du Requin ſont rangées dans ſa gueule comme les ardoiſes ſur un toît, ou ſi l'on veut, comme les feuilles d'un artichaux.

On dit que le Requin eſt toujours précédé d'un autre poiſſon que l'on nomme *Pilote*. Nous pouvons aſſurer le contraire; au moins avons-nous vu pluſieurs fois des Requins ſans cet avant-coureur.

Le Pilote eſt un des beaux & bons poiſſons de mer. Il eſt d'un bleu diſpoſé par bandes; les unes d'un beau bleu très-foncé ſur le dos, deſcendent en s'éclairciſſant inſenſiblement juſques ſous le ventre; elles ſont au nombre de ſix. Quatre autres bandes, ainſi que la tête & la queue, ſont d'un bleu très-clair, ou d'un blanc lavé de bleu. Le globe de l'œil eſt d'une belle couleur d'or, excepté la prunelle,

qui eſt noire ; les deux extrémités de la queue ſont blanches.

Je n'ai pas reconnu ce poiſſon à la deſcription que l'on en trouve dans le Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle de M. Valmont de Bomare. Se ſeroit-il trompé dans cet article, comme il a fait dans pluſieurs autres ? ou m'auroit on trompé moi-même, en me nommant *Pilote* un poiſſon qui n'eſt pas celui qui doit porter ce nom ? Voyez-en la figure dans la *Pl.* I, *fig.* 8.

Si nous avons vu des Requins ſans être précédés de Pilotes, nous n'en avons pris aucun qui n'eût pluſieurs *Succets* cramponnés ſur lui près de ſa tête. Les Braſiliens nomment le Succet *Iperuquiqa* & *Piraquiba*, les Portugais *Piexepogador*. Le plus grand que nous ayons pris avoit environ huit pouces de long, ſur deux & demi dans ſa plus grande largeur. Sa tête, longue de deux, eſt plate dans ſa partie ſupérieure, & reſſemble au palais d'un bœuf, cannelé en travers, qui y ſeroit collé de maniere que les bords n'y ſeroient pas adhérents. Ces cannelures ſont armées de pointes ſi dures & ſi ſolides, qu'en les paſſant ſur le bois, elles y font l'effet d'une

lime fine. C'eſt par leur moyen que le Succet s'attache ſi fermement aux ouies & au ventre du Requin, qu'il ſe laiſſe prendre avec lui. On ne peut même l'en détacher qu'avec un couteau ou un autre inſtrument. La mâchoire inférieure eſt plus longue que la ſupérieure. Il a de petits yeux d'un jaune doré, la prunelle noire. Au lieu de dents, c'eſt une infinité de petits tubercules aſſez ſolides. Auprès de chaque ouie eſt une nageoire triangulaire, longue d'un pouce ou environ: deux autres auprès ſous le ventre, qui ſe joignent à leurs racines, & une ſous le ventre & ſur le dos, qui regnent depuis le milieu du corps juſqu'à la queue. Sa peau eſt liſſe, gluante comme celle de l'anguille, & de couleur d'ardoiſe.

Bien des gens ſe ſont trompés, en prenant le dos du Succet pour le ventre, à cauſe de la partie par laquelle il s'attache au Requin. Je l'ai obſervé avec toute l'attention dont j'ai été capable, & je me ſuis convaincu de l'erreur des Auteurs; comme on peut le voir dans les *fig.* 11 & 12 de la *Pl.* I.

La rade de Sainte-Catherine fournit un

petit nombre de poiſſons excellens ; tel eſt le *Balaou* dont j'ai donné la figure, *Pl.* II, *fig.* 8 ; la *Brune* qu'on voit, *fig.* 4 ; la *Lame d'épée*, *fig.* 7, & la *Lune*, *Pl.* III, *fig.* 5. Le bec allongé que l'on voit au Balaou, me l'avoit fait nommer *Beccaſſine de mer*. L'extrémité de ce bec, qui eſt très-ſolide & auſſi dur que le bec d'un oiſeau, eſt de la longueur de deux ou trois lignes, de la couleur du plus beau cinnabre ; ſon corps eſt preſque diaphane ; une bande ou raie d'un bleu verdâtre regne depuis l'ouie juſqu'à la queue ; ſes écailles ſont ſi délicates, qu'elles ſont preſque imperceptibles. Sa chair eſt ſolide & d'un goût excellent. La Lune ſemble couverte d'une feuille d'argent.

La Lame d'épée ne pouvoit guères être mieux nommée, relativement à ſa figure. On voit auſſi dans la rade des Crapauds de mer qui pourroient être nommés *Hériſſons de mer* ; car tout leur corps eſt couvert de pointes longues de deux lignes ou environ. Celui qui a la figure la plus ordinaire aux poiſſons, a la gueule armée de dents aſſez larges & plates, comme les dents caninnes des hommes, & ne reſſembloit pas

mal à une bouche humaine, même par les levres.

Nous n'y pêchâmes pas de beaux coquillages; le ſeul qui mérita notre attention, fut un caſque qui avoit au moins huit pouces de diametre. On trouva un ſoldat & quelques petits chevaux marins. On pêchoit toujours avec crainte; car cette rade eſt l'aſyle ordinaire des Requins.

Un Eſpagnol nous apporta un jour quelques cens d'huîtres: elles étoient beaucoup plus groſſes que les huîtres blanches de Saintonge; car leurs écailles avoient au moins cinq pouces de diametre. On n'en mange pas de plus graſſes & de meilleures en France. C'étoit une véritable crême nouvelle pour le goût & la blancheur. Nous fîmes tout notre poſſible pour engager l'Eſpagnol à nous découvrir le lieu où il les pêchoit, mais tous nos ſoins furent inutiles, & il garda ſon ſecret, comme s'il eût intéreſſé le Gouvernement.

Nos recherches ſur les coquillages de Sainte-Catherine ne furent cependant pas toujours infructueuſes: nous trouvâmes dans un terrein humide & marécageux, une quantité prodigieuſe de *Tourlouroux*;

c'eſt une eſpece de crabe qui ſe tient à terre, & qui s'y forme une retraite. Les plus gros n'ont pas plus de deux pouces de largeur. La forme de leur caſque est preſque quarrée, d'un rouge-brun qui s'éclaircit inſenſiblement juſques ſous le ventre, qui eſt d'un rouge clair. Cette écaille ou caſque eſt aſſez forte, quoique mince. Leurs yeux ſont d'un noir éclatant, durs comme de la corne; ils ſortent & rentrent ainſi que ceux des Ecreviſſes.

Les Tourlouroux ont quatre jambes de chaque côté, compoſées chacune de quatre articles, dont le dernier eſt plat & terminé en pointe. Ils s'en ſervent pour marcher de côté, comme les crabes ordinaires, & pour creuſer la terre. Ils ont encore deux jambes ou pinces plus groſſes, mais une ſur-tout d'un volume au moins double de l'autre; c'eſt la droite. Ces pinces ou mordans ſont d'un rouge vif, comme ceux des crabes de mer, & leur ſervent à couper les feuilles & les racines des plantes dont ils font leur nouriture. Lorſqu'ils voient quelque choſe qui les effraie, ils frappent ces deux mordans l'un contre l'autre, comme pour effrayer leur ennemi,

& levent perpendiculairement le plus gros, marchant ainſi, l'arme levée & en état de défenſe, mais fuyant néanmoins dans leurs trous. Ces mordans, ainſi que leurs jambes, tiennent ſi peu à leurs corps, qu'ils ſe détachent & reſtent dans la main de ceux qui veulent prendre l'animal, & le Tourlourou s'enfuit.

Les deux ſexes ont la queue repliée ſous le ventre, où elle s'emboîte ſi juſte dans une cavité, qui eſt à l'écaille du ventre, qu'à peine peut-on la diſtinguer. Celle du mâle va toujours en diminuant de largeur juſqu'à la pointe. Celle de la femelle eſt également large juſqu'à l'extrémité. A meſure que la femelle pond ſes œufs, ils s'attachent aux poils longs & raboteux dont la queue eſt fournie en-deſſous. Elle les ſoutient, les enveloppe, & empêche qu'ils ne tombent, & que le ſable ou les herbes, ou d'autres inégalités qui ſe rencontrent dans ſa marche, ne puiſſent les détacher. Ces Tourlouroux étoient en ſi grand nombre dans ce terrein marécageux, qu'il n'étoit pas poſſible d'y placer le pied, ſans en écraſer pluſieurs. J'ignore ſi les habitans des côtes mangent ces animaux, comme l'on

l'on fait dans les Antilles, où ils ſont d'une grande reſſource pour les Caraïbes & même pour les Negres.

La partie du regne animal qui doit le plus occuper un Naturaliſte à l'Iſle Sainte-Catherine & au Breſil, eſt l'Hiſtoire des Oiſeaux ; c'eſt celle où la nature ſemble avoir déployé le plus de magnificence & de variété.

Le premier Perroquet que j'eus occaſion d'examiner étoit un préſent du Gouverneur à M. de Bougainville. Tout ſon plumage, ſur-tout la tête, le col, le dos & le ventre étoient parſemés de plumes ; les unes d'un jaune de jonquille, les autres d'un jaune de citron ; d'autres étoient d'un beau rouge de carmin, d'autres d'un rouge cramoiſi, & toutes entremêlées de plumes d'un verd plus ou moins foncé & d'un bleu vif, particulierement aux deux oreilles. Le Gouverneur nous dit que cette variété étoit due en partie à l'art & en partie à la nature. Lorſque cet oiſeau eſt fort jeune, & n'a preſque encore que les tuyaux des plumes ſortis après le duvet, on les lui arrache en différens endroits, & auſſitôt on inſere à la place une eſpece de poiſon en

liqueur : les plumes qui succedent aux tuyaux deviennent alors jaunes ou rouges, au lieu de vertes qu'elles auroient été naturellement. Sur cent de ces oiseaux à qui l'on fait cette opération, à peine y en a-t-il cinq ou six qui n'y perdent pas la vie.

Un Espagnol une autre fois vint nous apporter quatre de ces oiseaux, dont il y en avoit deux déjà élevés & qui parloient la langue Portugaise : les deux autres avoient été pris dans le nid, & ne mangeoient pas encore seuls. J'achetai un de ces derniers, moyennant un ruban de tête, & je le conservai jusqu'au commencement de Mai qu'il mourut d'un catharre dans la tête. Ce catharre lui avoit fait enfler les yeux. Il tomba dans la poitrine, & l'ayant rendu asthmatique, je ne pus le sauver.

Dans le nombre de ces Perroquets il y en avoit de trois especes qui différoient par le plumage & par la grosseur. Un des deux avoit les plumes du cou & de l'estomac d'un rouge tanné & changeant, mêlé d'un peu de gris ; le dessus du devant de la tête d'un rouge de cinnabre un peu passé & éteint ; les bouts d'aîles d'un rouge plus

vif que celui de la roſe, & pluſieurs plumes des aîles & de la queue d'un beau rouge de carmin ; d'autres d'un très-beau bleu d'azur & d'autres noires : tout le reſte du corps étoit verd. Il parloit très-bien Portugais, & apprenoit aiſément le François. Il mourut dès les premiers jours de notre arrivée aux Iſles Malouines. Le ſecond étoit plus gros qu'aucun de ceux que nous avions. Le deſſus de ſa tête étoit d'un rouge de cinnabre, les deux côtés d'un bleu vif vers les oreilles, & qui s'affoiblifſoit juſqu'à devenir gris, à meſure que les plumes s'en éloignoient. Les aîles & la queue étoient comme celles du premier. Les autres étoient près de moitié moins gros ; d'ailleurs ils lui reſſembloient pour le plumage, excepté que le rouge de leur tête étoit beaucoup plus vif ; peut-être étoient-ils plus jeunes. Le Perroquet de M. de Bougainville périt de la même maladie que le mien, pendant notre ſéjour aux Iſles Malouines ; celui de M. de Belcourt tomba à la mer, & s'y noya ; de maniere que de ſept, nous n'en avons apporté que deux en France ; un très-gros & un autre de la petite eſpece, qui n'a-

voit pas de queue, parce qu'il s'en arrachoit les plumes à meſure qu'elles repouſſoient. Le Matelot à qui il appartenoit, n'en avoit pas pris, à beaucoup près, tout le ſoin que nous avions eu des nôtres, & le conſerva. Il parloit fort bien, & imitoit parfaitement les cris des enfans que nous avions à bord, ceux des Mouſſes, quand on les fouette, lorſqu'ils ont commis quelques fautes, ceux des poules, & le langage varié de tous les animaux qui étoient dans la frégate.

Parmi les préſens que fit le Gouverneur à notre Commandant, on diſtinguoit particuliérement cinquante peaux de Toucans arrachées depuis le bec juſqu'aux cuiſſes, & ſéchées avec les plumes qui ſont en partie couleur de citron, en partie rouge incarnat, & en partie noires par bandes tranſverſales d'une aîle à l'autre.

La groſſeur du Toucan eſt à-peu-près celle d'un pigeon ramier; mais il eſt monté plus haut ſur ſes jambes, qui ſont d'un gris bleuâtre, ainſi que ſes piés, & armés d'ongles fort longs. Sa queue a environ quatre pouces; elle eſt quelquefois

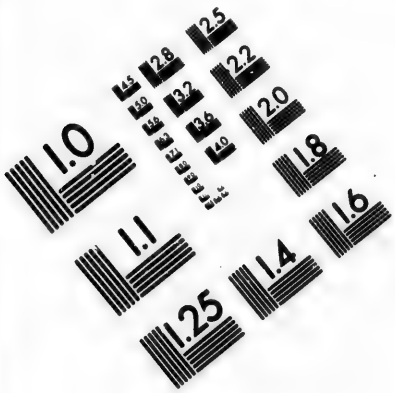
noire & arrondie à ſon extrémité, mais communément bigarrée de bleu, de pourpre & de jaune, ſur un brun obſcur. Le dos & les aîles ſont de cette derniere couleur, excepté quelques plumes noires qui garniſſent les aîles. Sa tête eſt très-groſſe, mais fort petite à proportion de ſon bec, qui a ſept à huit pouces de la racine à la pointe. La partie ſupérieure a, près de la tête, environ deux pouces de baſe, & forme dans ſa longueur une figure à-peu-près triangulaire & convexe par-deſſus, dont les deux ſurfaces latérales ſont un peu relevées & arrondies. Celle de deſſus, qui forme l'intérieur du bec, eſt creuſe : ſes bords ou levres ſont découpées en maniere de ſcie. La partie inférieure préſente la même forme que la ſupérieure, mais un peu concave en-deſſous. Ces deux parties égales dans leur longueur, s'emboîtent l'une dans l'autre, & diminuent inſenſiblement juſqu'à l'extrémité, qui eſt un peu courbée en-deſſous, & pointue. La langue eſt une membrane blanchâtre, preſque auſſi longue que le bec, mais très-étroite, & très-applatie. Elle n'a pas deux lignes au plus de large, & préſente une

barbe de plume découpée ; ſes yeux ſont ronds, beaux, vifs & étincelans, enchâſſés dans deux joues nues, couvertes d'une membrane azurée. Les uns ont l'iris de l'œil bleu-clair, environné d'un cercle blanc ; d'autres l'ont tout noir. Il y en a de différentes eſpeces, au moins diffèrent-ils entre eux par la couleur du bec, & par celle des plumes. Le bec de quelques-uns eſt verd avec un cercle noir & deux taches blanches vers ſa racine. Le bec des autres eſt noir, rouge en-dedans, avec un cercle jaune verdâtre auprès de la tête. Les Toucans ſont fort communs à l'Iſle Sainte-Catherine.

[Le cri ſingulier du Toucan, *toucaraca*, eſt l'origine du nom qu'il porte. Si les hommes vouloient former une langue univerſelle, il ſeroit néceſſaire qu'ils employaſſent le plus qu'il leur ſeroit poſſible l'harmonie imitative ; c'eſt un moyen ſûr de ſe faire entendre ſans étude dans les trois continens. Les Aſtronomes ont trouvé un moyen bien plus ſingulier de faire connoître par-tout le Toucan, c'eſt de donner ſon nom (*Anſer Americanus*) à une des conſtellations Auſtrales : il eſt vrai qu'il faut

; ſes yeux ſont
celans, enchâſ-
ouvertes d'une
ns ont l'iris de
é d'un cercle
noir. Il y en a
u moins diffè-
leur du bec, &
ec de quelques-
e noir & deux
ne. Le bec des
-dedans, avec
près de la tête.
mmuns à l'Iſle

can, *toucaraca*,
orte. Si les hom-
langue univer-
u'ils employaſ-
poſſible l'har-
noyen ſûr de ſe
dans les trois
s ont trouvé un
le faire connoî-
de donner ſon
une des conſ-
vrai qu'il faut



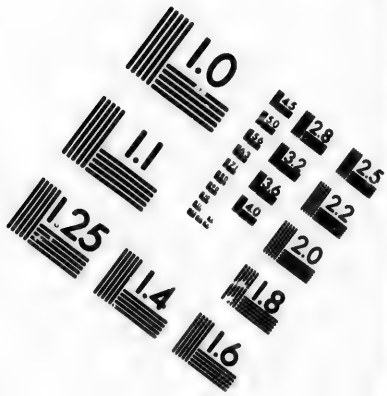
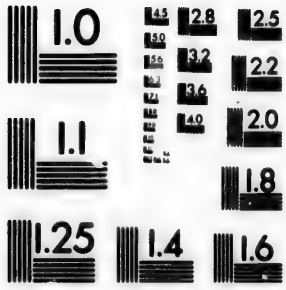
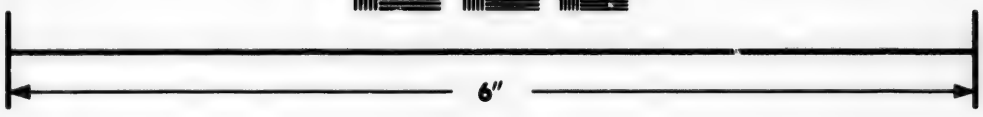
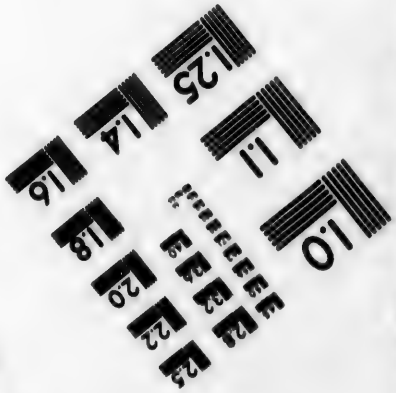


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

ſçavoir lire parmi les étoiles pour reconnoître cet oiſeau].

Le Guaras ſe rencontre quelquefois à l'Iſle Sainte-Catherine. Cet oiſeau eſt gros comme une grande Pie de France. Il a le bec long, & recourbé par le bout ; les cuiſſes, & les pieds longs. Les premieres plumes qui le couvrent après qu'il eſt éclos ſont noires. Cette couleur s'évanouit inſenſiblement, & devient cendrée. Lorſqu'il commence à voler, toutes ſes plumes deviennent blanches : elles prennent enfin la couleur de roſe ; & de jour en jour devenant plus rouges, elles acquierent la couleur d'écarlate la plus vive, qu'elles conſervent toujours. Quoique cet oiſeau ſoit vorace & carnivore, il niche & pond ſes œufs ſous les toits des maiſons, & dans les trous des murailles, comme nos moineaux. Il vole en troupe ; & les Sauvages emploient ſes plumes pour leurs ornemens de tête.

Nos François dans leur chaſſe tirerent un jour un oiſeau ſingulier nommé *Spatule*, lui caſſerent une aîle, le prirent & l'apporterent à bord ; c'étoit un jeune, & tout ſon plumage étoit de couleur de roſe

tendre ; l'extenſion du tuyau, d'où naiſſent les barbes des plumes des aîles, étoit d'un roſe vif. Ses jambes étoient hautes d'un pié, les cuiſſes compriſes, d'un blanc gris, ainſi que les piés, qui étoient palmés, comme ceux des oies. Son bec avoit ſix pouces de longueur, plat tant dans la partie inférieure, que dans la ſupérieure, gris vers ſa racine, & blanc vers le bout; il commençoit à s'élargir vers les deux tiers de ſa longueur, & ſon extrémité finiſſoit en ſpatule, de deux pouces & demi de diametre dans ſa plus grande largeur. Nous le portâmes à bord, où il vécut trois jours, au moyen de quelques petits poiſſons, & de quelques morceaux de viande fraîche, qu'on lui faiſoit avaler de force; car il ne vouloit pas manger de lui-même. Lorſqu'on approchoit de lui, il faiſoit reſonner ſon bec avec le même bruit que ſi l'on frappoit deux palettes de bois l'une contre l'autre. Je le deſſinai ainſi à mon aiſe, tel qu'on le voit dans la *Planche* II. *figure* 3. Quelques-uns de nos Marins lui donnoient le nom de *Flamand*; mais celui de *Spatule*, ou *Palette*, lui convient mieux à cause de la forme de ſon

bec, bien différent de celui du Flamand, qui eſt preſque fait comme le bec le plus ordinaire des oiſeaux.

Outre ces oiſeaux nous avons rencontré fréquemment des *Criards :* c'eſt le nom que les Portugais donnent à une eſpece de Corneille, dont tout le plumage eſt d'un beau bleu tendre. Ce ſont, diſent-ils, les Corbeaux du pays. Ils en ont la forme, & ne ſont gueres moins mauvais à manger. Les *Tiépirangas* ſont gros comme des Grives, ont les aîles, la queue & une partie du bec de couleur brune foncée ; le reſte du plumage eſt d'un beau rouge de cinnabre un peu carminé, tirant ſur l'écarlate. Quelques-uns de nos Marins les nomment *Lorys*, d'autres *Cardinaux ;* mais ce dernier nom eſt celui d'un oiſeau à-peu-près de même figure, dont tout le plumage eſt rouge ſans mélange de brun.

Un des plus jolis oiſeaux du Bréſil, eſt celui qu'on nomme dans le pays *Guranthé Engera.* Il eſt de la grandeur d'un Serin de Canarie. Il a les aîles, le dos, le col & la queue bleus, quelques taches blanches au milieu des grandes plumes des

ailes, & à celles de la queue ; ce qui le fait reſſembler au Chardonneret. Depuis le deſſous du bec en ſuivant la poitrine, juſqu'au-deſſous de la queue, toutes les plumes ſont d'un beau jaune doré vif, éclatant ; ſon viſage eſt varié comme celui du Serin, & il imite le chant des autres oiſeaux. Il y en a de pluſieurs eſpeces, les Braſiliens le nomment auſſi *Teitei*. Voyez-en la figure *Pl.* III. *fig.* 3.

Le jour de notre départ de Sainte-Catherine, nous apperçûmes le long des hautbans, des driſſes & des autres cordages, une quantité de petites lumieres mouvantes. On les auroit pris pour des lampions mobiles. Nous en fûmes d'autant plus ſurpris que, quoique nous jugeâmes bien que c'étoit des mouches lumineuſes, nous n'en avions encore apperçu aucune juſqu'à ce jour. Elles avoient quatre ailes, deux tranſparentes telles que celles de nos mouches communes, & deux opaques, liſſes, brunes & ſolides, comme les ſupérieures des Hannetons, ſervant également d'étui à celles de deſſous. Leur tête eſt noire, en forme de treſle, ornée de deux antennes auſſi noires, longues de quatre lignes, & qui

paroiſſent formées de petits cornets inſérés par leurs pointes les uns dans les autres. Auprès de ces antennes, ſont placés deux yeux ronds, noirs, ſolides comme de la corne, luiſants & ſaillants, gros comme les plus petits grains de pavôt. Le corps & les ſix jambes ſont d'un brun noirâtre. On diſtingue aiſément à l'œil ſix anneaux, qui diminuent de grandeur depuis le cou juſqu'à l'extrémité du corps, terminé en pointe arrondie. Ces anneaux ſont auſſi ſolides que ceux dont le corps des Hannetons eſt compoſé. Le plus grand anneau, qui forme toute la partie antérieure du corps où ſont attachées les jambes, a un peu plus de deux lignes de largeur ſur deux de longueur, & ſe trouve couvert d'un duvet, ou pouſſiere légere telle que celle des aîles des Papillons. De cette partie & de la tête, partent des rayons d'une lumiere ſemblable à celle des Vers luiſants.

Je mis une de ces mouches dans un cornet de papier, le ſoir en me couchant, dans le deſſein de la peindre le lendemain. Mais, ayant voulu commencer à le faire, je ne la trouvai plus; elle avoit percé le

cornet, & s'étoit ſauvée. Le jour ſuivant j'apperçus, étant couché, une lumiere dans un des rayons où j'avois placé mes livres. Je ne penſois plus aux mouches lumineuſes, & j'imaginai d'abord que cette lumiere étoit un rayon échappé de la lampe de l'habitacle, auprès duquel étoit la fenêtre de ma dunette; mais voyant cette lumiere changer de place, je me rappellai la mouche échappée la nuit précédente. Je la pris, & l'ayant fermée ſous un gobelet de verre, je l'obſervai à loiſir le lendemain, & la deſſinai.

En quittant Monte-video ſur la riviere de la Plata, la même choſe nous arriva pendant le calme qui nous ſurprit le jour de notre départ. La lumiere que celles-ci répandoient, étant plus brillante & plus éclatante encore que celles des mouches de l'Iſle Sainte-Catherine, j'en mis quelques-unes avec de l'herbe fraîche, dans un gobelet de verre que je couvris d'un autre; & l'ayant fixé ſur ma table, j'en approchai un livre, dans lequel, ſans le ſecours d'aucune autre lumiere, je lus avec beaucoup de facilité, quoique le caractere en fût très-menu.

Dès le matin du lendemain j'en tirai une du gobelet, & l'ayant piquée d'une épingle, que je fichai dans le bois de la table, je la peignis.

Elle avoit quatre lignes de large, & onze & demie de long, y compris le chaperon de trois lignes, qui lui couvroit la tête.

Quatre aîles s'étendoient sur son corps. Les deux supérieures étoient d'un beau noir velouté, avec une raie d'un jaune doré près du bord extérieur. Elle régnoit depuis le cou, jusqu'aux deux tiers de la longueur de l'aîle. Le chaperon étoit tout entier de même couleur, excepté un gros point noir au milieu près du cou. Ce chaperon suivoit les mouvements de la tête qui étoit arrondie, & lui servoit de casque: il débordoit d'une ligne tout-au-tour. Deux antennes noires, déliées comme un cheveu fin, & longues de trois lignes, étoient placées sur le devant de la tête, au-dessus de deux yeux noirs, peu saillants, & semblables à de la semence d'Amaranthe. Trois petites jambes également noires, sortoient des deux côtés du corps, tout couvert dans cette partie de petits poils fins très-courts, &

d'un jaune orangé. La partie poſtérieure étoit compoſée de cinq anneaux, dont les deux les plus-près du corps étoient noirs, revêtus d'un poil court & velouté; les deux ſuivants d'un poil doré, & le cinquiéme auſſi large que deux autres enſemble, & qui terminoit le corps en pointe arrondie, étoit auſſi couvert d'un poil noir velouté, mais un peu-plus long que celui des autres anneaux. Ces anneaux n'avoient pas la ſolidité de ceux qui formoient le corps de la mouche précédente; ils fléchiſſoient ſous le doigt, qui les preſſoit même légerement. La premiere n'envoyoit des rayons de lumiere preſque que de la tête, celle-ci en répandoit de toutes les parties de ſon corps, ſi l'on en excepte la tête. Celles que j'avois renfermées avec de l'herbe fraîche, ont vêcu quatre jours, & ont conſervé l'éclat de leur lumiere dans toute ſa force, juſqu'à leur mort.

J'étois curieux depuis long-temps, d'avoir des oiſeaux-mouches, & ne ſçachant comment faire pour prendre ce joli animal vivant, je hazardai de tirer un coup de fuſil ſur un d'eux qui volti-

geoit comme un papillon, & planoit de même sur une petite branche d'arbre. Soit de peur, soit par l'air violemment agité, le petit oiseau resta sur le coup. Après l'avoir cherché long-temps, je le trouvai enfin mort sur une feuille de la même branche. On en voit la figure de la grandeur naturelle dans la *Pl.* III. *fig.* 1.

Quelques-uns nomment cet oiseau *Lisongere* ou *Becquefleurs*, parce qu'il voltige sans cesse sur les fleurs, comme le Papillon, & qu'il en pompe également le suc. Tout le volume de son corps avec ses plumes, n'est pas plus gros qu'une noisette commune. Il a la queue près de trois fois plus longue que le corps; le cou assez petit, la tête proportionnée, & les yeux fort vifs. Son bec est un peu blanchâtre à la racine, & noir dans tout le reste, aussi long que son corps, menu & très-pointu. Ses ailes sont longues, déliées, très-amples en proportion: l'extrémité de leurs plumes atteint jusqu'au tiers, ou environ, de la queue; elle est, ainsi que les ailes, d'un brun pourpré. Le reste du plumage d'un verd doré, comme si l'on avoit couché sur une feuille

d'or, une couleur verte preſque tranſparente. Le col & la tête ſont d'un bleu turquin, également doré. Ces couleurs varient ſuivant que la lumiere y frappe plus ou moins vivement. Quelquefois tout le plumage de cet oiſeau paroît comme la gorge des pigeons, ou les plumes vertes des aîles des canards ſauvages; tantôt d'un beau bleu, tantôt d'un beau verd, tantôt d'un pourpre, qui ſe marient toujours avec l'éclat d'un or vif, éclatant & bruni. La langue de cet oiſeau en miniature, eſt fourchue, reſſemblante à deux brins de ſoie rouge. Ses pieds ſont courts, noirs, armés d'ongles très-longs.

Il y a de pluſieurs eſpeces d'oiſeaux-mouches, qui different en groſſeur & en couleur. Un de la petite eſpece, que j'ai conſervé dans de l'eau-de-vie, a des plumes blanches, depuis la poitrine juſqu'à la queue. La couleur du reſte de ſon plumage eſt ſemblable à celle des autres.

La femelle ne pond que deux œufs, de la groſſeur d'un petit pois. Ils font leur nid ſur les orangers, avec les plus petits fétus qu'ils peuvent trouver. L'habitant Portugais, auprès de la caſe duquel nous

faiſions

faisions notre eau, nous donna un de ces nids avec deux petits dedans, qui n'avoient encore que le premier duvet. Il venoit de le prendre avec le pere & la mere, à deux pas de son habitation. Nous le posâmes sur un banc de pierre à la porte de la maison, pendant que nous mangions une orange : à peine eûmes-nous le dos tourné, qu'un chat emporta le nid & les petits. Ces nids sont d'un travail admirable, & grands comme un petit écu. Les Brasiliens donnent à cet oiseau les noms de *Guainumbi*, *Guinambi*, *Aratica*, *Arataratataguacu*. Les Portugais le nomment *Pégafrol*. Nous en eûmes encore un d'une troisieme espece, un peu plus grosse que celles que je viens de décrire, mais beaucoup moins que nos plus petits Roitelets de l'Europe. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie supérieure du bec. Elles sont extrêmement petites à leur naissance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur, jusqu'au-dessus de la tête, où elles forment une petite hupe d'une beauté singuliere, par l'éclat de l'or qui y brille & la variété de ses couleurs, se-

lon qu'elle eſt frappée des rayons de la lumiere, ou ſuivant les différentes poſitions de l'œil qui la regarde. Tantôt le plumage de cet oiſeau paroît d'un noir égal à celui du plus beau velours noir; tantôt d'un verd naiſſant, tantôt couleur d'aurore. D'autres fois, c'eſt un drap d'or nuancé de toutes ces couleurs. Tout le dos eſt d'un verd obſcur doré. Les grandes plumes des aîles ſont d'un violet foncé, tirant quelquefois ſur le pourpre. La queue eſt compoſée de neuf plumes, auſſi longues que tout le corps, & d'un noir mêlé de brun, de pourpre & de violet, dont le mêlange forme l'aſpect le plus agréable, ſuivant la poſition du ſpectateur. Tout le deſſous du ventre eſt auſſi un mêlange de noir, de violet, de verd & d'aurore, qui frappe toujours différemment l'œil de l'obſervateur, ſuivant que l'oiſeau ou lui changent de point de vue. Le jais poli n'eſt pas d'un noir plus vif & plus brillant que l'œil de cet oiſeau; ſes jambes ſont courtes & noires ainſi que ſes pieds, qui ſont compoſés de quatre doigts, dont trois ſur le devant, tous armés d'un ongle courbé, pointu &

noir, très-long par proportion au reſte du corps. Quand il vole, ſes aîles font un bourdonnement à-peu-près ſemblable à celui de certaines groſſes mouches, que nous voyons en France voltiger de fleurs en fleurs. Il ſuſpend ſon nid entre les grandes herbes, à des branches d'Orangers, ou à des arbuſtes. Dans nos Iſles Françoiſes on le nomme *Colibri*, quelques-uns *Quinde*, & les Eſpagnols *Tomineios*, parce que le nid & l'oiſeau ne peſent qu'un Tomins d'Eſpagne.

[On peut juger de la beauté de l'Oiſeau-mouche, lorſqu'il reſpire, par l'uſage que les Indiens en font lorſqu'il eſt deſſéché. Les femmes le ſuſpendent à leurs oreilles, comme nos Européennes font des perles & des diamants; la nature a voulu que la beauté de ces oiſeaux leur ſurvêcût, avantage qu'elle n'a point accordé à l'eſpece humaine.]

L'hiſtoire du regne végétal de l'Iſle Sainte-Catherine eſt auſſi variée que celle du regne animal; les forêts ſont pleines d'arbuſtes odoriférants, & l'odeur qui s'en exhale corrige un peu l'impureté de l'atmoſphere.

J'y ai remarqué des palmiers d'une hauteur prodigieuſe, d'un pied environ de diametre, & droits comme des joncs; j'y ai vu auſſi une eſpece d'arbre, dont le tronc & les branches ſont couverts de petites excroiſſances épineuſes, de ſix à huit lignes de diametre dans leur baſe, ſaillantes de quatre ou cinq, & l'épine plantée au milieu en a juſqu'à quatre de longueur. L'écorce de cet arbre eſt griſe, & reſſemble à celle du Hêtre. Ne ſeroit-ce pas le même que dans nos Iſles Antilles, on nomme *bois épineux ?*

Toute la côte du Bréſil eſt garnie de bois de haute-futaie, & le pied des arbres y eſt comme étouffé par les halliers & les brouſſailles. Ceux de l'Iſle ſont enveloppés d'une eſpece d'Aloës épineux. Sur les liſieres qui approchent le plus de la côte, il y a beaucoup de différentes eſpeces d'arbres de la hauteur & groſſeur des pommiers, mais dont les feuilles ſont liſſes, d'un beau verd, & ont la forme des feuilles du laurier-franc. Elles ne different preſque entre elles que par la grandeur, & le plus ou moins d'épaiſſeur. J'en remarquai un que l'on auroit pris au pre-

mier coup d'œil pour un amandier. Sa feuille étoit cependant un peu plus large: ſon fruit paroiſſoit une amande verte; mais lorſqu'on l'obſervoit de près, on voyoit que ſa forme tenoit un peu de celle d'un cœur. Un autre portoit une fleur, ou fruit, de la forme des véſicules ou membranes qui enveloppent le fruit de la plante nommée Alkékenge; ce fruit Braſilien eſt gros comme une petite noix, d'un jaune blanchâtre en dehors. Il s'ouvre en quatre parties, & ſe trouve compoſé de pluſieurs écorces ſemblables, dont la ſurface intérieure eſt de la couleur du plus beau carmin. Ces écorces ou parties du fruit, ou ſi l'on veut, de la fleur, ſont diſpoſées de maniere que celle de deſſus couvre par ſon milieu les bords, par leſquels ſe joignent les quatre diviſions intérieures. Elles ſont en tout au nombre de huit, quatre extérieures & & quatre intérieures, épaiſſes chacune d'environ une demi-ligne : dans l'intérieure eſt attachée au milieu une eſpece de petite boule blanche, laquelle eſt ſans doute le piſtil, ſi le végétal dont je parle eſt une fleur. J'en montrai à un Portugais,

qui ne ſçut pas m'en dire le nom, ou les propriétés.

Parmi les fruits qu'on mange on diſtingue particuliérement l'*Ananas*; ce fruit & la plante qui le porte ſont connus aujourd'hui en Europe; mais dans les climats les plus chauds il n'a pu acquérir la ſaveur & l'odeur ſuave de l'ananas du Bréſil. Il y croît de lui-même ſans culture, & en grande abondance. Il noircit & gâte les couteaux avec leſquels on le coupe: ce qui peut-être a fait dire à quelques Auteurs que l'écorce de ce fruit eſt ſi dure, qu'elle en émouſſe le tranchant. Il eſt vrai que ſi après avoir coupé l'ananas en tranches, on ne lave & on n'eſſuie pas bien le couteau, au bout de quelques heures la lame ſe trouve altérée & rongée, preſque comme ſi l'on y avoit mis de l'eau forte. Son jus ou ſuc eſt un ſavon excellent pour ôter les taches des habits. Celui du Bréſil eſt, dit-on, un préſervatif contre le mal de mer.

En me promenant un jour, je cueillis quelques graines de plantes, & des grenadilles, avec un petit fruit rouge, couleur de cinnabre, reſſemblant aſſez à la

pomme d'amour. Un Portugais, qui étoit avec nous, me le nomma *Maracuja ;* on en voit la figure dans la *Pl.* III. *fig.* 2. La plante qui le porte eſt épineuſe ; la feuille approche beaucoup de celle du *Stramonium furioſum*, mais elle eſt plus petite. La pelure du fruit couvre une pulpe de deux lignes d'épaiſſeur, blanche & de la conſiſtance de celle de la pomme calville, d'un goût un peu doux, mais aſſez fade. Tout l'intérieur eſt rempli d'une graine applatie, ſemblable à celle du grand piment, ou poivre long. Ce Portugais me dit que le fruit maracuja ne ſe mangeoit pas, quoiqu'il ne lui connût aucune qualité dangereuſe.

La grenadille du Bréſil eſt ronde, cependant un peu applatie par les deux bouts, groſſe comme un œuf de poule. L'écorce en eſt très-liſſe, luiſante en dehors, & de couleur incarnate, lorſque le fruit eſt dans ſa maturité. En dedans elle eſt blanche & molle ; ſon épaiſſeur eſt d'environ une ligne & demie. La ſubſtance qu'elle renferme eſt viſqueuſe, d'une ſaveur aigre-douce, rafraîchiſſante, & cordiale. On peut en manger beaucoup,

ſans en reſſentir aucune incommodité. On y trouve une quantité de petits grains ou pepins, faits à-peu-près comme la graine de lin, & moins durs que ceux des grenades ordinaires. Toute cette ſubſtance eſt ſéparée de l'écorce par une pellicule extrêmement fine. La plante qui porte ce fruit grimpe le long des arbres, & reſſemble par ſes feuilles & par ſa fleur à celle que l'on nomme *fleur de la Paſſion*. Elle répand une odeur fort douce. Pour manger la grenadille bonne, il ne faut pas la laiſſer mûrir parfaitement ſur la plante; elle s'y flétriroit, & ſe deſſécheroit. On la cueille un peu avant qu'elle ſoit mûre, & on la garde quelques jours.

Outre les citrons & les oranges, il y a dans l'Iſle Sainte-Catherine une ſorte de rafraîchiſſement pour les chaſſeurs. C'eſt un fruit très-commun que l'on nomme *Pommes de Raquette*. Ce fruit approche beaucoup de la forme de nos figues. Sa premiere peau eſt verte: elle jaunit enſuite un peu, & prend enfin la couleur rouge de laque, ſur le côté où elle eſt frappée des rayons du ſoleil. Cette pelure eſt toute hériſſée d'épines extrêmement

fines. Il faut être adroit pour cueillir ce fruit & le peler, ſans faire de ſes doigts une pelotte remplie de ces épines, qui ſont preſque imperceptibles. Heureuſement elles y cauſent plus d'inquiétude que de mal, juſqu'à ce que l'on ait trouvé le moyen de s'en débarraſſer.

Sous la peau, qui eſt épaiſſe comme celle d'une figue, on trouve une enveloppe blanche, mince & plus tendre que la premiere. Elle renferme une ſubſtance molle, d'un rouge vif, parſemée de petites graines comme les figues. Cette ſubſtance a une ſaveur aigrelette, un peu ſucrée & fort agréable. Lorſqu'on en mange une certaine quantité, l'urine ſe teint en rouge, mais ſans qu'il en réſulte aucun mal. Ce fruit eſt même rafraîchiſſant. Notre Capitaine, ſes deux fils, & moi, avons été preſque les ſeuls qui en aient mangé : les autres n'ont pas oſé nous imiter, dans la crainte d'en être incommodés.

J'aurois bien déſiré en m'embarquant, me munir d'une proviſion de *patates*, & d'ignames ; mais ces racines n'étoient pas encore en état d'être tirées de terre,

La patate eſt une eſpece de pomme de terre, ou de topinambour, mais beaucoup plus délicate.

L'*Igname* ou *Iniams* eſt une plante rampante, garnie de filamens, qui prennent racine, & ſervent à la multiplier naturellement; de maniere que ſi l'on n'a pas ſoin de lui en ôter beaucoup, elle couvrira bientôt tout le terrein, dans lequel auparavant on n'en avoit mis qu'une ou deux. La tige eſt quarrée, de la groſſeur du petit doigt, ou environ. Ses feuilles ont la forme d'un cœur, dont le bout eſt allongé & pointu. Elles ſont d'un verd-brun, grandes comme celles du *Lappa major* ou grande bardanne. Celles qui ſont plus éloignées de la racine, ſont moins grandes; mais elles ſont liſſes, groſſes, & bien nourries, attachées deux à deux à la tige, par des pédicules courts, quarrés, un peu courbés. De la tige ſortent quelques épis de petites fleurs en forme de cloche, dont le piſtil devient une ſilique remplie de petites graines noires. On ne ſeme pas ordinairement ces graines, parce que l'igname vient de bouture beaucoup mieux & plus vîte. On emploie pour cela la tête du

fruit, avec une partie de la tige qui le porte.

La racine eſt plus ou moins groſſe ſuivant la bonté du terrein qui la nourrit. Sa peau eſt inégale, rude, épaiſſe, d'un violet foncé, & très-chevelue. Le dedans eſt de la conſiſtance des betteraves, d'un blanc griſâtre, tirant quelquefois ſur la couleur de chair; elle eſt de bon goût, nourriſſante, & de facile digeſtion, c'eſt un régal pour les Negres, & même pour les Portugais.

En général, on ne mange du pain de froment que chez le Gouverneur de Sainte-Catherine. Dans toutes les autres habitations on y ſupplée par la caſſave, qui eſt une eſpece de pâte cuite, faite de farine de la racine de manioc. Cette racine eſt, dit-on, un poiſon, quand on la mange crue. J'ai vu cependant des enfans occupés à en ôter l'écorce pour en faire la caſſave, & la manger crue, ſans en être incommodés. Quelques-uns la faiſoient rôtir ſur la braiſe, en enlevoient enſuite l'écorce, & la mangeoient.

Je n'ai vu dans l'Iſle Sainte-Catherine & aux environs des habitations de la

Terre-ferme, qu'une eſpece de manioc. Laët, cité dans l'Hiſtoire des Voyages recueillis par l'Abbé Prevôt, dit qu'il y en a de diverſes, une entre autres particuliere au Bréſil, qui s'y nomme *Aypi*, & qui peut ſe manger crue ſans aucun danger. *Quelques Nations, de la race des Tapouyras*, ajoute-t-il, *mangent auſſi cru le manioc commun, qui eſt un poiſon pour toutes les autres, & n'en reſſentent aucun mal, parce qu'elles y ſont accoutumées dès l'enfance.* Ceux cependant que nous avons vus en manger de cru, n'étoient pas de la race des Tapouyas. C'étoit des enfans des Blancs, dont les peres étoient Portugais. Les feuilles de ce manioc approchent beaucoup, pour la forme, des feuilles de la pivoine.

On en fait ſécher les racines au feu ſur des claies; on les ratiſſe avec des pierres aiguiſées, on en forme une farine, dont l'odeur tire ſur celle de l'amidon. Cette farine ſe met dans de grands pots; il faut avoir le ſoin de la remuer juſqu'à ce qu'elle s'épaiſſiſſe, comme l'on fait en France avec la farine de blé noir. Refroidie en conſiſtance d'une gelée ſolide, ſon goût

diffère peu de celui du pain blanc. Celle dont on fait proviſion dans les courſes & les guerres, eſt plus cuite, & par-là ſe trouve plus dure & plus aiſée à tranſporter. Apprêtée avec du jus de viande, on en fait un mets qui approche du ris cuit au bouillon & au jus ; & ce mets eſt très-nourriſſant. Ces mêmes racines, pilées ou rapées fraîches, & avant que d'être paſſées au feu, donnent un jus de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être expoſé au ſoleil pour s'y coaguler comme le fromage, & fait un bon aliment, pour peu qu'il ſoit cuit au feu. Cette maniere de raſſer les racines de manioc avec des pierres tranchantes, eſt celle des Braſiliens, qui n'ont pas la connoiſſance des Arts méchaniques de l'Europe. Les Portugais nés ou ſimplement établis dans l'Iſle Sainte-Catherine & ſur les côtes de la Terre-ferme qui l'environnent, emploient à cet effet une grande roue de bois, dont la ſurface extérieure des jantes eſt creuſée en canal. Ce canal eſt couvert d'une rape de fer. On approche de cette rape, en appuyant un peu deſſus, pendant qu'une autre perſonne tourne la roue : ce qui produit l'effet

d'une rape à tabac. Cette manœuvre avance beaucoup l'ouvrage, & expédie en peu de temps beaucoup de racines. On ne conſerve pas le jus blanc qui découle de ces racines, à meſure qu'on les rape. Ce jus ſe perd dans un petit foſſé, & s'écoule ſur la terre. On fait enſuite ſécher ces racines, pour les réduire en farine & en faire la caſſave. Elles ſervent auſſi aux Braſiliens pour la compoſition de leur boiſſon. Cette opération eſt fort dégoutante, ainſi que le breuvage même, pour ceux qui ſçavent la maniere dont il ſe fait. Ce ſont les femmes qui ſont chargées de ce ſoin, ſur-tout les vieilles. Laët en donne le détail, & on y renvoie.

On nourrit à Sainte-Catherine pluſieurs animaux domeſtiques avec des tiges de bananiers; tant parce qu'elles ſe conſervent très-bien, que parce qu'elles ſont fort nourriſſantes. Il ne s'agit que de les couper au couteau; & les bœufs comme les moutons les mangent avec avidité.

Le bananier eſt une plante, dont la tige n'eſt compoſée que de feuilles roulées les unes ſur les autres; d'un blanc rougeâtre en quelques endroits, jaunâtre & verdâ-

tre en d'autres. Lorſque la racine pouſſe un rejetton, il ne ſort du bord de terre que deux feuilles roulées l'une avec l'autre. Elles s'évaſent en ſe déroulant, pour faire place à deux autres ſortant du même centre. Roulées comme les premieres, elles s'épanouiſſent de même, & ſont ſuivies de pluſieurs, qui s'élevent en hauteur, s'étendent en largeur, toujours ainſi roulées, & compoſent la tige de cette plante arborée, qui monte à huit, dix & juſqu'à douze pieds; après quoi elle ne groſſit plus. Alors les feuilles ſortent du haut & du milieu de la tige, à laquelle elles ne tiennent que par une queue d'un pouce ou environ de diametre, longue d'un pied, ronde d'un côté, de l'autre creuſée en canal dans ſon milieu. Cette queue continuée forme la nervure du milieu de la feuille, qui a quelquefois juſqu'à quinze & dix-huit pouces de large, ſur ſix à ſept pieds de long. Cette feuille eſt d'un beau verd par-deſſus, & deſſous d'un verd un peu gris, qui la fait paroître argentée. Son épaiſſeur eſt celle d'un très-fort parchemin; mais ſa délicateſſe, & ſa grandeur qui donne beaucoup de priſe au vent, font qu'elle ſe découpe en beau-

coup de lanieres. Elles partent de la nervure du milieu, s'étendent vers les bords, le long des petites nervures qui ont la même direction, & paroiſſent les unes comme des rubans étroits & argentés, les autres comme des lanieres de même couleur, attachées à cette nervure & roulées ſur elles-mêmes.

Lorſque le bananier a pris ſa hauteur naturelle, il a neuf à dix pouces de diametre; & ſa tige eſt ſi tendre, quoique les feuilles qui la compoſent ſoient très-ſerrées les unes contre les autres, que l'on peut la couper aiſément avec un couteau, & même d'un ſeul coup de ſerpe, en la prenant un peu de biais, parce que ces feuilles ſont graſſes & pleines de ſuc: auſſi ne vient-il bien que dans les lieux gras & humides.

Parvenu en état de porter fruit, il pouſſe du centre de la ſommité de ſa tige, une autre tige d'environ un pouce & demi de diametre, & de trois à quatre pieds de long, qui ſe couvre de différens anneaux de boutons d'un jaune tirant ſur le verd. Un gros bouton en forme de cœur, de ſix à ſept pouces de long ſur trois de diametre, termine cette tige. Il eſt compoſé de

pluſieurs

plusieurs pellicules couchées les unes sur les autres, dont l'extérieur est rouge, & recouvert d'une enveloppe forte, lisse, de couleur gris de lin. La tige se divise en quatre pour donner issue à ce bouton. Cette tige est d'abord droite; mais à mesure que les fruits succedent aux petites fleurs qui garnissent la tige par anneaux, le poids que le fruit acquiert en grossissant, la fait courber insensiblement, & pencher de plus en plus vers la terre.

Dans nos Isles Antilles, on nomme cette tige, garnie de fruits, un *Régime*. J'ignore le nom que lui donnent les Portugais. Un régime contient quelquefois tant de *bananes*, qu'il suffiroit pour faire la charge d'un homme. Elles sont attachées aux lieux qu'occupoient les fleurs. On coupe le régime sitôt qu'on apperçoit quelques bananes changer leur couleur verte en jaune. On le suspend à l'air dans la maison, & l'on mange le fruit à mesure qu'il mûrit; ce que l'on connoît, quand il commence à obéir sous le pouce, & qu'il jaunit. Nous en attachâmes au moins une vingtaine autour du gaillard d'arriere; & quelques-uns de nos Officiers étoient si friands

de ce fruit, qu'ils en mangeoient preſque ſans attendre qu'il eût aſſez de maturité.

La banane a près de deux pouces de diametre; les plus longues que j'ai vues n'en avoient que ſix de longueur. Les deux bouts ſont en pointe arrondie, & ſa forme eſt angulaire, mais avec des angles très-émouſſés. La pelure eſt liſſe, ſouple, épaiſſe un peu plus que celle d'une figue, & beaucoup plus ſolide. La pulpe eſt d'un blanc jaunâtre, de la conſiſtance d'un fromage nouveau bien gras, & ayant ſa crême: ou du beurre nouvellement battu. Auſſi reſſemble-t-elle à ce dernier, quand la banane eſt cuite.

Elle en a un peu le goût, mais comme ſi on y avoit mêlé de la pulpe de coing un peu trop mûr. On prétend que c'eſt une très-bonne nourriture. Pour moi je n'y trouvai rien d'admirable; & j'en ai mangé de crues & de cuites, de mûres & de non mûres, ſans gouter leur ſaveur.

Une plante extrêmement commune dans les bois de l'Iſle, & dont la plûpart des rochers de la côte ſont couverts, eſt la *Caraguata*. Elle ſe trouve auſſi en abondance ſur les branches des grands arbres,

& y vient comme le gui ſur nos pommiers. & ſur nos chênes. La feuille en eſt longue, pointue, épineuſe, preſque ſemblable à celle des glayeuls, plante à laquelle elle reſſemble, & par la forme de ſes feuilles, & par leur ſituation, puiſqu'elles ſortent toutes de la racine ; mais elle pouſſe une tige ronde, garnie de quelques feuilles de la couleur du plus bel incarnat, ainſi que la ſommité de quelques-unes des feuilles intérieures de la touffe, les plus proches de la tige. Au haut de cette tige, pouſſent en épis des fleurs d'un rouge vif, auxquelles ſuccede une eſpece de fruit long d'un demi-pouce, gros comme un gros tuyau de plume & violet. Il contient une ſubſtance blanche, viſqueuſe, pleine de graines un peu applaties, rouſſâtres, & très-menues. Je croirois la caraguata une eſpece de glayeul.

En me promenant dans la plaine avec M. Duclos, je lui vis cueillir avec ſoin une plante à fleurs jaunes, que je pris au premier coup d'œil pour l'immortelle jaune, très-abondante ſur les hauteurs de la côte de la Terre-ferme. La curioſité me porta à lui demander l'uſage qu'il vou-

loit en faire. Il me répondit que c'étoit de la *Doradille ;* qu'étant à Valparaiſo, il l'avoit entendu nommer ainſi ; & que dans cette Ville, ainſi que dans les autres du Pérou, où il avoit été, on en uſoit beaucoup en infuſion, pour guérir les maux d'eſtomach. Notre Capitaine s'en plaignoit de temps en temps. J'en amaſſai une aſſez grande quantité, & nous en avons pris quelquefois en guiſe de Thé. Le goût en eſt aſſez agréable. D'autres la nommoient *Vira-Verda ;* c'eſt auſſi le nom qu'on lui donnoit à Montevideo. Frezier, dans la Relation de ſon Voyage de la Mer du Sud, dit qu'un Chirurgien François en faiſoit uſer avec beaucoup de ſuccès pour guérir la fievre tierce. Mais la *Doradille* des Eſpagnols eſt une eſpece de ceterach dont la feuille eſt toute friſée ; ils lui attribuent de grandes vertus. La Vira-Verda dont il eſt ici queſtion, a la tige & les feuilles cotoneuſes & ſemblables à l'immortelle jaune ; la fleur eſt un aſſemblage de petits fleurons jaunes, dont les feuilles ſont pointues. Les fleurs de l'immortelle ſont faites en roſe, & les feuilles en ſont diſtribuées de même.

Dans le nombre des plantes que j'amaſſai alors, étoit une eſpece de poivre, ou piment, aſſez commun dans les champs, le long de la liſiere des bois. Son goût eſt infiniment plus mordicant que celui des piments ou poivres longs que nous connoiſſons en France. Auſſi nos Marins le nommoient-ils *piment enragé*. Ce fruit eſt de la longueur, de la forme & de la couleur, mais du double au-moins plus gros, que celui de *l'épine-vinette*. Il eſt d'abord verd & devient rouge dans ſa maturité. La fleur auquel il ſuccede reſſemble à celle des piments. La plante qui la porte, s'éleve à la hauteur d'environ deux pieds. Elle eſt branchue & noueuſe; la tige ronde, verte, aſſez grêle. Les feuilles ſont ſemblables, pour la forme, à celles du *Solanum hortenſe*, ou morelle des jardins, mais auſſi petites que celles du *Chenopodium fœtidum*, ou *Vulvaria*, dont elles approchent beaucoup. Un des petits fruits du piment enragé, mis dans une ſauſſe, en releve autant le goût qu'un fruit entier des plus gros piments. C'eſt ce qui engagea nos Matelots à en faire une grande proviſion.

Ce climat produit auſſi quelques plantes

médicinales que le hazard me fit connoître. Un de nos Acadiens étoit tourmenté d'un cours de ventre, qui avoit réſiſté juſques-là à tous les remedes que lui avoient adminiſtré les deux Chirurgiens de notre frégate. Un Negre affranchi lui propoſa de le guérir avec une tiſane; il eut peut-être réuſſi, s'il avoit commencé à en uſer plûtôt; car pour en avoir pris deux jours ſeulement, il ſe trouva fort ſoulagé. Cette prétendue tiſane n'étoit qu'une ſimple décoction de bouts des bourgeons tendres, & de petits fruits du goyavier, qui ne commençoient qu'à être noués. Si ce fruit avoit été un peu plus avancé, peut-être auroit-il produit un effet plus efficace. L'Acadien n'ayant pas fait proviſion de ces bourgeons, avant que de partir, il ne put en continuer l'uſage; ſon mal le reprit avec violence, & continua juſqu'à une quinzaine de jours avant notre départ des Iſles Malouines, où il commença à ſe trouver mieux, quelques jours après que nous l'y eûmes débarqué. La bonté de l'air, & ſans doute l'exercice qu'il y prit, le fortifierent de plus en plus, & il ſe comptoit guéri à notre départ.

Le même Negre avoit guéri en peu de jours la ſœur de la femme de cet Acadien, dont les jambes étoient devenues tellement enflées, qu'elle avoit beaucoup de peine à ſe ſoutenir. On prétendoit que cette enflure étoit l'effet du ſcorbut. Quoi qu'il en ſoit, elle ſouffroit, diſoit-elle, de grandes douleurs aux chevilles des pieds, qui ceſſerent après que le Negre lui eut fait une fomentation de quelques herbes du pays, bouillies dans de l'eau pure. Elle fut guérie en ſix ou ſept jours. On m'a aſſuré que ce Negre n'avoit employé que le goyavier.

Le goyavier eſt un arbre très-connu dans nos Iſles de l'Amérique. Ceux que l'on nommoit ainſi à l'Iſle Sainte-Catherine, n'avoient pas plus de huit pieds de haut, & le tronc ſept à huit pouces de diametre: je n'en ai pas vu de plus gros. Son écorce étoit un peu plus blanche que celle du pommier; ſes branches s'étendoient de la même maniere, & ſes fruits, qui étoient très-peu avancés, reſſembloient à des pommes qui ne ſont nouées que depuis un mois. Aux feuilles & à la forme de l'arbre, je le pris d'abord

pour un coignaſſier. On me dit que le fruit, dans ſa maturité, eſt excellent; & l'on me le dépeignit ſemblable aux goyaves de nos Iſles Antilles, quoique la deſcription que le Pere Labat fait de l'arbre & de ſes feuilles ne reſſemble pas à celle du goyavier du Bréſil. D'ailleurs les Portugais attribuent au leur les mêmes propriétés que le Pere Labat donne à celui de la Martinique.

Je me munis, avant de m'embarquer, de toutes les graines mûres des plantes que je trouvai, & ayant rencontré dans une caſe des Portugaiſes qui épluchoient du coton, pour le ſéparer de ſa graine, elles me donnerent une poignée de ces dernieres. Elles me firent d'autant plus de plaiſir, que je deſirois beaucoup en avoir, & que je n'aurois pu en cueillir ſur pied, l'arbriſſeau n'étant alors qu'en fleur. Le bois en eſt tendre & ſpongieux; l'écorce mince & griſe. Ses feuilles ſont d'un verd gai, quand elles ſont nouvelles; mais ce verd devient plus foncé, à meſure qu'elles approchent de leur maturité, ou que l'arbriſſeau vieillit. Elles ſont grandes & diviſées en cinq parties qui finiſſent en pointe. Celles qui approchent de la fleur ne ſont partagées

qu'en trois, & reſſemblent aſſez à celles du ricin. Ses fleurs ſont preſque ſemblables à celles du petit arbriſſeau qui fait aujourd'hui la décoration de nos parterres, & que l'on nomme *Althea:* elles ne ſont cependant pas tout-à-fait ſi évaſées; elles paroiſſent jaunes par le bout & tachées de rouge dans le fond. Ses pétales ſont au nombre de cinq, ſoutenues par un calice à petites feuilles vertes, dures & pointues. Au piſtil ſuccede un bouton, ou fruit ovale, qui dans ſa maturité eſt de la groſſeur d'un œuf de canne. Ce fruit eſt diviſé en trois, quelquefois en quatre loges, remplies d'une ſubſtance filamenteuſe, blanche, qui enveloppe dix ou douze graines d'un brun-noir, attachées enſemble deux à deux, comme le froment dans l'épi. Ces grains ſont de la groſſeur d'un pois, mais longue de trois ou quatre lignes.

Cette ſubſtance filamenteuſe eſt celle que nous connoiſſons ſous le nom de *Coton.* Elle ſe gonfle, & fait tellement reſſort dans la coque qui la renferme, qu'elle la force de s'ouvrir, lorſque le fruit eſt mûr. Alors les graines, pleines d'une ſubſtance huileuſe, ſe détachent avec les flo-

cons qui les enveloppent, & tombent du fruit, ſi l'on n'a pas ſoin de les cueillir auparavant.

Les Portugais ignorent ſans doute les machines dont on ſe ſert dans nos Iſles Antilles, pour ſéparer le coton des graines qui y ſont renfermées, & auxquelles il eſt adhérent; ou les Portugaiſes, que j'ai vues occupées à cet ouvrage, s'en faiſoient un pur amuſement; car elles le ſéparoient brin à brin, en le pinçant avec les doigts ſeulement. Elles le filent enſuite, pour en faire de la toile, mais j'ignore avec quel inſtrument; je ne les y ai pas vu travailler.

Ce cotonier eſt la ſeule eſpece que j'ai trouvé cultivée dans l'Iſle Sainte-Catherine, & ſur les côtes de la Terre-ferme, qui ſont dans le voiſinage. Elle eſt bien différente du cotonier du Bréſil, dont parle Dampier en ces termes: «La fleur eſt com-» poſée de petits filamens preſque auſſi dé-» liés que des cheveux, de trois ou quatre » pouces de long, & d'un rouge obſcur; » mais leur ſommité eſt de couleur cendrée. » Au bas de la tige il y a cinq feuilles étroi-» tes & roides, de ſix pouces de long». L'eſpece dont parle Frezier, eſt ſemblable en

tout à celle que j'ai décrite, excepté que les graines de celle-ci ne ſont pas ſéparées les unes des autres, & diſperſées dans le coton, comme le dit cet Auteur, & comme il l'a fait repréſenter dans la figure du fruit qu'il en donne. Il paroît que le Pere Labat a fait copier, d'après cette figure de cotonier, celle qu'il a inſérée dans le ſecond tome de ſes Nouveaux Voyages aux Iſles de l'Amérique; ou bien Frezier l'a priſe du Pere Labat. Les figures données par l'un & l'autre ſont abſolument ſemblables.

Dans une caſe un peu plus éloignée, où nous allâmes prendre quelque rafraîchiſſement, la femme qui nous en donna étoit occupée à déchirer des feuilles à longues & menues épines ſur la côte, d'une eſpece de roſeau très-commun le long des bois & des chemins. Elle en tiroit une ſorte de filamens verds & très-fins, reſſemblant preſque à de la ſoie décruée, & teinte en verd pâle. Elle nous dit qu'elle filoit enſuite cette ſubſtance filamenteuſe, pour en faire des lignes & des filets à pêcher, & qu'ils duroient fort long-tems. Peut être pourroit-on auſſi l'employer à d'autres uſages.

Non loin de là, je vis auſſi pour la premiere fois une eſpece d'aloës, nommé *Pithe*, dont la feuille ſe rouit comme le chanvre, & donne une ſubſtance propre à être filée, dont on fait des toiles en Orient. Du milieu d'une vingtaine de feuilles, hautes d'environ cinq pieds, épaiſſes dans le bas au moins de trois pouces, épineuſes dans leurs bords, finiſſant en pointe, creuſées en canal & d'un beau verd, s'élevoit une tige verte, d'environ huit pouces de diametre dans le bas, diminuant inſenſiblement en s'élevant, & montant à la hauteur de trente pieds au moins. Environ à la hauteur de vingt pieds, ſortoient de côtés & d'autres de cette tige, juſqu'au ſommet, des branches, au nombre de douze ou quinze, garnies de jets amoncelés, preſque ſemblables à la tige naiſſante de la plante du lys, lorſqu'elle eſt de deux pouces ou environ hors de terre. Ces touffes de jets ſont placées irrégulierement le long de ces branches, qui ſont dénuées de tout autre feuillage, & s'étendent preſque horiſontalement. Sans doute lorſque ces jets ont acquis une certaine maturité, ils ſe détachent d'eux-mêmes, & prennent racine

sur le terrein où ils sont tombés. J'en amassai une quinzaine avec leur racine, & je les portai à bord, où nous les plantâmes dans des caisses placées sur nos dunetes. Ils y prirent très-bien; & nous en aurions vraisemblablement conservé le plus grand nombre, si, malgré tous nos soins, deux chats que nous avions à bord, n'avoient été la nuit gratter la terre de ces caisses & l'empoisonner de leur urine & de leurs excrémens. Nous nous avisâmes, mais un peu tard, de les couvrir de filets à pêcher, soutenus par des cerceaux, & nous en avons conservé deux pieds, ainsi que quelques cotoniers, venus des graines que nous y avions semées. Les uns & les autres furent transplantés à notre arrivée à Saint-Servant.

Peut-être les Portugais ont-ils remarqué que les jets de pithe, qui ont ainsi pris racine d'eux-mêmes, ne prosperent pas si bien que ceux que l'on a soin de mettre dans une terre labourée. C'est apparemment ce qui les engage à faire dans le terrein qui se trouve dessous les branches, & aux environs du pied, des trous d'un pied en quarré, où je trouvai cinq ou six

de ces jets plantés, & qui ſembloient en effet mieux venus que ceux qui avoient été abandonnés aux ſeuls ſoins de la nature. J'ignore ſi le pithe porte un autre fruit, & s'il ſe multiplie par d'autres voies.

La plante la plus ſinguliere, à mon gré, de l'Iſle Sainte-Catherine, eſt celle que les Braſiliens nomment *Juquiri* & *Caaeo*, & nous, *Senſitive*. Nous en avons vu de deux eſpeces; celle dont je viens de parler, pouſſe ſes tiges à la hauteur de deux pieds ou environ, branchues & à tiges ſtriées, preſque quadrangulaires, vertes, aſſez fournies de petites épines jaunâtres. Ses feuilles ſont oppoſées ſur ſes rameaux, ſouples: le deſſous eſt d'un verd blanchâtre, le deſſus d'un verd tendre. Du long de la tige ſortent pluſieurs rameaux, dont le bout eſt orné d'une petite tête ronde, velue, d'un blanc purpurin. C'eſt la fleur, à laquelle ſuccede une gouſſe ou ſilique mince, recourbée & de couleur marron, couverte de petits poils blancs, quand elle eſt mûre.

La ſeconde eſpece ne s'éleve pas beaucoup de terre; je n'en ai vu que dans les terreins ſablonneux le long de la côte: elle

ſemble ramper, & ne differe pas de la premiere. L'une & l'autre plient leurs feuilles, & laiſſent pencher leurs rameaux, preſque au moment qu'on les a touchées avec la main, comme ſi elles étoient fanées. Un moment après elles reparoiſſent dans leur vigueur. C'eſt de-là ſans doute qu'elle a reçu les noms *d'Herbe chaſte*, *Herba caſta*, *Mimoſa*. Les feuilles mangées ſont un poiſon mortel, auquel on n'a trouvé d'autre remede que la racine même. Ces mêmes feuilles appliquées en cataplaſme, guériſſent les tumeurs ſcrophuleuſes.

[Il y a dans les Indes une ſenſitive à-peu-près ſemblable, qui non-ſeulement s'incline quand on approche d'elle quelque corps étranger, mais ſuit encore exactement avec ſa tige le cours du ſoleil, comme les héliotropes. Un Philoſophe du Malabar devint fou, pour n'avoir pu expliquer les ſingularités de cette merveille végétale; trait qui rappelle le conte qu'on a fait ſur Ariſtote, qui ſe précipita dans l'Euripe, parce qu'il ne put pas expliquer le flux & le reflux; mais le Précepteur d'Alexandre étoit trop éclairé pour ſe tuer de chagrin de n'être pas auſſi inſtruit que la nature ſur les premieres cauſes].

CHAPITRE VI.

Des Mœurs & Uſages des Braſiliens.

JE tiens ce que je vais dire du Premier Préſident du Conſeil ſouverain de Rio-Janeïro, homme plein de lumieres & de droiture, qui a obſervé les Braſiliens en Philoſophe, & qui les a gouvernés de même.

Les loix de chaque pays ſont les mœurs de ceux qui les habitent; c'eſt pourquoi les mœurs des nations ſont ſi différentes les unes des autres. Comme le climat y contribue auſſi beaucoup, telle loi bonne pour la Norvege ne le ſeroit pas pour la Guinée. Les connoiſſances acquiſes chez les peuples que nous nommons *Policés*, ont été auſſi la ſource de beaucoup de loix qui ne ſont pas connues chez ceux qu'il nous a plu de nommer *Sauvages*.

Chez les Braſiliens, avant le mariage, les filles ſe livrent non-ſeulement d'elles-mêmes & ſans honte, aux hommes libres, mais leurs parens les offrent au premier venu,

venu, & careſſent beaucoup leurs amans; de ſorte qu'il n'y en a peut-être pas une qui entre vierge dans l'état du mariage. Lorſqu'elles ſont attachées par des promeſſes, ſeule formalité qui les lie, on ceſſe de les ſolliciter; elles ceſſent même de prêter l'oreille aux ſollicitations d'infidélité.

L'unique éducation qu'ils donnent aux enfans regarde la chaſſe, la pêche & la guerre. Ils vivent d'ailleurs paiſiblement entre eux, & l'on y voit très-rarement des querelles particulieres. Si quelques-uns ſe battent, on leur laiſſe une entiere liberté de ſe ſatisfaire; mais comme la peine du talion y eſt rigoureuſement & ſans miſéricorde obſervée, les parens font à celui qui a bleſſé, les mêmes bleſſures, & le tuent, s'il a tué ſon adverſaire. Tout cela ſe fait du conſentement même des parens des deux parties, & ſans réclamation. Cette loi eſt vraiſemblablement la ſource de la haine implacable qu'ils conſervent contre leurs ennemis déclarés. Si cette regle étoit introduite parmi nous, verroit-on tant de querelles vuidées par l'effuſion du ſang humain? On ne ſe battroit guères que de la langue ou de la plume.

Mal-à-propos regarde-t-on les Braſiliens comme les hommes les plus barbares du Nouveau-Monde ; ils ne montrent du-moins de la cruauté qu'envers leurs ennemis connus ; & ſi l'on en excepte quelques-uns, en petit nombre, de certaines nations, dont la férocité approche un peu de celles des bêtes, peut-être pour avoir été trop long-tems maltraités par leurs voiſins, les Braſiliens ſont très-humains, ſur-tout envers les Etrangers, qu'ils accueillent avec beaucoup de diſtinction : en voici le détail.

Si l'on doit aller plus d'une fois à la même habitation ou village, il faut aller loger chez le *Mouſſacat* ou pere de famille, parce que celui auquel on s'eſt adreſſé d'abord, s'offenſeroit beaucoup de ce qu'on le quittât pour aller la ſeconde fois chez un autre : ils ſont tous jaloux des droits excluſifs de l'hoſpitalité.

Dès que le Voyageur s'eſt préſenté à la porte, le Mouſſacat vous preſſe de vous aſſeoir dans un *Hamach* ou lit de coton ſuſpendu en l'air, dans lequel on laiſſe le Voyageur quelque tems ſans lui dire un mot : c'eſt pour avoir le tems d'aſſem-

bler les femmes qui viennent s'accroupir à terre autour du lit, les deux mains sur leurs yeux.

L'attendriſſement les ſaiſit; elles laiſſent couler quelques larmes de joie, &, toujours en pleurant, elles adreſſent mille complimens flatteurs à leur hôte. « Que » tu es bon! Que tu es vaillant! Que nous » t'avons d'obligation! Que tu as pris de » peine à venir! Que tu es beau! Que tu » nous fais de plaiſir d'être venu nous voir »! & autres exclamations ſemblables. Si l'Etranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendriſſement. Léry aſſure qu'il a vu des François vraiment attendris, & pleurer. Mais il conſeille à ceux qui n'ont pas le cœur ſi ſuſceptible de cette impreſſion (c'eſt-à-dire à la honte de nos Européens, qui ſe piquent cependant, mais avec ſi peu de raiſon, d'avoir plus d'humanité que les Braſiliens) de jetter, ou feindre de jetter quelques ſoupirs. N'eſt-ce pas nous reprocher en peu de mots que nous n'avons que le maſque de la politeſſe & de l'hoſpitalité, & que les Braſiliens en ont la réalité?

Après cette premiere ſalutation, le Mouſſacat, qui s'étoit retiré dans un coin de la cabane, affectant de faire une fleche, ou quelque autre ouvrage, comme s'il ne prenoit pas garde à ce qui ſe paſſe, s'approche du lit, demande à l'hôte comment il ſe porte, reçoit ſa réponſe, & l'interroge ſur le ſujet qui l'amene. On doit ſatisfaire à toutes ces queſtions, lorſque l'on ſçait la langue. Alors, ſi l'on eſt arrivé à pied, il fait apporter de l'eau, dont ſes femmes lavent les pieds & les jambes du *Mair* : c'eſt le nom qu'ils donnent aux Européens. Enſuite il s'informe ſi l'on a beſoin de boire ou de manger. Si l'on répond que l'on deſire l'un & l'autre, il fait ſervir ſur le champ tout ce qu'il a de venaiſon, de volaille, de poiſſon & d'autres mets, avec les breuvages du pays.

Veut-on paſſer la nuit dans le même lieu ? Non-ſeulement le Mouſſacat fait tendre un bel *Inis* (hamach) blanc ; mais, quoiqu'il faſſe toujours chaud au Bréſil, il prend le prétexte de l'humidité de la nuit, pour faire allumer autour de l'inis trois ou quatre petits feux, qui ſont entretenus pendant le ſommeil du *Mair*, avec une

ſorte de petit éventail, nommé *Tatapecoun*, qui reſſemble beaucoup à nos écrans.

Le ſoir, dit Léry, pour ne rien ſouffrir de nuiſible au repos de l'hôte, on fait éloigner tous les enfans.

Enfin le Mouſſacat ſe préſente au réveil, vient vous demander ſi vous avez bien dormi, & des nouvelles de votre ſanté. Lors même que vous répondez d'un air ſatisfait, il vous dit, « Repoſez-vous » encore, mon enfant, vous en avez beſoin; car je vis bien hier au ſoir que » vous étiez fatigué ». C'eſt l'uſage parmi les Européens de leur faire dans ces occaſions quelques préſens; & l'on ne doit jamais marcher, ſans avoir de quoi leur en faire. On ſe munit donc de quelques petites marchandiſes, telles que des couteaux, des ciſeaux, des petites pincettes à tirer le poil, (ils ſont dans l'uſage, hommes & femmes, de s'arracher le poil de toutes les parties du corps, les ſourcils ſeuls exceptés), des peignes, de petits miroirs, des bracelets, de petits grains & des boutons de verre, enfin des hameçons pour la pêche.

On pourroit peut-être douter de cette conduite des Braſiliens à l'égard des Etrangers ; mais on en ſera aiſément convaincu, quand on ſçaura que ces hommes, que nous traitons de barbares, à cauſe de leur cruauté envers leurs ennemis, ne ſont Anthropophages qu'à l'égard de leurs ennemis déclarés ; qu'ils portent une grande affection à leurs amis, & à leurs alliés ; & que pour garantir ceux-ci du moindre déplaiſir, ils ſe feroient hacher en pieces.

Ce n'eſt pas envers les étrangers ſeulement qu'ils ſont tendres & affectueux. Dans leurs maladies, les Braſiliens ſe traitent mutuellement avec des attentions, & des égards ſi humains, que s'il eſt queſtion d'une plaie, le voiſin ſe préſente auſſitôt pour ſuccer celle du malade, & tous les offices de l'amitié ſont rendus avec le même zele.

La Religion n'a cependant point de part aux idées des Braſiliens. Ils ne connoiſſent aucune divinité (*a*) ; ils n'adorent

(*a*) Remarquons qu'ici Dom Pernetty ne fait que citer le voyageur Léry ; au reſte, quand le philoſophe le plus judicieux me diroit ſur ce ſujet, *j'ai vu*, je ne le

rien, & leur langue n'a pas même de terme qui exprime le nom ou l'idée d'un Dieu. Dans leurs fables on ne trouve rien qui ait du rapport à leur origine, ou à la création du Monde. Ils ont ſeulement quelque hiſtoire, qui ſemble rappeller l'idée d'un déluge qui fit périr tout le genre humain, à la réſerve d'un frere & d'une ſœur, qui repeuplerent la terre. Ils attachent quelques idées de puiſſance au tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*, puiſqu'ils le craignent, & croient tenir de lui la ſcience de l'Agriculture. Il ne leur tombe pas dans l'eſprit que cette vie puiſſe être ſuivie d'une autre, & ils n'ont point de termes qui expriment le Paradis ni l'Enfer. Il ſemble cependant qu'ils penſent qu'il reſte quelque choſe d'eux après leur mort ; car on leur entend

croirois pas encore ; car la nature eſt plus ſacrée pour moi que le témoignage même du genre humain.

Il en eſt des athées dans l'ordre moral, dit un philoſophe moderne, comme des monſtres dans l'ordre phyſique, il eſt auſſi impoſſible qu'un grand nombre de perſonnes s'accordent à nier l'exiſtence de Dieu, qu'il l'eſt, qu'une mere engendre conſtamment des enfans à deux têtes ; un peuple d'athées contredit plus les loix de la nature qu'un peuple d'hermaphrodites. *Philoſophie de la Nature*, tom. *I*, pag. *98*. *Note de l'Editeur.*

dire que pluſieurs d'entre eux ont été changés en *Génies* ou *Démons* qui ſe réjouiſſent, & s'amuſent à danſer dans des campagnes charmantes, & plantées de toutes ſortes d'arbres (*a*).

Les Indiens du Bréſil aiment paſſionnément les chiens de race Européenne, & ils les élevent pour la chaſſe. Ceux du pays, quoique ſemblables aux nôtres, conſervent toujours un caractere ſauvage & carnacier. Un Portugais nous en avoit fait préſent de deux, l'un élevé & déjà grand, l'autre encore ſi jeune qu'il marchoit à peine. On fut obligé de ſe défaire ſucceſſivement de l'un & de l'autre; parce que l'on s'apperçut que, malgré les corrections, ils étoient acharnés contre les brebis & les poules. Le Gouverneur avoit donné à M. de Bougainville deux chiens de chaſſe, n'ayant que quatre mois, & de la plus belle race Portugaiſe connue.

(*a*) Accordez, ſi vous le pouvez, cette idée confuſe de l'immortalité de l'ame, & cette eſpece d'intelligence ſuprême donnée au tonnerre, avec un athéiſme parfait. J'affirme avec connoiſſance de cauſe que tous les Voyageurs qui ont vu des peuples d'athées, ont été contradictoires. *Note de l'Editeur.*

Arrivés aux Isles Malouines, ils arrêtoient naturellement, & sans avoir reçu aucune instruction. M. de Bougainville les a conduits en France, & en a fait présent à un Seigneur de la Cour.

CHAPITRE VII.

Route de l'Iſle de Sainte-Catherine à Monte-Video.

LE jeudi 15 Décembre, nous nous embarquâmes pour la reconnoiſſance des Iſles Malouines; le temps varia beaucoup dans notre route, & je charmai l'ennui du voyage, en étudiant les ſingularités de l'Hiſtoire Naturelle.

Pendant la traverſée, je vis pluſieurs de ces oiſeaux que les Marins nomment Dadins, & des *Quebranta-hueſſos* ou Moutons. Un de ces derniers s'étant un jour trop approché du bord, on le tua d'un coup de fuſil, & on alla le pêcher.

On eſt perſuadé, ſur la mer du Sud, que le Quebranta-hueſſos ne ſe montre qu'un ou deux jours avant la tempête. Mais nous en avons vû une grande quantité dans les temps les plus ſereins, ſans que la tempête ſoit venue enſuite. On répete le même conte ſur les *Alcyons*, qu'on nomme auſſi *Puans*, ſoient qu'ils

puent en effet, ſoit par la raiſon que l'on n'aime pas à les voir, étant regardées comme des oiſeaux de mauvais augure. J'avoue cependant que nous n'avons jamais vû des Alcyons, ſans qu'un gros temps ne ſoit ſurvenu.

On voit les Quebranta-hueſſos s'abaiſſer & ſe ſoutenir à fleur d'eau, effleurer les lames, & en ſuivre tous les mouvements, ſans paroître remuer les aîles, qu'ils tiennent toujours développées & étendues; quand ils ne ſe repoſent pas ſur les lames, ils voltigent au-tour & très-près des Navires.

Cet oiſeau n'a pas le corps plus gros qu'un fort chapon; mais les plumes longues & ſerrées, dont il eſt couvert, le font paroître gros comme un coq-d'Inde. Son col eſt court & un peu courbé; ſa tête groſſe, & ſon bec fort ſingulier. Je l'ai peint, & on le voit dans la *Pl.* VIII. *fig.* 3.

Ce bec eſt comme diviſé en quatre ou cinq pieces Il a la queue courte, le dos élevé, les jambes baſſes, les pieds noirs & palmés; il a trois doigts ſur le devant, & un quatrieme très-court ſur le derriere;

lesuns & les autres armés d'ongles noirs, émouſſés & peu longs.

Il y a des Quebranta-hueſſos de pluſieurs eſpeces. Les uns ont le plumage blanchâtre, tacheté de brun obſcur, ou de roux; d'autres ont la poitrine, le deſſous des aîles, la partie inférieure du col, & toute la tête d'une grande blancheur, mais le dos, le deſſus des aîles & la partie ſupérieure du col, d'un rouge brun, moucheté de quelques marques d'un gris bleuâtre. Tel étoit celui que nous avons tué. Peut-être ne different-ils que par le ſexe, & non par l'eſpece. Ils ont tous les aîles fort longues. Celles du nôtre, avoient ſept pieds deux pouces, depuis l'extrémité des plumes d'une aîle, juſqu'au bout des plumes de l'autre. On les trouve à plus de 300 lieues éloignées de toute terre; & l'on ne ſçait pas quelles ſont les retraites d'où ils viennent, & où ils font leurs nids.

Le 22, nous entrâmes dans la riviere de la Plata, & nous reconnûmes l'Iſle Lobos, qui ſe préſente comme dans la *Planche* VI. *fig.* I. On l'a ainſi nommée à cauſe des loups marins qui y ſont en abondance: nous mouillâmes auprès de l'Iſle de Mal-

donade pour y faire eau, & avoir des vivres. Le Commandant du Fort accueillit très-gracieusement nos députés, & leur accorda toutes leurs demandes.

Toute la côte de l'Isle, présente des Dunes de sable basses, & il n'y paroît dans l'éloignement que quelques hauteurs, appellées les montagnes des Maldonades, éloignées de la côte de quelques lieues. On n'y voit point d'arbres, mais beaucoup de troupeaux de très-gros bœufs & de chevaux. L'argent & les peaux de bœufs font aussi tout le commerce du pays de la Plata.

Nous nous occupâmes beaucoup de la pêche dans ce parage, & avec succès; car à peine la ligne étoit-elle à la mer, qu'on la retiroit avec un poisson pris: souvent on prenoit autant de poissons, qu'il y avoit d'hameçons à la ligne. Il n'y en avoit que de quatre ou cinq sortes. Les uns étoient ceux que les Espagnols nomment *Viagrios*, & nos Marins *Machoirans*. Les autres étoient des *Carandes* ou *Carangues*, des *Roussettes*, des *Demoiselles* & des *Requins*. Nous pêchâmes une Roussete, une Demoiselle & deux petits Requins.

Le Machoiran a le ventre plat, & quelques barbes, comme le Barbillon ; la tête groſſe, la peau couverte de petites écailles brunes, & preſque imperceptibles, à peu-près comme celles de la Tanche ; à la racine des nageoires, & proche de la tête, eſt une arrête taillée en forme de ſcie, dont les dents ſont inclinées du côté du corps. Cette arrête eſt auſſi longue que la nageoire, & a les mêmes mouvements. Lorſque ce poiſſon veut ſe défendre des autres poiſſons, ou du pêcheur, il dreſſe ces arrêtes, & les enfonce dans le corps des autres poiſſons, dans la main de celui qui le pêche, même dans le bois, s'il le peut, & y demeure attaché. Cette piquure eſt venimeuſe. Auſſi les pêcheurs ſe tiennent-ils ſur leur garde, quand ils pêchent. J'ignore s'il y en a de plus gros que ceux que nous avons pris. Le plus fort avoit un pied & demi de longueur ſur quatre pouces de large. Ce poiſſon eſt d'un excellent goût.

On pêcha auſſi à la fois une ſi grande quantité d'une eſpece de *Bar*, qu'on en fournit tout l'équipage pendant deux jours, & qu'on prit le parti de ſaler le

teſte, & de le faire ſécher de la façon dont on prépare la Morue ſeche, ou Merluche, à Terre-Neuve. Le plus gros de ces Bars étoit de la groſſeur & de la grandeur du Machoiran. La Rouſſete & la Demoiſelle ſont des eſpeces de Requins; ils leur reſſemblent tellement, qu'à la figure il eſt aiſé de s'y méprendre: elles ont environ deux pieds & demi de longueur.

Le 24, dans le temps que nous appareillions pour Monte-video, il s'éleva un orage des plus violents; on ne peut rien voir de plus beau que le ſpectacle que nous préſentoient les éclairs continuels & ſans nombre, qui s'élançoient d'entre les nuages, à meſure qu'ils montoient ſur l'horizon. Le Ciel étoit tout en feu; & le feu d'artifice le mieux compoſé, le mieux nourri & le plus varié, n'a rien de comparable à ce que l'horizon nous a préſenté pendant une heure. Nous ne ſoupçonnions pas alors que nous en verrions dans peu un autre bien moins ſatisfaiſant. Mais notre Capitaine, qui en connoiſſoit mieux le danger & les ſuites, s'occupoit pendant ce tems-là à nous

en mettre à couvert. Il fit hâler toutes les vergues au vent, & les amena, ainſi que les mâts de hune & les perroquets ; toutes les voiles furent auſſi carguées & pliées.

Nous comptions que l'orage paſſeroit à côté de nous : il paroiſſoit en effet en prendre le chemin ; mais en un inſtant le vent le plus impétueux nous aſſaillit ; les éclairs & le tonnerre nous gagnerent, & on eut toute la peine du monde à dégréer le mât du petit perroquet. Toutes ces précautions priſes, nous reſtâmes ſur nos deux cables à lutter toute la nuit contre l'impétuoſité de ce vent & les mugiſſements d'une mer extrêmement irritée, qui menaçoit à chaque inſtant de nous ſubmerger.

Dans le pays on nomme ce vent *Pamperos*, parce qu'il vient des plaines des Pampas, au-delà de Buenos-Ayres. Ces plaines s'étendent juſques aux Cordillieres, qui les ſéparent du Chili. Elles ont trois cents lieues au moins, ſans aucun bois, ni hauteur qui puiſſe briſer la fureur de ce vent. Il enfle la riviere de la Plata, dont il éleve les vagues comme des montagnes,

tagnes, & fait périr ſouvent les navires qui s'y trouvent, en les faiſant échouer ſur la côte voiſine oppoſée au vent. Le mouillage où nous étions eſt des plus mauvais, par la proximité de l'Iſle de Maldonat, & des côtes qui l'environnent, toutes bordées de roches & d'écueils. Un Navire Anglois, chargé de piaſtres, ou pieces de huit, s'y perdit il y a trente ans. Les habitants de l'Iſle voiſine de l'endroit où il ſe briſa, cherchent encore aujourd'hui à ſauver une partie de cette Cargaiſon. Ils en avoient pêché avec la drague, deux mille quatre cents, la veille de notre arrivée.

Le vent Pamperos eſt beaucoup plus fréquent en hiver qu'en été, & ſoufle toujours avec violence; ce qui rend en tout temps Rio de la Plata un lieu de relâche très-dangereux. Il n'eſt bon que pour le commerce des piaſtres & des bœufs, dont les plus gros s'y vendent cinq pieces de huit, ou vingt-cinq livres de notre monnoie. Pour l'ordinaire, leur prix eſt de trois piaſtres, ou quinze livres. Il eſt très-difficile d'y faire du bois, tant parce qu'il y eſt extrêmement rare, que

parce que le peu qui s'y trouve eſt le long des rivieres, ſeuls endroits où ſe retirent les tigres, les léopards & les autres bêtes féroces, qui y ſont en grand nombre, beaucoup plus cruels & plus gros que ceux d'Afrique & des Indes Orientales. On trouve depuis Maldonat & Montevideo, juſqu'à Buones-Ayres, des figues & des pêches.

Le 25, l'impétuoſité du Pamperos ſe ſoutint pendant la nuit avec la même fureur; cependant malgré le roulis & le tangage continuels qui ſembloient conjurés pour nous tourmenter, je dormois aſſez profondément, lorſque je fus réveillé tout-à-coup par une ſecouſſe affreuſe que reçut le Navire, & qui le fit craquer dans toutes ſes parties, comme s'il ſe briſoit ſur des rochers. Il étoit près de cinq heures du matin. Je ſaute de mon lit, j'ouvre ma fenêtre, & je demande au Timonnier ſi nous avons touché à quelques roches. Non, me dit-il, nous n'y ſommes pas encore; mais nous chaſſons & nous y allons grand train. Le cable de notre ſeconde ancre mouillée a manqué; l'autre eſt dérapée. C'eſt la cauſe de la ſe-

couſſe violente que nous venons de ſentir. Notre reſſource eſt dans notre grande ancre que l'on vient de laiſſer tomber.

Je m'habille ; je vais ſur le gaillard, & je vois en effet que nous avions tellement chaſſé, que la côte ſur laquelle le vent & les vagues nous poussoient, ne me parut pas éloignée [illegible] i-lieue. On redouble d'attention ; & en faiſant la maneuvre, une poulie ſe caſſe, un des éclats va frapper le front d'un matelot qui perd connoiſſance ; tous ces déſaſtres nous inquiétoient, mais heureuſement, le plus grand n'eut point de ſuite ; le bleſſé mourut quelque jours après, mais la mer ſe calma.

Pendant la tempête, la mer fut agitée juſques dans ſon fond ; deux heures après que la tourmente eut commencé, la mer ſe creuſa de maniere qu'on auroit dit que nous allions toucher le fond ; les lames alors étoient ſi courtes, qu'elles ne nous laiſſoient pas le temps de reſpirer. Je vis plus d'une fois le bout de la vergue du grand mât plonger trois pieds ou environ dans la lame, dont ſouvent une partie tomboit ſur le pont. Notre poſition

devenoit encore plus dangereuſe par la proximité de la côte. Nos Officiers Marins, tous gens habiles, qui avoient commandé des Navires & des Corſaires, ſentoient ſi bien le péril qui nous menaçoit, que la plûpart penſoient déjà aux moyens de ſe ſauver du naufrage. Le danger leur parut même ſi preſſant, que l'on avoit déjà diſpoſé les canons en chapelet, pour ſuppléer aux ancres en cas que les cables vinſſent à caſſer. Nous en fumes quittes pour la peur; le 28, nous mouillâmes dans la baie de Monte-video.

CHAPITRE VIII.

Relâche à Monte-video, & Digreſſion ſur les Jéſuites.

SUR le point d'entrer dans la baie, le Capitaine d'un Navire Eſpagnol nommé *la Sainte-Barbe*, vint de la part du Gouverneur du pays, nous offrir ſes ſervices, & nous ſervir de pilote ; grace à ſon induſtrie, nous entrâmes ſans danger, & nous ſaluâmes la citadelle de douze coups de canon, qui nous furent rendus coup pour coup.

Dans les premiers jours de notre relâche, on ne fut occupé que des arrangemens à prendre avec le Gouverneur de *Monte-video*, pour nous concilier avec lui pendant notre ſéjour. Il parut d'abord trouver beaucoup de difficultés, tant à nous permettre la pêche le long de la côte, qu'à y laiſſer aborder notre chaloupe & notre canot. Il exigeoit qu'au préalable on lui donnât avis toutes les fois que l'on voudroit les envoyer à terre, afin qu'il mît

des gardes dans l'endroit où ils aborderoient, pour nous empêcher de faire le commerce.

N'imaginant pas trouver ces difficultés, dès le ſurlendemain de notre mouillage on avoit expédié notre petit canot pour pêcher au bas du Mont. Le Gouverneur qui en fut averti, donna ordre à deux dragons de la garniſon de s'y tranſporter & de ſaiſir hommes, canot & marchandiſes, ſi l'on en avoit débarqué. MM. de Bougainville, de Nerville, Guyot & moi, arrivâmes au Gouvernement un inſtant après cet ordre donné, dont on fit part à M. de Bougainville. Le Gouverneur, qui craignoit ſans doute de ne pas bien s'exprimer en françois, parloit en langue eſpagnole, & avoit pour interprete un Provençal établi dans la Ville depuis une quinzaine d'années. Ce Provençal nous rendit les intentions du Gouverneur, de maniere à nous faire entendre qu'il n'étoit pas diſpoſé à nous rendre tous les ſervices qu'il nous avoit offerts, & que nous avions lieu d'eſpérer de lui. Ce n'étoit cependant pas ſa façon de penſer; & il nous prouva des ſenti-

mens bien contraires dans la ſuite de la conférence.

Cet ordre, qui ſembloit confirmer l'interprétation du Provençal, étonna M. de Bougainville ; il en témoigna ſon reſſentiment à M. le Gouverneur. Monſieur, lui dit-il, « il eſt bien dur pour des François » de trouver chez les Eſpagnols leurs » amis, des difficultés qu'ils n'ont pas » trouvées chez les Portugais avec qui ils » étoient en guerre il y a deux jours ; je » vais mettre à la voile, & j'en donnerai » avis au Roi mon Maître ». Le Gouverneur répondit que ſon intention n'étoit pas de nous déſobliger ; mais que les loix & les ordres de ſa Cour étoient de ne laiſſer faire aucun commerce aux navires qui n'étoient pas Eſpagnols, ou autoriſés de ſa Cour pour cet effet, ni même à ceux de ſes compatriotes qui ne ſeroient que les Agents des autres nations ; qu'une frégate de la Compagnie des Indes, ayant mouillé trois ans auparavant dans le même port, n'avoit fait aucune difficulté de ſe ſoumettre à ce qu'il venoit de propoſer. Il y a une grande différence, répliqua M. de Bougainville, entre une frégate

marchande & une frégate de guerre du Roi. Nous n'avons aucunes marchandiſes ; & nous ne ſommes venus que pour prendre des rafraîchiſſemens, & attendre la frégate le Sphinx, dont nous nous ſommes ſéparés, & à laquelle nous avons donné rendez-vous dans Rio de la Plata. — Dès que vous me répondez que l'on ne débarquera pas de marchandiſes ; vous êtes maître de venir à terre & d'y envoyer toutes les fois que vous voudrez. Mais l'uſage établi étant d'envoyer un Soldat par-tout où les canots mettent à terre, ne trouvez pas mauvais, je vous prie, que je m'y conforme : c'eſt pour votre tranquillité & pour la mienne ; car je ne veux pas que ma Cour ait rien à me reprocher. D'ailleurs vous pouvez compter ſur la droiture de mes intentions ; car, indépendamment des ordres que j'ai de traiter les François avec les mêmes égards que les Eſpagnols, j'y ſuis porté d'inclination. Ainſi de part & d'autre on adoucit le ton, & la querelle ſe termina par des complimens.

Le Gouverneur pria enſuite M. de Bougainville de lui permettre de prendre co-

pie des ordres que le Roi de France lui avoit donnés pour le commandement de nos deux frégates; parce qu'il étoit obligé de l'envoyer à la Cour d'Eſpagne, avec le procès verbal de notre mouillage. M. de Bougainville l'accorda très-volontiers: le reſte de la conférence ſe tint ſur le ton de bienveillance, & l'on ſe quitta bons amis.

Le Gouverneur avoit plus d'une raiſon d'agir ainſi: il nous en dit quelques-unes; les autres ne furent pas difficiles à deviner. Don Joſeph-Joachim de Viana (c'eſt le nom de ce Gouverneur) âgé actuellement, (en 1763), d'environ quarante-huit ans, Chevalier de Calatrave, Brigadier des Armées de Sa Majeſté Catholique, fut chargé par le Roi d'Eſpagne, du commandement des troupes envoyées au Paraguay contre les Indiens, qui à l'inſtigation, dit-on, des Peres Jéſuites, deſpotes dans ces contrées, s'étoient révoltés, & refuſoient de ſe ſoumettre aux arrangemens pris par les Cours d'Eſpagne & de Portugal, pour fixer les limites de leurs poſſeſſions reſpectives. Don de Viana ſe comporta en ſujet fidele, & toutes ſes opérations eurent un heureux ſuccès, malgré les obſta-

cles de toutes eſpeces que lui oppoſerent les Jéſuites. Ce n'étoit pas le moyen d'acquérir leur bienveillance, auſſi devinrent-ils ſes ennemis irréconciliables; le Gouverneur le ſçavoit bien, & il n'en devint pas plus politique (*a*).

Ces Religieux militaires ont à Montevideo un hoſpice où réſident deux Prêtres & un Frere Lai, qui, ainſi que leurs affidés, ont toujours les yeux ouverts, pour épier ce qui ſe paſſe, & éclairer la conduite du Gouverneur. Celui de Buenos-ayres, qui eſt Gouverneur général du Paraguay, favoriſe en tout la ſociété, & ne ſe fait pas de ſcrupule d'être leur eſclave, pour ſervir d'inſtrument à leur vengeance. Informés de la méſintelligence

(*a*) A notre retour à Paris, M. de Grimaldi, Ambaſſadeur d'Eſpagne en France, fit beaucoup de queſtions à M. de Bougainville ſur la conduite que ce Gouverneur tint à notre égard. Ce Commandant ayant par ſes réponſes rendu juſtice à la probité de Don Joſeph de Viana, & à ſon dévouement à ſon Prince, l'Ambaſſadeur avoua que les Jéſuites & leurs amis avoient envoyé à Madrid des mémoires à la charge de ce Gouverneur pour le deſſervir auprès du Roi, & le faire révoquer. M. de Grimaldi dans la ſuite a juſtifié Don de Viana, & les Gazettes nous ont appris que ce Gouverneur avoit été continué.

qu'ils ont peut-être ſuſcitée entre ces deux Gouverneurs, ces Peres ne manqueroient pas d'informer celui de Buenos-ayres des démarches répréhenſibles de Don de Viana, s'il étoit capable d'en faire : & celui-ci en eſt très-perſuadé. Homme eſtimable par toutes ſortes d'endroits ; homme d'eſprit, plein de connoiſſances dans l'art militaire, rempli de probité, n'ayant rien de la hauteur que l'on reproche quelquefois aux Eſpagnols, il s'eſt acquis l'eſtime & la conſidération de tous ceux qui le connoiſſent. Il n'y a qu'une voix ſur ſon compte, & les Jéſuites même ſont contraints de lui donner leur ſuffrage, du moins en public.

Ces Peres ſont plus de ſoixante dans leur Maiſon de Buenos-ayres. L'hoſpice de Monte-video n'eſt qu'une petite Maiſon, ſans apparence, diſtinguée de celles des autres habitants par une petite cloche placée dans une arcade de trois pieds ou environ de hauteur, élevée ſur un des bouts du comble de la maiſon. Je n'en ai pas vû l'intérieur, quoique ces Peres m'ayent fait ſolliciter deux ou trois fois d'aller les voir. Le Provençal, dont j'ai

parlé, m'en fit la premiere propoſition chez le Gouverneur, & j'y donnai les mains. Un Officier Eſpagnol qui étoit préſent, en avertit M. de Bougainville, & lui repréſenta qu'il ne convenoit pas que des François allaſſent voir les Jéſuites, après ce qui étoit arrivé depuis peu à Buenos ayres. Il raconta le fait à M. de Bougainville, & m'ayant enſuite pris à part: Vous êtes bon François, me dit-il, & vous venez de promettre d'aller voir les Peres Jéſuites! Je vais vous inſtruire d'un fait qui ſuffira pour vous en détourner; c'eſt qu'il y a environ ſix ſemaines, qu'un Jéſuite prêchant à Buenos-ayres, s'eſt répandu en invectives contre le Roi de France, contre celui de Portugal, la République de Genes & les autres Puiſſances qui ont puni les intrigues de la Société. J'étois du nombre des auditeurs, & l'indécence de cette déclamation me révolta. Que penſez-vous de cette témérité? Je promis de ne pas aller aux Jéſuites, & j'ai tenu parole.

Deux jours après, j'eus occaſion d'éclaircir la vérité de cette anecdote. Je m'en informai de deux Officiers Eſpa-

gnols qui parloient bien la langue françoise, & qui devoient s'embarquer sur la Frégate la Ste Barbe, pour retourner en Espagne. L'un étoit Colonel, l'autre Capitaine. Celui-ci se nommmoit *Simonetti*. Ils me confirmerent le fait successivement, & ajouterent, que comme le Gouverneur général protege les Jésuites, il ne tint aucun compte de ce Sermon téméraire ; mais que des personnes de distinction, de probité reconnue & titrées, en firent dresser un procès-verbal, qu'elles envoyerent à la Cour d'Espagne, & qu'eux-mêmes, Officiers, étoient chargés d'en porter un double à la même Cour (*a*).

(*a*) Ces deux Officiers sont partis de Monte-video le même jour que nous. La frégate sur laquelle ils sont, est commandée par Don Pedre de Flores, & chargée de 15 à 1800000 piastres, de quarante & tant de mille de cuirs de taureaux & de beaucoup d'autres marchandises. Elle étoit partie de Cadix en 1755 pour la Guinée, armée pour le compte des Anglois, & devoit transporter des Negres à Buenos-ayres ; mais n'ayant pas trouvé au Cap-verd le Navire Anglois, qui devoit les lui fournir, Don Pedre de Flores continua sa route & se rendit à Rio de la Plata. Il y étoit resté depuis ce temps-là, ou à Monte-video, pour ne pas courir les risques d'être pris par les Anglois pendant la guerre derniere. Sur les observations

Deux ou trois jours après cette converſation, j'allai voir un Eccléſiaſtique, Aumônier d'une frégate Eſpagnole mouillée dans le Port de Buenos-ayres depuis cinq mois ; je le ſçavois très-porté pour les Jéſuites. On diſoit même aſſez hautement qu'il étoit envoyé d'eux à Monte-video, pour acheter tout ce qu'il pourroit des pacotilles qui ſe trouveroient ſur notre frégate. Il fit en effet emplette de tout ce qu'on voulut lui vendre.

Après le premier ſalut, il me demanda pourquoi je n'avois pas été voir les Peres Jéſuites, qui m'en avoient fait prier, & à qui je l'avois promis. Il eſt vrai, je l'avois promis, lui dis-je ; mais on m'a aſſuré qu'un de ces Peres a, depuis peu, très-mal parlé du Roi de France mon Maître, dans un Sermon qu'il a prêché à Buenos-ayres ; & ſi ce fait eſt vrai, il ne convient pas à un bon François comme moi, d'aller voir les confreres d'un Prédicateur téméraire. Vous étiez ſans doute

---

qu'il avoit recueillies pour faire la carte de cette riviere ; & ſur nos propres obſervations, a été rédigée la carte qui forme la Planche V.

à ce Sermon, ajoutai-je. — Oui, j'y étois; il eſt vrai que ce Pere ménagea peu ſes termes. — Que dit-il donc en particulier du Roi de France ? — Qu'il eſt un tyran & un perſécuteur de l'Egliſe. Mais il faut leur pardonner : c'eſt l'effet du reſſentiment qu'ont ces Peres de leur expulſion de France.

A peine eut-il fini, que deux des trois Jéſuites de Monte-video entrerent dans la chambre où nous étions. Après nous avoir ſalués, un des deux Jéſuites m'adreſſa la parole, & me témoigna ſa ſurpriſe ſur ce que je ne m'étois pas rendu à leur hoſpice : j'en ai dit la raiſon à M. l'Abbé, lui répondis-je ; & il pourra vous la dire. — Oh ! je n'en ſuis pas ſurpris ; je ſçai que les Bénédictins ne penſent pas bien, & qu'ils ne ſont pas de nos amis. — Vous vous trompez, lui dis-je ; s'ils ne penſoient pas bien, ils ſeroient de vos amis. Ma réponſe ne fut pas de ſon gout ; il n'ajouta pas un mot, nous fit la révérence, & ſe retira.

Les Jéſuites ne ſont pas hommes à ſe rebuter pour une épigramme, ils cher-

cherent à se lier encore avec nos François ; un soir M. de Belcourt, qui avoit pris un logement dans la ville, se trouva dans la compagnie d'un homme inconnu, peut-être déguisé, & qui parloit un françois-gascon. Suscité vraisemblablement par les Jésuites, qui s'étoient déjà informés des gens de nos frégates, de la reputation militaire de M. de Belcourt ; cet homme lui proposa d'aller servir au Paraguay, pour y former les Troupes. Afin de l'y déterminer, il lui promit de la part des Jésuites, les plus grands avantages. M. de Belcourt feignit d'y donner les mains, sans cependant s'engager en rien ; & dès le lendemain, il en fit part à M. de Bougainville. Celui-ci répondit que la politique pourroit y trouver son avantage : que s'il vouloit, par cette même politique, se sacrifier pour le bien de l'Etat, il seroit peut-être à propos d'écouter ces propositions. M. de Belcourt lui dit alors, qu'en cas qu'il prît ce parti, il faudroit que lui, M. de Bougainville, lui donnât un Certificat, comme il n'y alloit que de son consentement, & pour le bien présumé de l'Etat. Le

Le lendemain, le même inconnu renouvella à M. de Belcourt les mêmes propoſitions avec plus d'inſtance, lui diſant de ſe déterminer promptement: qu'il ne devoit pas s'inquiéter de prendre ſes hardes & ſes effets; qu'on lui fourniroit tout ce qui lui étoit néceſſaire; & que, pour que le Gouvernement Eſpagnol n'en eût aucune connoiſſance, on le conduiroit par des chemins inconnus juſqu'au lieu où on l'établiroit. M. de Belcourt lui demanda quels étoient le lieu & les avantages propoſés; mais l'inconnu n'ayant rien voulu déterminer, & même pour mieux cacher ſon jeu, ſans doute, lui ayant parlé ſur un ton peu favorable aux Jéſuites, M. de Belcourt lui déclara qu'il ne ſe rendoit pas à ſes ſollicitations. Mais, comme il avoit à craindre le retour, il ſe tenoit ſur ſes gardes. Le ſoir même, à l'entrée de la nuit, il ſe trouva tellement ſerré de près par trois hommes, qu'il ſe crut obligé de tirer ſon épée, & de la porter hors du fourreau, pour ſe faire paſſage, s'ils l'avoient entouré: ce qu'ils ne firent pas. Je tiens cette

aventure de M. de Belcourt lui-même ; & il m'a permis de la publier.

Je terminerai ce que j'ai à dire ſur les Jéſuites par quelques réflexions ſur l'ouvrage de M. Muratori ſur le Paraguay.

Cet Auteur n'a travaillé que ſur les Mémoires que lui a fournis la Société ou des amis de ces Religieux, gens intéreſſés à ne pas inſtruire le public de tout ce qui s'y paſſe. Des Officiers Eſpagnols pleins de probité, envoyés par la Cour de Madrid au Paraguay, dans le temps des partages des poſſeſſions reſpectives des Cours d'Eſpagne & de Portugal, m'ont aſſuré que tous les Imprimés qu'ils ont vû ſur la conduite des Jéſuites dans ce Pays-là, tant à l'égard des Indiens, que par rapport aux intérêts de ces deux Couronnes, étoient écrits même avec beaucoup de ménagements pour les Jéſuites; qu'un de ces Peres, l'un des principaux de ce Pays-là, avoit fait en ſa préſence la réponſe ſuivante, à un des Officiers généraux Eſpagnols, qui lui témoignoit ſa ſurpriſe des obſtacles que ſa Société oppoſoit à l'exécution des arran-

gements concertés & arrêtés entre les deux Cours : *J'ai bien plus lieu d'être étonné de ce que les deux Rois s'aviſent de faire des arrangements, pour partager un Pays qui ne leur appartient pas. Nous ſeuls Jéſuites l'avons conquis ; nous ſeuls avons droit d'en diſpoſer, de le garder & de le défendre envers tous & contre tous.* Je laiſſe à penſer quelle doit être la conduite des Jéſuites, avec de tels principes. Il eſt certain que les Indiens du Paraguay n'obéiſſent qu'aux Jéſuites, ſoit en paix, ſoit en guerre. Dernierement, lorſque les Eſpagnols ont aſſiégé & pris ſur les Portugais la Colonie du Saint-Sacrement, qui eſt à une trentaine de lieues de Monte-video, les Eſpagnols avoient à leur ſecours environ mille Indiens, à la tête deſquels étoit un Pere Jéſuite, qui les commandoit en chef, & ſans les ordres duquel ces Indiens n'auroient pas fait un pas, ni tiré un ſeul coup de fuſil. M. le Gouverneur de Monte-video, qui commandoit les Eſpagnols, & pluſieurs autres Officiers qui s'étoient trouvés à cette attaque, m'ont dit qu'ils étoient obligés de concerter les opéra-

tions de la campagne avec le Pere Jéſuite, qui donnoit enſuite ſes ordres en ſon nom aux Indiens, campés ſéparément des Eſpagnols.

(Tous ces faits juſtifient aſſez les puiſſances qui ont briſé le deſpotiſme de la Société ; ſi cependant ces puiſſances ont beſoin d'être juſtifiées).

CHAPITRE IX.

Réunion du Sphinx & de l'Aigle.

LE Samedi 31, nous apperçûmes un navire en pleine mer, & on jugea d'abord à la route qu'il faiſoit, qu'il alloit à Buenos-ayres. Mais, comme nous attendions de jour à autre la corvette le Sphinx, à laquelle le rendez-vous étoit donné à Rio de la Plata, on ſoupçonna bientôt que c'étoit elle. A meſure que le navire s'avançoit, on l'obſerva avec plus d'attention; & enfin l'on ſe confirma dans cette idée agréable; M. de Bougainville expédia auſſi-tôt la chaloupe, pour leur faire remonter ſans danger la riviere; on donna aux Officiers qui la montoient, des fuſées & de la poudre pour exécuter les ſignaux, & ils partirent ſur les ſept heures. Cependant la nuit devint noire, les vents contraires & la mer groſſe; de maniere que n'ayant pas apperçu leurs ſignaux, nous tombâmes dans de grandes inquiétudes. Le Sphinx nous avoit recon-

nu ; & pour ne pas nous perdre de vûe, il ne faiſoit que louvoyer & faire des bordées ; ce qui, joint à l'obſcurité, empêchoit notre chaloupe de l'aborder. Elle y parvint à minuit. Alors le Sphinx mouilla, & le lendemain premier jour de l'an, nous le vîmes appareiller.

On peut juger de la joie que ſa préſence nous cauſa après deux mois & plus de ſéparation. On avoit prévenu M. de la Giraudais de l'erreur des Cartes ſur la poſition des côtes du Bréſil ; mais quoique nous fuſſions ſur nos gardes, peu s'en étoit fallu que nous n'euſſions échoué ſur un banc qui n'eſt pas marqué dans les Cartes Françoiſes. Ce banc ſe trouvoit ſur ſa route, comme il s'étoit rencontré ſur la nôtre : les Abrolhos n'ont pas auſſi ſur les Cartes toute l'étendue qu'elles ont en effet ; tout cela nous fourniſſoit de grands motifs d'être inquiets du retard de ſon arrivée, ſur-tout après le ſéjour que nous avions fait à l'Iſle Sainte-Catherine.

Sitôt que le Sphinx eut mouillé, M. de la Giraudais vint à notre bord dans notre chaloupe, & nous dit qu'il avoit été contraint de relâcher à *Togny*, ſur la

côte du Bréſil ; parce que, malgré la défiance qu'ils avoient eu des Cartes, ils avoient touché aux Abrolhos dans le tems qu'ils penſoient en être encore éloignés au-moins de trente lieues. Ils ſe trouverent deſſus au milieu de la nuit ; heureuſement le temps étoit calme, & la roche ſur laquelle ils toucherent, étoit de pierre argilleuſe.

Le Sphinx s'étant arrêté ſur cette roche, ceux qui le montoient, pour éviter les ſuites malheureuſes du naufrage, mirent à la hâte la chaloupe & le canot à la mer ; & après avoir bien viſité le navire, ils revinrent un peu de leur inquiétude, lorſqu'ils virent qu'il n'étoit pas endommagé.

Autre embarras. Il falloit tirer le Sphinx de deſſus cette roche : dès que le jour parut, ils ſe virent environnés de ſemblables écueils ; & à un demi-quart de lieue ils apperçurent un navire ſans mât, & ſur le côté. Jugeant alors qu'étant ſur les Abrolhos, ils n'étoient pas beaucoup éloignés de terre, M. de la Giraudais expédia le bateau vers la côte, pour avoir du ſecours. Ils rencontrerent pluſieurs Pi-

rogues de pêcheurs Negres & Indiens. On leur parla la langue Portugaiſe, & ſix d'entre eux conſentirent d'aller à bord du Sphinx, où on les traita bien. Ils promirent tous les ſecours qui étoient en leur pouvoir. On en garda deux, & l'on renvoya les quatre autres dans le bateau, pour chercher leurs camarades de la côte. Le lendemain ils revinrent accompagnés d'un grand nombre de Pirogues. Avec leur ſecours on vint à bout de dégager le Sphinx de deſſus la roche, après qu'elle s'y fut repoſée trois jours de ſes fatigues. M. de la Giraudais en fut quitte pour le batteau de pêche qui ſe perdit. Ces Negres le piloterent juſqu'à *Togny*, où, pendant ſix jours, les habitants le traiterent lui & ſon équipage avec toute l'humanité poſſible, & comme s'ils avoient été du pays même: ces habitants ſont cependant preſque tous Negres ou Braſiliens.

M. de Bougainville, les principaux Officiers & moi, nous partîmes du Port pour aller à la rencontre du Sphinx; nous avions déjà fait les trois quarts du chemin, lorſqu'un vent du Sud-Eſt s'éleva

avec assez de force pour nous engager à forcer de rames, afin d'arriver à bord, avant qu'il devînt plus impétueux. Il se fortifia en effet de plus en plus. Chaque nuage qui s'élevoit de l'horison donnoit un nouveau grain toujours plus vif que ceux dont il avoit été précédé. Tous ces assauts réunis qui souleverent beaucoup les eaux, formoient des lames qui grossissoient de plus en plus, & retardoient notre marche. Malgré la mer & le vent contraire, nous avions déja gagné jusqu'à la portée du fusil du Sphinx ; mais dans l'obscurité profonde qui régnoit alors, nous ne l'apperçûmes pas, nous ne vîmes qu'un petit bateau qui portoit sur nous. Comme les vagues l'entraînoient de notre côté avec violence, nous reconnûmes bientôt notre petit canot à la merci des vagues, mais personne n'étoit dedans. L'envie de le sauver nous fit changer notre route ; nous fumes à sa rencontre, nous le joignimes, jettames deux hommes dedans avec des rames & un grapin, & nous nous disposames à reprendre notre route. Il pouvoit être alors huit heures & demie. Nos efforts furent inutiles

contre la marée, la violence des vagues & de l'impétuosité du vent. Dans l'intervalle que nous avions jetté les deux hommes & les avirons dans le canot, nous avions dérivé de plus de trois quarts de lieue, du côté de l'Isle aux François, située tout près de la côte, presque à l'opposite de la Citadelle. L'obscurité nous empêchoit de distinguer la terre, & à peine distinguions-nous les fanaux que l'on avoit mis à nos deux frégates.

Voyant donc que nous nous en éloignions de plus en plus au lieu d'en approcher, on se détermina à porter sur la terre, & l'on gouverna du côté où l'on présuma que la Ville pouvoit être; car on ne jugeoit de sa situation que par deux lumieres très-éloignées l'une de l'autre. Les lames qui venoient se briser contre le canot, y avoient déjà mis beaucoup d'eau, que nous jettions avec nos chapeaux; nous étions nous-mêmes inondés, & les Canotiers très-fatigués. M. de la Giraudais, après avoir ramé près d'une heure, avoit pris le Gouvernail; nous ne sçavions où nous étions, & nous n'avions point d'eau-de-vie pour nous donner des forces & du

courage. Dans cet embarras, on penſa qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de laiſſer tomber le grapin, pour donner aux Canotiers le temps de ſe repoſer. Nous étions preſque déterminés à paſſer la nuit dans cet état, lorſque M. de la Giraudais crut s'appercevoir que nous chaſſions ſur notre grapin. Il dit au Maître Canotier de mettre la main ſur l'hanſiere, pour juger par le trémouſſement, ſi nous chaſſions en effet. Le Maître Canotier penſa d'abord que le mouvement qu'il ſentoit étoit l'effet des ſecouſſes que le canot recevoit des lames; mais bientôt après il reconnut ſon erreur, & en avertit. On lui dit de ſonder avec la gaffe; il le fit, & ne trouva que trois pieds d'eau, & un fond de roches. On borda les avirons, on leva le grapin, & l'on nagea près d'un grand quart d'heure, toujours en ſondant, & toujours même fond. Enfin il ſe préſenta un fond de vaſe, & ſept à huit pieds d'eau. On alloit y mouiller, lorſque les Canotiers prévoyant qu'ils ne trouveroient pas là dequoi ſouper, dirent que, puiſqu'ils étoient en train, il falloit continuer & aller coucher à terre. Charmé de voir leur

réſolution, on porta ſur une lumiere, que l'on imagina être celle du corps-de-garde, placé au ſeul port où l'on peut deſcendre.

Un moment après, chacun jettant les yeux de tous côtés pour ſe reconnoître, nous entrevîmes une goelette, que nous ſavions n'être pas mouillée fort au large. La vue de ce navire ranima le courage; & l'on fit tant d'efforts, qu'environ une grande demi-heure après, nous abordâmes au port. L'Officier de garde ſe préſenta pour nous reconnoître. Un autre Officier avec notre Maître Canotier furent envoyés pour donner avis au Gouverneur de notre retour à la Ville; parce que nous n'avions pu gagner notre bord. Il nous fit faire ſon compliment de condoléance, & prier en même temps d'aller ſouper & coucher chez lui. Bientôt après il parut lui-même, & n'oſant le refuſer, nous nous acheminâmes au Gouvernement.

Le lendemain nous apprîmes que ces deux hommes que nous avions jetté dans le canot qui ſe perdoit, avoient eu le bonheur de relâcher dans une petite anſe ſa-

bloneuſe, & que la chaloupe du Sphinx qui avoit couru pour l'atteindre, s'étoit rendue au fond de la baie ſans éprouver aucun dommage : ainſi nous en fûmes quittes pour quelques heures d'inquiétude, & l'orage ne ſervit qu'à augmenter le plaiſir de nous voir réunis.

Cette tempête ſe fit ſentir avec des ſuites plus funeſtes à deux portées de canon au large de nos frégates. La foudre tomba ſur le navire Eſpagnol la Sainte Barbe, qui y avoit été mouiller depuis deux jours, pour être plus à portée de ſortir de la riviere au premier bon vent. Il y eut dans ce déſaſtre un homme tué & quatorze bleſſés, outre cela ſon mât d'artimon fut fracaſſé.

CHAPITRE X.

Des Loix, des Mœurs, & des Coutumes de Monte-video.

MONTE-VIDEO eſt dans un ſens une Colonie nouvelle. Il n'y a pas vingt-cinq ans, qu'on n'y voyoit que quelques caſes. C'eſt cependant le ſeul endroit un peu commode pour le mouillage des navires qui remontent Rio de la Plata. Aujourd'hui c'eſt une petite ville, qui s'embellit tous les jours. Les rues y ſont tirées au cordeau, & aſſez larges pour que trois caroſſes y puiſſent paſſer de front. On en trouvera une vûe, que j'ai deſſinée telle qu'elle ſe préſentoit à bord de la frégate l'Aigle, pendant notre mouillage, entre le mont & la ville. Voyez *Pl.* VI. *fig.* 2.

Les maiſons n'y ont que le rez-de-chauſſée ſous la charpente du toit. J'en excepte une ſeule, ſituée dans la grande Place, & appartenant à l'Ingénieur qui l'a fait bâtir, & y fait ſa réſidence. Elle a un étage & une eſpece de manſarde, avec une

assez longue saillie, qui supporte un balcon au milieu de la façade. On voit le plan de cette ville *Pl.* VI. *fig.* 3.

Chaque maison bourgeoise est ordinairement composée d'une salle, qui sert d'entrée, de quelques chambres pour coucher, & d'une cuisine, seul endroit où il y ait une cheminée, & où l'on fasse du feu. Ces maisons sont donc proprement un rez-de-chaussée de quatorze ou quinze pieds de hauteur, y compris le comble. La piece d'entrée du Gouverneur est une salle d'un quarré-long, qui ne reçoit de jour que par une seule fenêtre assez petite, avec un vitrage, moitié papier, & moitié verre ; le bas de la croisée est fermé par une menuiserie. Cette salle peut avoir quinze pieds de large sur dix-huit de long. On passe de-là dans la salle de Compagnie, qui est presque quarrée, ayant plus de profondeur que de largeur. Au fond, vis-à-vis l'unique fenêtre qui l'éclaire, on voit une espece d'estrade large de six pieds, couverte de peaux de Tigres. Au milieu est un fauteuil pour Madame la Gouvernante, & de chaque côté six tabourets revêtus, comme le fauteuil,

de velours cramoiſi. Toute la décoration conſiſte en trois mauvais petits tableaux & quelques grands plans, moitié peints, moitié colorés, encore plus mauvais quant à la peinture. Les ſieges pour les hommes occupent les deux autres côtés de la ſalle. Ce ſont des chaiſes de bois, à doſſier fort élevé, de la forme de nos chaiſes du temps de Henri IV, ayant deux colonnes tournées, pour accompagner un cadre qui orne le milieu, revêtu de cuir, eſtampé en demi-relief, ainſi que le ſiege. La porte de communication de cette ſalle à la chambre qui ſuit, où couchent le Gouverneur & ſon épouſe, n'eſt fermée que par une eſpece de rideau de tapiſſerie. Les deux angles de cette ſalle, aux deux côtés de la fenêtre, ſont remplis, l'un par une table de bois, ſur laquelle eſt toujours expoſé le cabaret à prendre le maté; l'autre par une eſpece d'armoire, ſurmontée de deux ou trois rayons, garnis de quelques plats & de quelques taſſes de porcelaine.

La Dame de la maiſon eſt la ſeule qui s'aſſeoit ſur l'eſtrade, quand il n'y a que des hommes en ſa compagnie, à moins qu'elle n'en invite quelques-uns à

venir

venir ſe placer ſur les tabourets auprès d'elle.

Ces ſalles ſont d'ailleurs, généralement parlant, ſans plancher & ſans carrelage. On voit de l'intérieur les roſeaux qui ſoutiennent les tuiles de la couverture.

Les Eſpagnols de Monte-video ſont fort oiſifs; ils ne s'occupent gueres qu'à converſer enſemble, à prendre du maté, & à fumer une cigare (*a*).

(*a*) On ne ſe ſert pas de pipes à Monte-video, ni dans les établiſſemens Eſpagnols en Amérique. Ils fument, ce que les François des Iſles Antilles appellent *fumer en bout*. Ces bouts que les Eſpagnols nomment *Cigares*, ou *Cigales*, ou *Sigares*, ſont de petits cylindres de ſix à ſept pouces de long, & de cinq à ſix lignes de diametre, compoſés de feuilles de tabac roulées l'une ſur l'autre, de la queue à la pointe. Ceux que j'ai vu fabriquer à Monte-video ne ſont faits que de deux ou trois feuilles au plus. Elles ſont roulées fort légerement, afin de laiſſer un libre paſſage à la fumée par les interſtices qui ſe trouvent entre elles. Ordinairement les deux bouts ſont liés d'un peu de fil, qui empêche la feuille de ſe dérouler; & l'on a ſoin, en finiſſant le cylindre, de mouiller d'un peu de colle de farine très-claire, la derniere extrémité qui complette le rouleau. On allume un bout de ce cylindre, & l'on tient l'autre dans la bouche, pour inſpirer enſuite la fumée, comme l'on fait avec une pipe ordinaire.

Un Eſpagnol ne marche jamais ſans ſa proviſion de cigare, qu'il met en paquets dans une eſpece de petite gibeciere, ou ſac de peau parfumée, un peu plus grand que nos por-

Les Marchands & quelques Artiſtes en très-petit nombre, ſont les ſeuls gens oc-

---

tes-lettres. Jamais il ne manque, ſur-tout en ſortant de table, de préſenter des cigares à ſes convives.

La fumée en eſt beaucoup plus douce que celle que l'on tire par le tuyau d'une pipe. J'imagine que le tabac dont ces cigares ſont faites, eſt d'une eſpece plus douce que celui dont ils font des andouilles en forme de fuſeau, pour prendre en poudre; ou bien ils lui donnent une préparation qui l'adoucit; & qui conſiſte, je penſe, à faire tremper la feuille dans l'eau pendant quelques heures, avant que de la rouler. Nos matelots, qui fumoient du tabac en andouilles, ſe plaignoient de ſon âcreté, & diſoient que la fumée de ce tabac leur peloit la gorge.

Les Eſpagnols ne donnent pas au tabac la même préparation que les Portugais du Bréſil: auſſi n'eſt-il pas à beaucoup près, ſi bon. Les Portugais, en le filant comme une corde, dont la groſſeur n'excede pas un pouce de diametre, l'humectent d'un peu d'eau de mer, mêlée avec du ſyrop de canne à ſucre; ce qui l'entretient gras & frais. Celui des Eſpagnols eſt toujours extrêmement ſec; les andouilles ou fuſeaux ſont d'une livre & demie, ou deux livres. Les Portugais mettent leur tabac filé en *Rolle*. Pour cela ils l'entortillent autour d'un morceau de bois gros comme le poignet, comme on fait en France de celui qu'on connoit ſous les noms de *tabac à fumer*, ou de *tabac de cantine*. Ces Rolles ſont depuis dix juſqu'à deux cents livres, & ſont enveloppés d'un cuir verd ou ſans apprêts.

Quoique le tabac du Bréſil ſoit peut-être le plus excellent qu'il y ait, perſonne, au-moins au goût François, n'en prend de plus mauvais en poudre que les Portugais de ce pays-là. Ils ne le rapent pas; ils le coupent en petits morceaux, comme s'ils vouloient le fumer dans une pipe: ils le mettent enſuite ſur une plaque de fer ou de cuivre, ſou-

cupés dans Monte-video. Il n'y a point de boutiques apparentes, ni d'enseignes qui les annoncent; on est assuré d'en trouver une lorsqu'on entre dans une maison située à l'angle formée par la rencontre de deux rues. Le même marchand vend du vin, de l'eau-de-vie, de l'étoffe, du linge, de la clinquaillerie, &c.

Le terrein des environs de Monte-video, est une plaine à perte de vûe. Le sol est noir, fort, & produit abondamment dès qu'on y donne la plus légere culture. Il n'y manque que des cultivateurs, pour en faire un des meilleurs pays du monde. L'air y est sain, le ciel beau; les chaleurs n'y sont pas excessives. Le bois cependant y manque, & l'on n'en trouve que le long des rivieres.

---

tenue par trois pieds sur un feu doux, où ils le laissent sécher, jusqu'à ce qu'il puisse être réduit en poudre. On le pile après cela dans un mortier, on le tamise; & pour lui ôter l'odeur désagréable de brûlé qu'il acquiert en séchant ainsi, on y mêle quelques odeurs de fleurs, chacun suivant son goût particulier. Les Portugais préféroient au leur celui que nous avions apporté de France. M. de Bougainville en fit présent de deux livres à M. le Gouverneur de l'Isle Sainte-Catherine, dans une caisse de porcelaine montée en argent.

Les Eſpagnols de Monte-video ſont vêtus à-peu-près comme les Portugais de l'Iſle Sainte-Catherine ; mais ils portent aſſez communément des chapeaux blancs, à ailes rabattues, & d'une grandeur démeſurée.

Les femmes y ſont aſſez bien pour la taille & la figure ; mais on ne ſçauroit leur dire avec vérité qu'elles ont un teint de lys & de roſe ; leur viſage eſt rembruni, & communément les dents leur manquent, ou ne ſont pas blanches.

Leur habillement conſiſte, à l'extérieur, en un corſet blanc ou de couleur, ſans ajuſtement ; il ſuit les proportions de la taille, & ſes baſques deſcendent de quatre doigts ſur le jupon. Ce jupon eſt d'une étoffe plus ou moins riche, ſuivant les facultés ou la fantaiſie de celle qui le porte. Il eſt bordé d'un galon ou d'une crépine d'argent, d'or, ou de ſoie, quelquefois à double rang ; mais ſans falbalas. Elles ne portent point de coëffures de toile ni de dentelles. Un ſeul ruban, paſſé autour de la tête, tient leurs cheveux réunis ſur le ſommet ; d'où, en paſſant ſur le derriere de la tête, ils tombent en deux ou

-video ſont
Portugais de
ils portent
eaux blancs,
randeur dé-

bien pour la
ſçauroit leur
un teint de
ſt rembruni,
s leur *man-
hes.
te, à l'exté-
de couleur,
roportions de
eſcendent de
Ce jupon eſt
iche, ſuivant
e celle qui le
lon ou d'une
e ſoie, quel-
ſans falbalas.
ffures de toile
an, paſſé au-
eveux réunis
ant ſur le der-
en deux ou

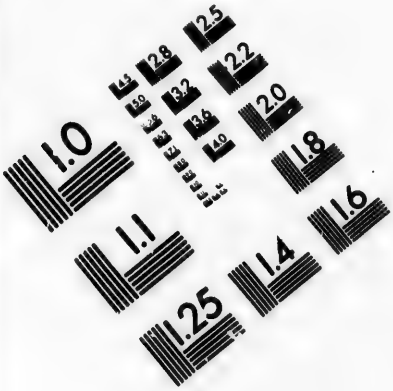
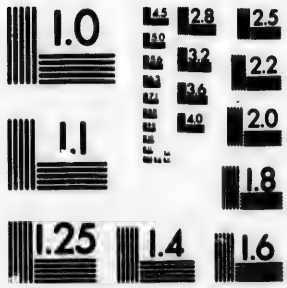
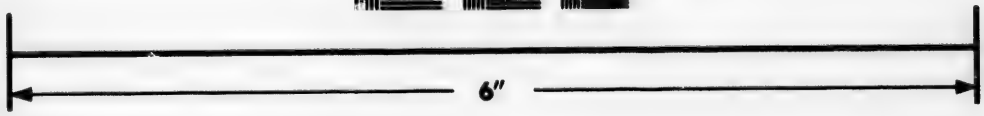
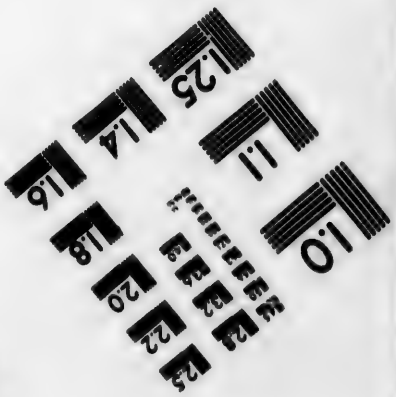


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

trois treſſes ſur le dos; quelquefois juſqu'à la jarretiere. Les plus longs leur paroiſſent les plus beaux.

Quand elles ſortent, elles paſſent ſur la tête une piece d'étoffe fine, blanche & de laine, bordée d'un galon d'or, d'argent, ou de ſoie. Cette piece d'étoffe, qu'elles nomment *iquella* ou mantille, couvre auſſi les épaules & les bras, & deſcend juſqu'au deſſous de la ceinture. Elles croiſent les deux bouts ſur la poitrine, ou les paſſent ſous les bras, comme nos Dames Françoiſes font de leur mantelet. Lorſqu'elles portent cette eſpece de voile dans la maiſon, ordinairement elles ne le paſſent pas ſur la tête (*a*). Mais, dans les rues & à l'Egliſe, elles l'arrangent ſur leur tête de maniere qu'on ne leur voit qu'un œil & le nez; & il eſt alors impoſſible de les reconnoître.

Les femmes ſont chez elles au-moins avec autant de liberté qu'en France. Elles reçoivent la compagnie de très-bonne grace, & ne ſe font pas prier pour chan-

(*a*) Ces mantelets ſont en uſage parmi les payſannes du Poitou.

ter, danſer, jouer de la harpe, de la guitarre, du tuorbe, ou de la mandoline. Elles ſont en cela beaucoup plus complaiſantes que nos Françoiſes. Lorſqu'elles ne danſent pas, elles ſe tiennent aſſiſes ſur des tabourets, placés, comme je l'ai dit, ſur une eſpece d'eſtrade au fond de la ſalle de compagnie. Les hommes ne peuvent s'y placer que lorſqu'on les y invite; & une telle faveur prouve une grande familiarité.

La maniere de danſer des Dames tient de l'indolence dans laquelle elles paſſent leurs jours, quoiqu'elles ſoient naturellement fort vives. Dans la plûpart de leurs danſes, elles ont les bras pendans, ou pliés ſous la mantille, qu'elles nomment auſſi *Rébos*. En danſant le *Sapateo*, une des danſes le plus en uſage, elles tiennent les bras élevés, & frappent des mains, comme l'on fait quelquefois en France en danſant le rigodon. Le ſapateo ſe danſe ſans changer beaucoup de place, & en battant alternativement du bout du pied & du talon. A peine ſemblent-elles remuer. Elles paroiſſent plutôt gliſſer ſeulement le pie[illegible]que marcher en cadence.

Il y a cependant une danſe fort vive & fort laſcive qu'on danſe quelquefois à Monte-video ; on l'appelle *Calenda*, & les Negres auſſi-bien que les Mulâtres, dont le tempérament eſt embraſé, l'aiment à la fureur.

Cette danſe a été portée en Amérique par les Negres du royaume d'Ardra ſur la côte de Guinée. Les Eſpagnols la danſent comme eux dans tous leurs établiſſemens de l'Amérique, ſans s'en faire le moindre ſcrupule. Elle eſt cependant d'une indécence qui étonne ceux qui ne la voient pas danſer habituellement. Le goût en eſt ſi général & ſi vif, que les enfans même s'y exercent dès qu'ils peuvent ſe ſoutenir ſur leurs pieds.

La calenda ſe danſe au ſon des inſtrumens & des voix. Les acteurs ſont diſpoſés ſur deux lignes, l'une devant l'autre, les hommes vis-à-vis des femmes. Les ſpectateurs font un cercle autour des danſeurs & des joueurs d'inſtrumens. Quelqu'un des acteurs chante une chanſon, dont le refrein eſt répété par les ſpectateurs, avec des battemens de mains. Tous les danſeurs tiennent alors les bras à demi-

levés, ſautent, tournent, font des contorſions du derriere, s'approchent à deux pieds les uns des autres, & reculent en cadence, juſqu'à ce que le ſon de l'inſtrument, ou le ton de la voix, les avertiſſe de ſe rapprocher. Alors ils ſe frappent du ventre les uns contre les autres deux ou trois fois de ſuite, & s'éloignent après en pirouettant pour recommencer le même mouvement, avec des geſtes fort laſcifs, autant de fois que l'inſtrument ou la voix en donne le ſignal. De temps en temps ils s'entrelacent les bras, & font deux ou trois tours, en continuant de ſe frapper du ventre, & en ſe donnant des baiſers, mais ſans perdre la cadence.

On peut juger combien notre éducation françoiſe ſeroit étonnée d'une danſe auſſi lubrique. Cependant les relations de Voyages nous aſſurent qu'elle a tant de charmes pour les Eſpagnols même de l'Amérique, & que l'uſage en eſt ſi bien établi parmi eux, qu'elle entre juſques dans leurs actes de dévotion: ils la danſent dans l'Egliſe & dans leurs Proceſſions: les Religieuſes même ne manquent gueres de la danſer la nuit de Noel ſur un théâtre

élevé dans leur chœur, vis-à-vis de la grille, qu'elles tiennent ouverte pour faire part du ſpectacle au peuple ; cette calenda ſacrée n'eſt diſtinguée des profanes que parce que les hommes ne danſent pas avec les religieuſes.

Le Gouverneur & les Militaires ſont habillés à la Françoiſe, mais ils ne friſent ni ne poudrent leurs cheveux, ainſi que les femmes. Ils vivent auſſi dans une grande oiſiveté.

Les gens du commun, les Mulâtres & les Negres, au lieu de manteau, portent une piéce d'etoffe rayée par bandes, de différentes couleurs, fendue ſeulement dans le milieu, pour paſſer la tête. Elle tombe ſur les bras & couvre juſqu'aux poignets. Par-devant & par-derriere elle deſcend juſqu'au deſſous du gras de la jambe, & eſt frangée tout au tour. On lui donne le nom de *Poncho* ou *Chony*. Tous le portent à cheval, & le trouvent beaucoup plus commode que le manteau & la redingote. M. le Gouverneur nous en montra un, brodé en or & argent, qui lui coûtoit trois cents & tant de piaſtres.

On en fait au Chili du prix de deux mille; & c'eſt de cette contrée, qu'on en a emprunté l'uſage à Monte-video.

Le Poncho garantit de la pluie, ne ſe défait pas au vent, ſert de couverture la nuit, & de tapis en campagne. On voit toutes ces figures *Pl.* XV.

La maniere de vivre des Eſpagnols eſt très-ſimple. Les hommes qui ne ſont pas occupés au commerce, ſe levent très-tard, ainſi que les femmes. Ils reſtent enſuite les bras croiſés, juſqu'à ce qu'il leur prenne fantaiſie d'aller fumer une cigale avec leurs voiſins. On les trouve ſouvent quatre ou cinq, debout à la porte d'une maiſon, cauſant & fumant. D'autres montent à cheval, & vont faire, non un tour de promenade, dans la plaine, mais un tour de rue. Si l'envie leur prend, ils deſcendent de cheval, ſe joignent à la compagnie qu'ils rencontrent, cauſent deux heures, ſans rien dire, fument, prennent du maté, & remontent à cheval. Il eſt très-rare en général qu'un Eſpagnol ſe promene à pied, & on voit dans les rues, autant de chevaux que d'hommes.

Pendant la matinée, les femmes demeurent assises sur un tabouret, au fond de leur Salle, ayant sous les pieds, d'abord une natte de roseaux sur le pavé; & par dessus cette natte, des manteaux de Sauvages, ou des peaux de Tigres. Elles y jouent de la guitarre, ou de quelque autre instrument en s'accompagnant de la voix, ou prennent du maté, pendant que les Négresses apprêtent le dîner dans leur appartement.

Vers midi & demi ou une heure, on sert le dîner, qui consiste en du bœuf accommodé de différentes façons, mais toujours avec beaucoup de piment & de safran. On y sert quelquefois des ragoûts de moutons, qu'ils nomment *Carnero*, & quelquefois du poisson, rarement de la volaille. Le gibier y abonde; mais les Espagnols ne sont pas chasseurs; cet exercice les fatigueroit. Le dessert est composé de confitures.

D'abord après le dîner, Maîtres & Esclaves font ce qu'ils appellent *la Siesta*, c'est-à-dire qu'ils se deshabillent, se couchent & dorment deux ou trois heures. Les ouvriers, qui ne vivent que du travail de

leurs mains, ne ſe refuſent pas ces heures de repos. Cette bonne partie de la journée perdue, eſt cauſe qu'ils font peu d'ouvrage, & voilà ce qui rend la main-d'œuvre exceſſivement chere. Peut-être auſſi cette inertie vient elle de ce que l'argent y eſt très-commun.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſoient indolents. La viande ne leur coûte que la peine de tuer, d'écorcher, & de couper le taureau pour l'apprêter. Le pain y eſt à très-bon marché. Les peaux de taureaux & de vaches leur ſervent à faire des ſacs de toutes eſpeces, & à couvrir une partie de leurs maiſons. Ces peaux ſont ſi communes, que l'on en trouve des lambeaux épars ça & là le long des rues peu fréquentées, dans les Places & ſur les murs des jardins.

On trouve peu de ces jardins cultivés, quoique chaque maiſon ait le ſien. Je n'en ai vu qu'un ſeul aſſez bien entretenu, ſans doute parce que le Jardinier étoit Anglois. Auſſi les légumes y ſont rares. Celui que l'on y cultive le plus eſt le Séfran ou Carthame, pour la ſoupe & les ſauces.

Il eſt ordinaire aux Eſpagnols d'avoir une Maîtreſſe. Ceux qui en ont des enfants, leur donnent une eſpece de légitimité, en reconnoiſſant publiquement qu'ils en ſont les peres. Alors ces enfants héritent d'eux, à-peu-près comme les enfants légitimes. Il n'y a pas de honte attachée à la bâtardiſe; parce que les Loix autoriſent cette naiſſance, au point de donner aux bâtards même le titre de Gentilshommes: & de telles loix paroiſſent plus conformes à l'humanité, en ce qu'elles ne puniſſent point un enfant innocent du crime de ſon pere.

Les cérémonies de la Religion ſont à-peu-près les mêmes qu'à Madrid. Pendant tout le temps de la Meſſe, un habitant joue de la Harpe, dans une tribune, ſans doute pour tenir lieu d'orgues. Je n'y ai vu de particulieres démonſtrations de dévotion, que celle de ſe frapper la poitrine à cinq ou ſix repriſes, depuis le commencement du Canon juſqu'après la Communion. Le Roſaire y eſt encore fort en uſage; & c'eſt preſque la ſeule priere qu'on fait à Monte-video. Les Portugais de Sainte-Catherine, Blancs, Noirs

& Mulâtres, ſont tous gloire d'en avoir. Ils ont auſſi beaucoup de dévotion au ſcapulaire du Mont-Carmel, Hommes & femmes en portent. Au moyen du ſcapulaire & des *Avillas*, ils ſe croyent à l'abri de tous les périls, & en ſureté pour leur ſalut éternel. Ces *Avillas* qu'on leur voit pendus au cou, ſont une eſpece de chataigne de mer, reſſemblant à une feve plate & ronde, de la largeur d'un petit écu, & de deux lignes & demie d'épaiſſeur; la peau eſt grenue & chagrinée très-fin, couleur claire de chataigne; à la circonférence eſt une bande noire, qui en fait preſque tout le tour. J'en amaſſai beaucoup ſur le bord de la mer à l'Iſle Sainte-Catherine, ſans les connoître, & j'en ai vu pluſieurs montées en argent chez un Orfevre à Monte-video. Il me dit que, portée au col, elle préſervoit du mauvais air & des ſorciers.

A chaque Autel eſt un voile qui regne depuis le haut juſqu'au bas, toujours tendu devant la principale Image. Au commencement de la Meſſe, le Servant tire le cordon qui ſuſpend ce voile, & il découvre l'Image: la Meſſe finie, il laiſſe re-

tomber le Store, & ce Tableau eſt voilé.

Il n'y a qu'un ſeul Eccléſiaſtique dans la Ville qui nous fit beaucoup d'accueil ; il avoit connoiſſance, non-ſeulement de ce que le Roi de Portugal avoit fait contre les Jéſuites de ſes Etats, mais encore de ce que les Parlements de France & le Gouvernement avoient ſtatué contre cette Société. Il me pria même de lui donner en écrit le précis de ce que repréſente le célebre Tableau trouvé chez les Jéſuites de Billom en Auvergne, lors de l'inventaire qui y fut fait des meubles & des biens de ces Peres, après la condamnation & la ſuppreſſion de leur Inſtitut en 1762 & 1763, & la ſécularisation de ſes membres. Je ſatisfis ſa curioſité ſur ce monument autentique de la folie Jéſuitique. Ce Curé eſt homme de bon ſens, généralement aimé. Il a une trentaine d'Eſclaves, qu'il aime comme ſes enfants. Il les éleve bien, & leur donne enſuite la liberté, avec quarante ou cinquante taureaux, pour les mettre en état de vivre ſans dépendance. La Cure de ce bon Prêtre, avec ſes revenus particuliers, peuvent lui valoir près de quatre mille piaſtres.

Me trouvant un jour chez le Gouverneur, je lui témoignai mon étonnement de ce que les habitants de Monte-video ne s'aviſoient même pas de ſe procurer de l'ombre dans leurs jardins & dans les Places publiques, en y plantant des arbres qui ſerviroient à l'utilité & à l'agrément; il nous dit, que cette décoration ne manquoit pas totalement au pays, & que lui-même avoit fait planter un joli bois dans une maiſon de campagne qu'il avoit à environ deux lieues de la Ville. Il propoſa en même temps la partie d'y aller à cheval le lendemain après-midi. Nous acceptâmes la cavalcade dans le deſſein de voir le pays, & de vérifier ce que lui & tant d'autres nous avoient dit d'étonnant & de merveilleux ſur les chevaux du Paraguay.

Le jour de la partie, M. de Bougainville, les principaux Officiers & moi, nous nous rendîmes au Gouvernement, où nous trouvâmes des chevaux prêts. Madame la Gouvernante, habillée en Amazone & coeffée d'un chapeau bordé d'or retrouſſé à la militaire, ſe mit à la tête de la cavalcade, ſur un cheval ſuperbe, dont la bonté égaloit l'apparence. Nous

arrivâmes

arrivâmes au bout d'une grande heure au boſquet du Gouverneur; cet enclos délicieux conſiſte en pommiers, poiriers, pêchers & figuiers, plantés en allées, mais peu régulieres, ſi l'on en excepte celle du milieu, qui a de longueur près d'une demi-lieue. Un ruiſſeau aſſez conſidérable ſerpente au travers du verger; les allées ſont fort champêtres, à cauſe des plantes hautes & baſſes qui y croiſſent ſans culture. La méliſſe ſur-tout y vient en abondance.

Les arbres étoient ſi chargés de fruits, que la plûpart des branches n'ayant pu en ſupporter le poids, étoient déjà briſées; & tous ces fruits, dit-on, ſont excellents. Nous ne pûmes en juger, car ils ne devoient être en maturité qu'à la fin de Février; ils avoient au-reſte une très-belle apparence.

On pourroit faire de ce verger une promenade charmante; mais le Gouverneur n'y fait pas travailler, parce qu'il eſt dans le deſſein de retourner en Europe, où il compte fixer ſon ſéjour.

C'eſt dans ce boſquet que je liai connoiſſance avec un Franciſcain nommé le Pere Roch, qui étoit Précepteur du fils

de Dom-Viana. Pendant la promenade nous raiſonnâmes en langue latine, ſur quelques points de Phyſique; & il me fut aiſé de connoître qu'il ne l'avoit gueres étudiée que dans les écoles de la Philoſophie d'Ariſtote. Il m'avoua même qu'il y étoit très-attaché. *Je ſuis*, me dit-il, *Péripatéticien & Scotiſte pour la vie.*

Nous avons dîné pluſieurs fois chez le Gouverneur, qui nous a toujours donné des repas auſſi ſplendides que le pays peut le permettre; mais les mets y étoient apprêtés ſuivant l'uſage; c'eſt-à-dire, la plupart avec de la graiſſe de bœuf rafinée, qui leur tient lieu de beurre & d'huile; & aſſaiſonnés de tant de piment, & de carthame, que les viandes en étoient toutes couvertes. On avoit cependant ſoin de ne pas mettre ces épices ſur tous les mets. Les vins d'Eſpagne & du Chili nous ſervoient de boiſſon; les plats & les aſſiettes étoient d'argent; il y en avoit auſſi de porcelaine. Une nappe très-courte couvroit la table, & les ſerviettes étoient un peu plus petites que des mouchoirs médiocres, frangées naturellement; ou pour parler plus correctement, effilées par les deux

bouts. Les Eſpagnols ne boivent ordinairement que de l'eau pendant le repas, & à la fin on apporte à chacun un grand verre de vin, ſans même qu'on le demande. Quand nous demandions de l'eau & du vin, on les apportoit donc l'un après l'autre, & il falloit les boire ſéparément. Le vin du Chili a la couleur d'une potion de rhubarbe & de ſéné; ſon goût en approche aſſez. Il prend ce goût peut-être du terroir, peut-être auſſi des peaux de bouc gaudronées dans leſquelles on le tranſporte. On n'en boit gueres d'autres dans tout le Paraguay. On ſe fait bientôt à ce goût-là; & quelques jours après en avoir fait ſon ordinaire, on le trouve bon. Il eſt très-chaud ſur l'eſtomach. Mais ſoit goût, ſoit fantaiſie, les Eſpagnols préféroient celui de France que nous y avons porté.

Le 1 de Janvier, nous allâmes à Monte-video faire au Gouverneur notre compliment ſur la nouvelle année; nous ne ſçavions pas que cette cérémonie eſt renvoyée dans ce pays-là, au ſixieme du mois, jour de l'Épiphanie. Il étoit occupé à tenir l'aſſemblée pour la nomination des Officiers de la Juſtice. Ayant appris

qu'après cette nomination, il devoit aller avec tout ſon cortege, à l'Egliſe-Paroiſſiale, qu'ils nomment *la Cathédrale*, nous nous y rendîmes à midi & demi. Il parut au milieu des nouveaux Officiers de la Juſtice, ayant tous de grandes baguettes blanches à la main, dont ils ſe ſervoient comme de bâtons, pour s'appuyer en marchant. Il traverſa la place au milieu de ces Officiers, rangés ſur une même ligne, ayant leur grand manteau noir & leur rotin, comme l'Oidor de l'Iſle Sainte-Catherine. La cérémonie finit comme en Europe, par une Meſſe, & par un grand dîner.

Comme Monte-video n'eſt point peuplé, on y encourage les déſertions dans les troupes étrangeres; nous perdîmes durant notre ſéjour ſix Matelots & un Colon deſtiné pour les Iſles Malouïnes; le Gouverneur, à la ſollicitation de M. de Bougainville, qui promit dix piaſtres pour chaque Déſerteur qu'on lui ameneroit, envoya des Dragons à leur pourſuite; mais ils n'en donnerent aucunes nouvelles. Je penſe même qu'on leur en auroit promis cent, qu'ils n'en auroient

arrêté aucun ; il eſt de l'intérêt de l'Eſpagne qu'il reſte beaucoup d'hommes dans le pays, pour le peupler.

Il n'eſt permis à aucun étranger de vendre des marchandiſes à Monte-video ; cependant, malgré les difficultés qu'il y avoit à les débarquer, & les dangers qu'on couroit à les vendre, pluſieurs de nos Officiers, & des gens de l'équipage, qui avoient fait des pacotilles, dans l'eſpérance de les vendre à l'Iſle de France & aux Indes Orientales où ils penſoient que nous allions, s'en débarraſſerent. Comme notre navire étoit abordé le premier dans le Pays, depuis la paix, tout s'y vendit très-bien. Les Gardes ne confiſquerent que quelques paquets portés imprudemment, & M. de Bougainville parut approuver hautement cette rigueur ; ce qui perſuada les Eſpagnols qu'il n'autoriſoit point la contrebande.

Dans la ſuite, en donnant quelque argent aux Gardes Eſpagnols, & même à l'Officier qui les commandoit, on vint à bout de n'eſſuyer aucune difficulté. Comme nous étions cenſés n'avoir pas de la monnoie d'Eſpagne, & que celle de France

n'a pas cours dans le Pays, M. de Bougainville demanda & obtint la permiſſion de vendre quelques pieces de vin, d'eau-de-vie, d'huile, & pluſieurs autres Marchandiſes qu'il avoit de ſuperflues, pour acquiter toutes les dettes du navire; enfin la bonne intelligence entre nous & les Eſpagnols, dura pendant tout le temps de notre relâche à Monte-video.

CHAPITRE XI.

De quelques particularités ſur les Indiens du Paraguay.

UN jour que nous étions au Gouvernement, quatre Indiens vinrent s'y préſenter; dès que le Gouverneur apperçut qu'ils entroient dans ſa cour, il fit fermer la porte de ſes appartements. Nous lui en demandâmes la raiſon : s'ils entroient dans cette Salle, nous dit-il, elle ſeroit infectée pour huit jours. Ils exhalent une odeur qui s'attache aux murailles mêmes. Cette odeur vient de ce qu'ils s'oignent le corps d'une huile infectée, pour ſe garantir des inſectes.

Ces Indiens, trouvant les portes fermées, s'approcherent de la fenêtre où nous étions, & un d'eux tira d'un petit ſac de peau de Tigre, un papier écrit & plié, qu'il préſenta. Le Gouverneur le prit, & le lut. Il étoit écrit en langue Eſpagnole. C'étoit un Certificat de pluſieurs Gouverneurs Eſpagnols qui déclaroient

qu'un de ces Indiens étoit de la race des Caciques, & lui-même actuellement Chef de Village. Le Gouverneur le lui rendit, & l'Indien lui demanda par signe une feuille de papier, pour substituer à celle qui enveloppoit auparavant le Certificat, parce qu'elle étoit coupée dans les plis, par vétusté : on la lui donna. Vraisemblablement ces Indiens ignoroient la langue Espagnole; car ils n'en prononcerent pas un seul mot. Un Officier nous dit, qu'ils avoient parlé la langue du Para, mêlée de celle des Indiens des Terres circonvoisines. Ils n'avoient pour tout habillement, qu'une espece de manteau composé de plusieurs peaux de chevreuils avec leur poil, cousues ensemble pour former un quarré long, tel que pourroit être une serviette de table. Il étoit attaché auprès des épaules avec deux courroies; & produisoit l'effet que l'on voit dans la *fig.* 4. de la *Pl.* VI. Le côté de la peau qui touchoit à la chair, étoit blanc, & peint en rouge & en bleu gris, par quarrés, lozanges & triangles. Ces Indiens viennent assez souvent dans la Ville, par troupes, & y amenent aussi leurs femmes. Leurs habitations

ne ſont pas éloignées de Monte-video, de plus de ſix ou ſept lieues. Ils y viennent pour boire du vin & de l'eau-de-vie. N'ayant pas parmi eux l'uſage de l'argent monnoyé, ils donnent des petits ſacs de peaux de Tigre, leurs manteaux, quelquefois les peaux des animaux féroces qu'ils ont tués ; mais plus ordinairement celles qu'ils ont couſues enſemble, pour ſe couvrir. Ils les donnent preſque pour rien ; car ils livrent un de ces eſpeces de manteaux compoſé de huit peaux de chevreuils pour un réau, qui vaut douze ſols & demi, monnoie de France. Un ſac de peau de Tigre, long de quatorze ou quinze pouces, & large d'un pied, ne coûte qu'un demi-réau. Quand on veut avoir ces manteaux des Indiens, il ſuffit de le prendre d'une main, & de préſenter un réau, ou un demi-réau de l'autre. L'Indien dénoue auſſi-tôt la courroie, prend la piece d'argent, vous donne le manteau, ou le petit ſac, & va tout nud chez le premier marchand, boire du vin ou de l'eau-de-vie.

Leurs femmes ſont de même. Elle n'ont

pas ordinairement d'autres vêtements que les hommes. Mais on en voit quelquefois qui attachent de plus une courroie de peau autour de leur ceinture, pour ſe montrer avec décence.

Il eſt défendu de leur vendre une quantité de vin, ou d'eau-de-vie, qui puiſſe les enyvrer, dans la crainte que l'yvreſſe ne leur faſſe commettre quelques déſordres. M. de Bougainville voulant donner un réau à chacun des quatre qui ſe préſenterent chez le Gouverneur; celui-ci le pria, par cette raiſon, de modérer ſa généroſité. Une autrefois, étant chez le Curé, on nous avertit qu'il en venoit une troupe de huit à neuf, hommes & femmes. L'écrivain de notre Frégate s'étant mis à la porte, avec un morceau de pain qu'il mangeoit, un de ces Indiens lui prit en paſſant ce morceau de pain, s'arrêta un moment, le mangea en riant, & enſuite rejoignit ſa troupe en ſilence. Ils avoient tous la tête & les pieds nuds, & ne portoient d'autre vêtement que le manteau dont j'ai parlé. Les uns le plaçoient ſur l'épaule droite, & les autres ſur la gauche. Ils met-

tent le poil en-dehors ou en-dedans, ſuivant qu'il pleut, ou que le temps eſt beau.

Ceux que j'ai vûs étoient bien faits; ils avoient le corps droit, la jambe & le bras bien tournés, la poitrine large, & tous les muſcles du corps bien deſſinés. Les femmes étoient plus petites de beaucoup que les hommes, qui étoient tous de de belle taille. Ces femmes avoient, comme eux, un air vif, un viſage arrondi, cependant ſans embonpoint; des yeux aſſez grands, pleins de feu, le front élevé, la bouche grande, le nez large & un peu applati vers la pointe; les levres de moyenne groſſeur & les dents blanches; les cheveux longs, noirs, & tombant négligemment autour du cou, quelquefois même ſur le front; ils les oignent, ainſi que le corps, de différentes drogues qui ne ſont des parfums que pour eux.

On dit qu'ils n'ont pas, dans le premier âge, cette couleur de cuivre rouge bronzé, qu'on leur voit répandue généralement ſur toute la peau. Sans doute que le climat, l'air brûlant qui agit ſans ceſſe ſur

cette peau, & les prétendus parfums dont ils l'oignent, contribuent beaucoup à lui donner cette couleur, qui après pluſieurs générations, peut devenir naturelle.

Les femmes ſont occupées à la culture du manioc, & à ſa préparation pour en faire la caſſave. Leur ménage ne conſiſte qu'à coudre enſemble les peaux de chevreuils ou d'autres bêtes, dont les hommes & les femmes ſe couvrent, & à préparer leurs repas pour elles; pour les hommes, ils paſſent leur vie à la chaſſe, ou à la pêche, ou à monter à cheval; auſſi ſont-ils d'excellents cavaliers. Les vieillards préſident à chaque hameau, & demeurent dans leurs habitations avec les jeunes garçons & les filles qui n'ont pas encore la force de faire un travail pénible. Toute la forme de leur gouvernement conſiſte à reſpecter leurs Anciens.

Ils ſont extrêmement adroits dans le maniment des lacs, des lances & de l'arc: rarement ils manquent leur coup avec le lacs, à cheval même, & en courant à toute bride. Un Taureau furieux, un Tigre, l'homme-même le plus ruſé ne

leur échappent guere. Dans leurs querelles particulieres, ils ſe ſervent de ces lacs, & d'une demi-lance. La ſeule maniere de rendre leur adreſſe inutile, eſt de ſe coucher à terre, ou de ſe coller contre un arbre, ou contre un mur.

Ces lacs ſont de cuir de Taureaux coupés autour de la peau. Ils tordent cette courroie ; ils la rendent ſouple à force de la graiſſer, & l'allongent en la tirant, juſqu'à ne lui laiſſer qu'un demi-doigt de largeur. Elle ne laiſſe pas d'être ſi forte, qu'un Taureau ne peut la rompre, & qu'elle réſiſte plus qu'une corde de chanvre, qui même ſeroit moins ſouple, & ne pourroit pas être employée au même uſage.

On ne peut guère avoir de peaux de Tigres & autres bêtes féroces que par les Indiens. Elles ne ſont cependant pas cheres, quoiqu'aſſez rares à Monte-video. On en a une des plus belles pour deux ou trois piaſtres. J'en achetai une de Tigre, très-belle, mais de moyenne grandeur, & couſue en biſſac, pour une piece de huit. Les Indiens n'en tuent guere, quoi-

qu'ils les mangent, parce qu'ils ne ſe ſervent de leurs peaux que pour les petits ſacs dont j'ai parlé. Ils portent dans ces ſacs la caſſave, qui leur ſert de nourriture, & les fers de leurs fléches, qu'ils n'emmanchent au bout du roſeau, que lorſqu'ils veulent les tirer. Ce fer a la forme & la largeur d'une feuille de Laurier, dont les deux extrémités ſeroient très-allongées. Ils l'enfoncent dans le roſeau par un bout ou par l'autre indifféremment, parce que ce fer eſt pointu & tranchant des deux côtés. Ces fléches ſont d'autant plus meurtrieres, que le fer n'étant pas attaché ſolidement au roſeau, ce fer demeure dans la bleſſure, quand on veut en retirer la fléche.

Lorſqu'ils veulent lancer un animal, ils le pourſuivent, tenant la bride de leur cheval d'une main, & de l'autre le lac; & le lui jettent au cou, aux jambes, ou aux cornes. Si l'animal eſt ſi furieux ou féroce, ils l'attaquent trois, quatre de compagnie; chacun lui lace un membre, puis ils ſe ſéparent l'un allant à droite, l'autre à gauche; ce qui roidit les lacs, & don-

ne la facilité à un troiſieme d'approcher ſans danger de l'animal, & de le tuer avec ſa demi-lance.

[Il eſt fâcheux que nous ne connoiſſions ces Indiens que par les Jéſuites, ou les partiſants de leur deſpotiſme: ils ſont pour le politique auſſi bons à étudier que les Eſpagnols même, & pour le philoſophe ils le ſont davantage; car ils ſont plus près de la nature].

CHAPITRE XII.

Hiſtoire Naturelle de Monte-video.

[LEs chevaux du Paraguay ſont célebres dans le nouveau monde ; auſſi ils forment la principale richeſſe des habitants de Monte-video ; ils ſervent aux Blancs, aux Mulâtres & aux Negres, & leur nombre égale pour le moins celui des hommes].

Malgré le prix qu'on attache à ces quadrupedes, on pourroit cependant nommer Monte-video l'enfer des chevaux ; on les fait travailler ſouvent trois jours de ſuite ſans boire ni manger ; on les traite comme les chameaux de l'Arabie.

Ces chevaux néanmoins ſont excellents, ils ont conſervé la vivacité des chevaux Eſpagnols dont ils ſont ſortis ; ils ont le pied extrêmement aſſuré, & ſont d'une agilité ſurprenante. Leur pas eſt ſi vif & ſi allongé, qu'il égale le plus grand trot & le petit galop des nôtres. Leur pas conſiſte à lever en même-temps le pied de devant

devant & celui de derriere ; & aulieu de porter le pied de derriere dans l'endroit où ils avoient posé celui de devant, ils le portent beaucoup plus loin, vis-à-vis & même au-delà du pied de devant du côté opposé ; ce qui rend leur mouvement près du double plus prompt que celui des chevaux ordinaires, & beaucoup plus doux pour le cavalier. Ils ne sont pas distingués par leur beauté ; mais on peut vanter leur légereté, leur douceur, leur courage & leur sobriété. Les habitants ne font aucune provision de foin ni de paille pour nourrir ces animaux. Toute leur ressource est de les faire paître aux champs toute l'année. Il est vrai qu'il n'y fait jamais de froid à glacer ni les rivieres ni les plantes.

Les chevaux ne sont pas ferrés. Les harnois sont aussi bien différents de ceux que l'on employe en Europe. Ils posent premierement sur le cheval nud une grosse étoffe molle & d'un tissu peu serré, qu'ils nomment *schuaderos* ; par-dessus une sangle, puis un cuir assez fort, de la largeur de la selle, qui déborde sur la croupe, & qui sert de housse. On le nomme *carné-*

ros. Sur ce cuir ſe place la ſelle, faite comme les bâts de nos chevaux de charge, & par-deſſus une ou pluſieurs peaux de mouton avec la laine couſues enſemble, & peintes d'une ſeule ou pluſieurs couleurs. C'eſt le *peilhon*. Enfin une ſeconde ſangle ou ſouventriere, pour aſſujettir le tout ſur le cheval. Les étriers ſont petits & étroits, parce qu'ils n'y mettent que le bout du ſoulier ; & ceux qui vont pieds nuds, n'y mettent que le gros orteil.

Le mords de la bride eſt de fer, tout d'une piece, & ſans boſſettes. Les rênes ſont compoſées de pluſieurs petites courroies, entrelacées en forme de cordons à pendules ou à ſonnettes, & ont au moins ſix pieds & demi ou ſept de longueur, parce qu'elles ſervent en même temps de fouet. Un demi-cercle de fer, pris de la même piece de barre dans lequel on paſſe la mâchoire inférieure du cheval, produit le même effet que la gourmette. La partie du carneros qui dérobe la ſelle, & porte ſur la croupe, eſt ordinairement goffrée en fleurons.

Quand un Eſpagnol eſt à cheval, il porte le *ponchos*, qui eſt plus commode

que le manteau, ſoit pour le cavalier, ſoit pour ſa monture.

Le *ponchos* eſt, comme je l'ai dit, une piece d'étoffe de la forme d'une couverture de lit, & de deux ou trois aulnes de long ſur deux de large. On le porte à cheval & à pied. Les gens peu riches & les Negres ne le quittent qu'en ſe couchant.

A cheval, ce vêtement eſt à la mode, même pour les deux ſexes, ſans diſtinction de rang. On ne diſtingue le Gouverneur d'un eſclave, que par la fineſſe, la légéreté & la richeſſe du *ponchos*. L'exercice du cheval eſt ſi commun à Monte-video, qu'on y voit aux femmes autant d'adreſſe & de légereté qu'aux hommes; ce qui rend juſqu'à un certain point vrai-ſemblable l'hiſtoire des Amazones.

[Il y a beaucoup d'animaux féroces à Monte-video, les Tigres ſur-tout y ſont très-communs, & en général ils ſont plus gros & plus féroces que ceux des déſerts du Zaara & du Biledulgérid; cette obſervation fait naître quelques doutes ſur l'idée ſinguliere de M. de Buffon & de l'auteur des *Recherches philoſophiques ſur les*

Américains, que les animaux du nouveau monde ſont tous dégénérés comme ſi la nature dans ces climats étoit épuiſée, & que ſa puiſſance génératrice fût altérée ; un ſeul fait bien conſtaté par un Naturaliſte ſuffit pour faire écrouler tous les ſyſtêmes d'un Philoſophe].

Malgré la férocité des Tigres de Monte video, on réuſſit quelquefois dans le bas-âge à les apprivoiſer. Le Gouverneur en avoit fait élever un dans la cour de ſon Palais ; il étoit attaché auprès de la porte d'entrée, avec une ſimple courroie. Les Dragons & les Domeſtiques badinoient avec lui, ſans qu'il donnât aucune marque de ſa férocité naturelle. On le tournoit, on le tiroit, on le culbutoit, comme l'on feroit un chat privé. Voyant qu'il pouvoit faire plaiſir à M. de Bougainville, le Gouverneur le fit porter à bord, & le lui donna. On y fit conſtruire une cage de madriers de ſix pouces d'écariſſage, & on le garda une huitaine de jours. Au bout de ce temps, il commença à mugir de tems à autre, & ſur-tout la nuit. On craignit alors qu'il ne devînt furieux. D'ailleurs il falloit de la viande fraîche pour le

nourrir ; & nous n'en avions pas de reſte à lui donner. Ces conſidérations déterminerent M. de Bougainville à le faire étrangler. Il n'avoit alors que quatre mois : & ſa hauteur, ſur ſes jambes, étoit de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquiſe dans ſa grandeur naturelle.

Un jour que M. Frontgouſſe & moi nous nous occupions à herboriſer, nous entendîmes un cri plaintif qui partoit d'un amas de pierres & de roches qui environnoit une des fontaines de Monte-video; nous n'en étions pas éloignés de plus de 7 à 8 toiſes. Nous prîmes d'abord ce cri pour celui d'un chat embarraſſé dans ces pierres, & échappé d'une habitation qui en étoit diſtante d'un demi-quart de lieue. En nous approchant de la fontaine, ce cri nous parut être celui d'un enfant. Nous en approchions, lorſque M. Frontgouſſe nous dit : n'avançons pas, ce n'eſt pas le cri d'un enfant, c'eſt celui d'un *Cayman*. Je me rappelle en avoir entendu de ſemblables plus d'une fois dans nos Iſles. Nous ne ſommes pas aſſez forts contre un animal auſſi féroce. Il y en a en effet dans

le Pays; & M. de Saint-Simon nous avoit déjà dit en avoir vû un ſur le bord d'une petite riviere, qui coule derriere le Mont, qui n'eſt ſéparée de la Ville que par la baie où le Port eſt ſitué.

[Le Cayman eſt une eſpece de Crocodile: c'eſt le plus grand des animaux ovipares; car il a quelquefois juſqu'à vingt pieds de long; les écailles dont ſon corps eſt couvert, reſiſtent à un coup de mouſquet chargé de balles ramées; on prétend qu'il peut couper un homme par le milieu du corps. Les Negres, qui ſont ſi foibles auprès des Blanç, luttent avec avantage contre cet amphybie. Ils vont l'attaquer dans la mer, lui enfoncent dans la gueule un morceau de bois, pour la tenir ouverte; & comme cet animal n'a point de langue, il eſt bientôt noyé. Je doute que les conquérans de ces Africains s'expoſaſſent ainſi à des combats ſinguliers contre les Caymans].

Inſtruit de la férocité de cet animal inconnu, je n'oſai pouſſer ma curioſité plus loin; nous nous contentâmes d'amaſſer encore quelques pieds de moté, & nous reprîmes le chemin de la ville pour retour-

ner à bord. Chemin faiſant, nous rencontrâmes beaucoup de Courlis qui voloient par compagnie. Ils ſe laiſſoient approcher à la portée du piſtolet; mais nous n'étions armés que de bâtons.

Etant un jour dans un canot avec le Gouverneur, nous ſentîmes une odeur infecte, ſemblable à celle qu'exhaleroit un cadavre. Je m'imaginai d'abord qu'elle provenoit de la corruption de quelque Taureau tué & abandonné ſur le rivage; mais le Gouverneur me déſabuſa & m'aſſura que c'étoit une exhalaiſon de l'urine d'un animal nommé *Zorillos*, en colere, ou pourſuivi par quelque chaſſeur.

Le Zorillos eſt de la grandeur d'une Belette, un peu moins long, d'un poil fauve, plus clair ſous le ventre, qui eſt preſque gris; deux lignes blanches s'étendent le long du dos, & forment depuis le cou juſqu'à la queue, une figure preſque ovale. Cette queue eſt bien fournie de poil, & l'animal la tient preſque toujours dreſſée, comme fait l'Ecureuil. Lorſqu'il ſe ſent pourſuivi, ou qu'il s'irrite, il lâche ſon urine qui infecte l'air à plus d'une demi-lieue. Nous avons ſenti cette odeur deux

ou trois fois, à bord même de notre frégate, quoiqu'éloignée de terre d'une bonne lieue & demie. Le Zorillos eſt peut-être le même que la *Bête puante*, ou *Enfant du Diable* du Canada, dont l'urine produit à-peu-près les mêmes effets. Le *Chinche* des parties méridionales de l'Amérique a auſſi beaucoup de rapport avec le Zorillos.

Un autre animal fort commun dans les environs & du côté de Buenos-ayres, eſt le Tatu-apara, que nous nommons *Tatou*; les Eſpagnols *Armadillo*, & les Portugais *Encubertado*. Comme il eſt très-connu, je n'en ferai pas la deſcription. Ximenez dit que les écailles du Tatou, réduites en poudre & avalées au poids d'une dragme dans une décoction de ſauge, provoquent une ſueur ſi ſalutaire, qu'elle guérit les maladies vénériennes; qu'elle fait ſortir les épines de toutes les parties du corps; &, ſuivant Monades, *liv.* 15, *pag.* 552, les petits os de la queue de cet animal guériſſent la ſurdité.

Pluſieurs de nos Marins acheterent des Perruches à Monte-video. Elles coûtoient juſqu'à deux piaſtres. Leur plu-

mage est entierement verd, excepté celui du cou, de l'estomac, & un peu du ventre, qui est d'un beau gris argenté. Le bec est court, très-courbé, & de couleur de chair; leur grosseur est celle d'une grive; mais elles ont une queue très-longue. Douces, caressantes, mais très-vives, elles apprennent aisément à parler, prononcent bien & se plaisent en compagnie. Plus on fait de bruit, plus elles élevent la voix.

On les éleve & on les tient à Montevideo dans des cages de cuir de Taureau; ce sont des especes de boîtes plates par-dessous, oblongues, convexes par-dessus, percées de trois trous de chaque côté, & d'un trou, à une extrémité, assez ouvert pour laisser à l'oiseau la liberté d'y passer la tête seulement. A l'autre extrémité est une ouverture qui se ferme à deux battants, ayant la forme d'une porte cochere. C'est par-là que l'on introduit la Perruche.

On nous assura que la durée de la vie de cet oiseau n'est que d'un an, quand on le tient en cage. Est-ce la vérité, ou une simple opinion fondée sur l'expé-

rience ? Je n'en ſçai rien. De huit que nous avions à bord, ſix ſont péries de maladie, ou en tombant à la mer ; une ſeptieme ſe ſauva, dit-on, à notre arrivée à Saint-Malo, & la huitieme mourut dans ma chambre trois jours après mon retour à Paris.

Il y a peu de coquillages ſinguliers dans le Bréſil ; cependant le Gouverneur fit préſent à M. de Bougainville d'un ſuperbe nautile papyracée qu'on lui avoit envoyé de Rio-Janeiro : il aſſura auſſi en avoir trouvé une ſemblable ſur la côte de l'Iſle de Maldonnat ; il eſt probable qu'on en trouveroit bien d'autres, ſi on en faiſoit commerce à Monte-video.

Le regne végétal mérite un peu plus d'attention dans cette contrée. Je trouvai chez un Officier Eſpagnol, élevé en France, un petit jardin de plantes curieuſes ou médicinales que le pays fait naître, & dont j'ai appris le nom & les propriétés.

La plante nommée *Méona* reſſemble beaucoup à du ſerpolet ; mais la feuille en eſt ronde & d'un verd moins brun ; la tige eſt rouge & rampante : elle prend racine à chaque nœud, & donne un lait

blanc comme le tithymale. La graine vient dans une gouſſe ſpirale, hériſſée; cette gouſſe ne contient qu'une graine jaunâtre, qui a preſque la forme d'un rein. Elle jette de ſa racine beaucoup de tiges branchues, qui ſe répandent en rond ſur la terre, comme celles de la renouée. Priſe en infuſion comme le thé, elle guérit, dit-on, de la rétention d'urine, comme par miracle.

Ebreno, ou *Mio-mio*, eſt une plante dont la tige eſt preſque rampante, & ne s'éleve gueres que d'un demi-pied. La feuille eſt plus menue que celle du fenouil; ſa fleur eſt herbeuſe & vient en bouquets, à-peu-près en ombelle; la racine eſt rouſſâtre en dehors, ayant, ainſi que la plante, le goût de panais aromatiſé. Elle ſe prend en infuſion contre les fluxions & les rhumes. Je la croirois une eſpece de *Meum*.

Moté a la tige haute d'environ un pied & demi, droite, ronde, branchue, & velue, d'un gris un peu rougeâtre. Les feuilles ſont longues d'un pouce à un pouce & un quart, larges ſeulement de trois à quatre lignes, d'un verd blanchâtre, velues comme la tige. Les fleurs naiſſent une à une le long des branches,

compoſées d'une ſeule feuille jaune, découpée en quatre, preſque ſans odeur. Il leur ſuccede une gouſſe ou ſilique, de la groſſeur d'une plume de coq, longue d'un pouce, qui s'ouvre en quatre parties lorſqu'elle ſeche, & laiſſe tomber des ſemences très-menues, pointues par les deux bouts, de couleur d'un gris brun. On la dit admirable pour les bleſſures. M. Simoneti m'a dit, qu'après ſix mois de traitement par les Médecins & Chirurgiens de l'armée, pour une bleſſure qu'il avoit reçue au côté, près des reins, & qui avoit tourné en ulcere, il s'étoit guéri en peu de temps par la ſeule application des feuilles de cette plante.

La *Cachen-laguen* ou la *Canchalagua*, que l'on nomme au Chily *Cachinlagua*, reſſemble en tout à la petite Centaurée de l'Europe. Elle eſt un peu moins haute que la nôtre. On fait infuſer à froid dans un verre d'eau ſix ou ſept plantes entieres & ſeches, pendant toute la nuit, ou du matin au ſoir. On ſe gargariſe enſuite le goſier avec cette infuſion, que l'on avale, & l'on eſt bientôt guéri du mal de gorge. On remet de nouvelle eau froide ſur le marc, qu'on laiſſe infuſer autant de temps;

on réitere le gargarisme & la déglutition: ce que l'on recommence une troisieme fois. M. de Bougainville & M. Duclos notre Capitaine en ont fait l'expérience avec succès plus d'une fois. Lorsqu'on fait l'infusion à chaud en façon de thé, elle échauffe beaucoup; mais elle purifie bien le sang. Cette plante est très-renommée dans le Chily, d'où on la tire. Je la croirois un meilleur fébrifuge que celle d'Europe. Celle-ci n'auroit-elle pas la même propriété pour les maux de gorge?

Mechoacan est le nom que les Espagnols de Monte-video donnent à une plante qui ne ressemble point du tout à celle que l'on vend dans nos boutiques sous le même nom. Celle de Monte-video, qui y est très-commune ainsi qu'aux environs de Buenos-ayres, est une petite plante rampante, dont la racine court sous terre, comme la réglisse. Elle est blanchâtre, menue comme un tuyau de plume à écrire. De cette racine sortent des branches assez courtes, couchées par terre, peu garnies, & seulement à l'extrémité, de petites feuilles, presque sem-

blables à celles du petit tithymale, connu dans plusieurs Provinces de France sous le nom de *Réveil-matin*. On me dit que les Anglois, qui font le commerce à la Colonie du S. Sacrement, emportent toujours beaucoup de ces racines. Elle a une propriété purgative comme le méchoacan de nos boutiques. Lorsque l'on craint une superpurgation, ou que l'on veut en arrêter l'effet, il suffit d'avaler une grande cueillerée d'eau-de-vie.

Une autre plante qu'ils estiment infiniment, est la *Guaycuru*. Elle porte une feuille d'un beau verd, un peu épaisse, sortant en grand nombre de la racine, qui est d'un rouge brun, luisant à l'extérieur, & rougeâtre en dedans, comme celle du fraisier. Du milieu s'éleve une tige à la hauteur d'un demi-pied, grosse comme le tuyau d'une plume de poule, pleine, sans feuilles, d'un verd grisâtre, se partageant dans le haut en une douzaine de petites branches qui portent à leur cime de très-petites fleurs herbeuses, sans odeur, & formant ensemble une espece de parasol.

Cette plante, sa racine sur-tout, est

un des plus puiſſants aſtringents de la Botanique ; & l'expérience a prouvé qu'elle eſt parfaite pour deſſécher & guérir promptement les ulceres, les écrouelles, & pour arrêter la diſſenterie.

Le *Payco* eſt une plante, qui de ſa racine jette beaucoup de branches rampantes, qui ſe diviſent enſuite en pluſieurs autres. Les feuilles ont environ trois lignes de longueur ſur deux de large, découpées en forme de ſcie, graſſes & attachées ſans queue aux branches. La fleur eſt ſi petite, qu'elle ſe confond avec la graine qui lui ſuccede ; les branches en ſont preſque toutes couvertes. Au premier coup d'œil, on la prendroit pour la turquette ou herniole, ſi les branches étoient plus courtes. Toute la plante eſt d'un verd tendre, quelquefois rougeâtre, ainſi que la tige ; quand elle approche de ſa maturité, elle exhale une odeur de citron qui commence à pourrir. Elle eſt excellente pour les maux d'eſtomac & les indigeſtions. Sa décoction eſt ſudorifique, & on la vante beaucoup contre la pleuréſie. On mâche long comme le petit doigt d'une des tiges vertes, & l'on avale ſa ſalive

avec la plante mâchée. Prise de cette maniere, elle est un peu purgative. Lorsqu'on n'en a pas de verte, on la prend en infusion comme le thé.

On exalte beaucoup la propriété antivénérienne de la *Colaguala*, que d'autres nomment *Calaguela*. Elle croît dans les terreins stériles & sablonneux. Sa hauteur est de sept à huit pouces. Sa tige est un assemblage de divers petits rameaux, qui se font jour à travers du sable ou du gravier. Ils n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur, & sont remplis de nœuds à peu de distance l'un de l'autre, & couverts d'une pellicule qui se détache d'elle-même, lorsqu'elle est seche. Les feuilles en sont fort petites, en petit nombre, & sortent immédiatement de la tige.

On regarde la *Colaguala* comme un spécifique admirable pour dissiper les apostumes en fort peu de temps. Trois ou quatre prises, c'est-à-dire, trois ou quatre morceaux en simple décoction, ou infusés dans du vin, suffisent dans l'intervalle d'un jour. Etant chaude au premier dégré, elle deviendroit nuisible, si l'on en prenoit excessivement. Cette racine,

cine, ſeule partie de la plante que l'on employe, eſt d'un rouge brun en-dehors, & a beaucoup de reſſemblance avec celle de la *Guaycuru*. Lorſqu'on la coupe horiſontalement, elle préſente un point brun au milieu, & un cercle blanchâtre au milieu de ſon épaiſſeur. Un Franciſcain nommé Pere Roch, que l'on diſoit très-verſé dans la Médecine, m'a dit qu'il faiſoit uſer de la *Colaguala* contre l'épilepſie, ainſi que contre les maux vénériens; que lorſque ſon uſage ne guériſſoit pas parfaitement la premiere de ces deux maladies, il avoit recours aux remedes ſuivants, & toujours avec un heureux ſuccès. Il faiſoit boire au malade, dans le cours de la journée, & ſur-tout deux verres à jeun, à une bonne demi-heure d'intervalle l'un de l'autre, une pinte ou deux livres d'eau, avec laquelle une fille en puberté, ou une femme ſaine, s'eſt bien lavée les parties naturelles au ſortir du lit (*a*). Il faiſoit continuer ce remede huit ou neuf

(*a*) Obſervez que cette recette n'eſt point de Sydenham ou de Boerhaave, mais du Pere Roch, Franciſcain.

jours de ſuite au déclin de la Lune. On réitere ce remede pluſieurs mois de ſuite, ſur-tout au printems. On employe la racine de la colaguala en infuſion dans du vin, ou de l'eau bouillante, pour les maux vénériens.

Le même Franciſcain étant avec nous à la maiſon de Campagne de M. le Gouverneur, m'a montré une autre plante qu'il nomme *Carqueja*, & qu'il dit être admirable, priſe en infuſion comme le thé, pour diſſoudre le ſang caillé dans le corps, pour le purifier & ôter toutes les obſtructions. Mais il faut en uſer avec beaucoup de modération, parce qu'elle agite extrêmement le ſang, ſur-tout la racine.

Le Carqueja vient comme un petit arbuſte, haut d'un bon pied, taillé naturellement en tête arrondie. Il n'a pas de feuilles diſtinctes de ſa tige, qui reſſemble beaucoup à celle du genêt, dans la claſſe duquel je penſe qu'on peut la mettre. Cette tige ſe partage en beaucoup d'autres pour former la tête. Elles ſont très-ſouples & très-minces.

La *Yguerilla*, la *Zarca* & la *Charrua*,

ſont des plantes dont on fait grand cas dans le Pays, de même que de la *Birabibida*, ou *Viravida*, qu'on croit très-rafraichiſſante. Un Chirurgien François fit prendre l'infuſion de la Bira-bida, qui réuſſit parfaitement contre la fievre tierce. Frezier dit que c'eſt une eſpece d'immortelle ; ne ſeroit-ce pas la même dont j'ai parlé ci-devant ſous le nom de *Doradille ?*

Mais celle dont ils font le plus grand uſage, eſt la plante qu'ils nomment *Séfran.* C'eſt proprement une eſpece de chardon, que nous connoiſſons en France ſous le nom de *Carthame.* On en trouve la deſcription dans tous les Traités de Botanique. Sa fleur eſt appellée *Saffran bâtard.* Elle a la couleur & la forme de celle du Saffran vrai ; mais non l'odeur ni le goût. A Monte-video, ainſi qu'au Bréſil, on cultive le ſéfran dans les jardins, & en abondance ; parce qu'on couvre de ſa fleur preſque tous les mets, & même la ſoupe. Les Perroquets & les Perruches ſont très-friands de la graine, qui eſt blanche, liſſe, & faite comme celle du *Corona ſolis*, que le peuple appelle tim-

plement *Soleil*; mais elle eſt de beaucoup plus courte. En général les plantes de Monte-video ſont très-curieuſes, & elles deviendroient beaucoup plus célebres, s'il ſe trouvoit dans le Pays quelque Juſſieu, ou quelque Tournefort.

CHAPITRE XIII.

Observations particulieres sur l'herbe du Paraguay.

CETTE plante fameuse est la principale source des richesses des Espagnols, des Indiens, & sur-tout des Jésuites. Ainsi l'idée que je vais en donner, intéresse d'autres hommes que les Naturalistes.

M. d'Ulloa a donné quelques détails sur l'herbe du Paraguay ; mais il ne parle que d'après les Missionnaires de la société, car les Jésuites n'ont jamais laissé pénétrer dans cette riche contrée que leurs confreres.

« On prétend, dit M. d'Ulloa, que le » débit de cette herbe fut d'abord si consi- » dérable, que le luxe s'introduisit bien- » tôt parmi les conquérants du pays, qui » s'étoient trouvés d'abord réduits au pur » nécessaire. Pour soutenir une excessive » dépense, dont le goût va toujours en » croissant, ils furent obligés d'avoir re-

» cours aux Indiens assujettis par les ar-
» mes, ou volontairement soumis, dont
» on fit des domestiques, & bientôt des
» esclaves. Mais on ne les ménagea pas :
» plusieurs succomberent sous le poids
» d'un travail auquel ils n'étoient pas ac-
» coutumés ; & plus encore sous celui des
» mauvais traitements dont on punissoit
» l'épuisement de leurs forces plûtôt que
» leur paresse. D'autres prirent la fuite,
» & devinrent les plus irréconciliables
» ennemis des Espagnols. Ceux-ci retom-
» berent dans leur premiere indigence,
» & n'en devinrent pas plus laborieux. Le
» luxe avoit multiplié leurs besoins ; ils n'y
» purent suffire avec la seule herbe du Pa-
» raguay ; la plûpart n'étoit même plus en
» état d'en acheter, parce que la grande
» consommation en avoit augmenté le
» prix. *Tom. I, pag.* 13 ».

Cette herbe si célebre dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier moyen. Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure est à-peu-près celle de la feuille de l'oranger. Elle a aussi quelque ressemblance avec la feuille de la *Coca* du Pé-

rou, où l'on en transporte beaucoup, principalement dans les montagnes & dans tous les lieux où l'on travaille aux mines. Les Espagnols l'y croient d'autant plus nécessaire, que l'usage des vins du pays y est pernicieux. Elle s'y transporte seche & presque réduite en poussiere. Jamais on ne la laisse infuser long-tems, parce qu'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre.

On en distingue communément deux especes, quoique ce soit toujours la même feuille. La premiere se nomme *Caa* ou *Caamini*, & la seconde *Caacuys* ou *Yerva de Palos*; mais le Pere *del Techo* prétend que le nom générique est *Caa*, & distingue trois especes, sous les noms de *Caacuys*, *Caamini & Caaguazu*.

Suivant le même Voyageur, qui avoit passé une grande partie de sa vie au Paraguay, le Caacuys est le premier bouton, qui commence à peine à déployer ses feuilles. Le caamini est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on tire les côtes avant que de la faire griller. Si les côtes y restent, on l'appelle Caaguazu, ou *Palos*.

Les feuilles que l'on a grillées se conservent dans des fosses creusées en terre &

couvertes d'une peau de vache. Le Caacuys ne peut pas ſe conſerver ſi long-tems que les deux autres eſpeces, dont on tranſporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Eſpagne. Il ſouffre difficilement le tranſport. On aſſure même que cette herbe priſe ſur les lieux, a je ne ſcai quelle amertume qu'elle n'a pas ailleurs, & qui augmente ſa vertu comme ſon prix.

La maniere de prendre le Caacuys eſt de remplir un vaſe d'eau bouillante, & d'y jetter la feuille en poudre & réduite en pâte. A meſure qu'elle ſe diſſout, le peu de terre qui peut y être reſté, ſurnage aſſez pour être écumée. On paſſe enſuite l'eau dans un linge; & l'ayant laiſſé un peu repoſer, on la hume avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de ſucre; mais on y mêle un peu de jus de citron, ou certaines paſtilles d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomir, on y jette un peu plus d'eau, que l'on laiſſe tiédir.

La grande fabrique de cette herbe eſt à *la Villa*, ou la nouvelle *Villarica*, qui eſt voiſine des montagnes de Maracayu,

ſituées à l'Orient du Paraguay, vers les vingt-cinq dégrés vingt-cinq minutes de latitude Auſtrale. On vante ce canton pour la culture de l'arbre; mais ce n'eſt pas ſur les montagnes qu'il faut le chercher, c'eſt dans les fonds marécageux qui les ſéparent.

On en tire pour le Pérou ſeulement juſqu'à cent mille arrobes, peſant chacun vingt-cinq livres de ſeize onces poids de marc, & le prix de l'arrobe eſt de ſept écus, ou vingt-huit livres de France, ce qui fait deux millions huit cent mille livres.

Cependant le Caacuys n'a pas de prix fixe, & le Caamini ſe vend le double du Caaguazu. A Monte-video, ce dernier, pendant que nous y étions en relâche, ſe vendoit vingt-cinq livres ou cinq piaſtres l'arrobe. Le Gouverneur nous en procura un à ce prix.

Les Indiens établis dans les provinces d'Uraguay & de Parana, ſous le gouvernement des Jéſuites, ont ſemé des graines de l'arbre, qu'ils y ont tranſportées de Maracayu, & qui n'ont preſque pas dégénéré. Elles reſſemblent à celle du lierre.

Mais ces Indiens ne font pas d'herbe de la premiere eſpece ; ils gardent le Caamini pour leur uſage, & vendent le Gaaguazu ou Palos, pour payer le tribut qu'ils doivent à l'Eſpagne.

Les Eſpagnols croient trouver dans cette herbe un remede, ou un préſervatif contre tous les maux. Tout le monde eſt d'accord ſur ſa qualité apéritive & diurétique ; mais je ne voudrois pas être garant pour les Jéſuites, de toutes les propriétés qu'ils lui attribuent. Je croirois que la plus avérée, & celle qu'ils prônent cependant le moins, eſt de leur procurer, tous les ans, une ſomme incroyable d'argent.

On raconte que, dans les premiers tems, quelques-uns en ayant uſé avec excès, elle leur cauſa une aliénation totale des ſens, dont ils ne revinrent que pluſieurs jours après. Mais il paroît certain qu'elle produit ſouvent des effets oppoſés entre eux, tels que de procurer le ſommeil à ceux qui ſont ſujets à l'inſomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie ; d'être nouriſſante & purgative.

L'habitude d'en uſer la rend néceſſaire,

& ſouvent même elle fait trouver de la peine à ſe contenir dans un uſage modéré; puiſqu'on aſſure que l'excès enyvre, & cauſe la plûpart des incommodités que l'on attribue aux liqueurs fortes.

Suivant M. d'Ulloa, l'herbe du Paraguay ſe nomme *Maté* au Pérou. Pour la préparer, dit-il, on en met une certaine quantité dans une calebaſſe montée en argent, que l'on nomme auſſi *Maté*, ou *Totumo*, ou *Calabacito*.

On jette dans ce vaſe une portion de ſucre, & l'on verſe une portion d'eau froide ſur le tout, afin que l'herbe en pâte ſe détrempe: enſuite on remplit le vaſe d'eau bouillante; & comme l'herbe eſt fort menue, on boit par un tuyau aſſez grand (on nomme ce chalumeau *Bombilla*) pour laiſſer paſſage à l'eau, mais trop petit pour en laiſſer à l'herbe. A meſure que l'eau diminue, on la renouvelle, ajoutant toujours du ſucre, juſqu'à ce que l'herbe ceſſe de ſurnager. Alors on met une nouvelle doſe d'herbe: Souvent on y mêle du jus de citron, ou d'orange amere, & des fleurs odoriférentes. Cette liqueur ſe prend ordinairement à jeun: cependant

pluſieurs en uſent auſſi l'après-dîner. Il ſe peut que l'uſage en ſoit ſalutaire ; mais la maniere de la prendre eſt extrêmement dégoûtante. Quelque nombreuſe que ſoit une Compagnie, chacun boit par le même tuyau qu'on fait paſſer à la ronde. Les *Chapetons* (Eſpagnols Européens) ne font pas grand cas de cette boiſſon ; mais les Créoles en ſont paſſionnément avides. Jamais ils ne voyagent ſans une proviſion d'herbe du Paraguay ; & ils ne manquent pas d'en prendre chaque jour, la préférant à toutes ſortes d'alimens, & ne mangeant qu'après l'avoir priſe.

Quelques-uns, dit Frézier (*Relat. du Voyage de la Mer du Sud*, pag. 228) appellent l'herbe du Paraguay, *Herbe de Saint Barthelemi*, parce qu'ils prétendent que cet Apôtre a été dans ces Provinces, où il la rendit ſalutaire & bienfaiſante de venimeuſe qu'elle étoit auparavant. Au lieu d'en boire la teinture ſéparément, comme nous buvons celle du thé, ils mettent l'herbe dans une coupe, faite d'une calebaſſe montée en argent, qu'ils appellent *Maté*. Ils y ajoûtent du ſucre, & verſent deſſus de l'eau chaude, qu'ils boivent auſ-

ſitôt, ſans lui donner le tems d'infuſer, parce qu'elle noircit comme de l'encre. Pour ne pas boire l'herbe qui ſurnage, on ſe ſert d'un chalumeau d'argent, au bout duquel eſt une ampoule percée de pluſieurs petits trous : ainſi la liqueur que l'on ſuce par l'autre bout ſe dégage entierement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau, en remettant de l'eau chaude ſur la même herbe, à meſure que l'on boit. Au lieu de chalumeau ou *Bombilla*, quelques-uns écartent l'herbe avec une ſéparation d'argent, percée de petits trous. La répugnance que les François ont montrée de boire après toutes ſortes de gens, dans un pays où il y a beaucoup de perſonnes attaquées de maladies vénériennes, a fait inventer l'uſage des petits chalumeaux de verre dont on commence à ſe ſervir à Lima. Cette liqueur, à mon goût, eſt meilleure que le thé : elle a une odeur d'herbe aſſez agréable. Les gens du pays y ſont ſi accoutumés, qu'il n'y a pas juſques aux plus pauvres qui n'en boivent au moins une fois le jour.

Le commerce de l'herbe du Paraguay, ajoute cet Auteur, ſe fait à *Santa-Fé*, où

elle vient par la riviere de la Plata, & par des charrettes. Il y en a de deux sortes: l'une que l'on appelle *Yerva de Palos*, & l'autre plus fine & de meilleure qualité, nommée *Hierba de Camini*. Cette derniere se tire des terres des Jésuites. La grande consommation s'en fait depuis la *Paz* jusqu'à *Cusco*, où elle vaut la motié plus que l'autre qui se débite depuis le Potozi jusqu'à Paz. Il sort, tous les ans, du Paraguay pour le Pérou plus de 50000 arrobes; c'est-à-dire 1250000 pesant de l'une & de l'autre herbe, dont il y a au moins le tiers de Camini, sans compter environ 25000 arrobes de celle de Palos pour le Chily. On paie par paquet, qui contient six ou sept arrobes, quatre réaux de droit d'Alcavala; & les frais de la voiture de plus de six cens lieues, font doubler le prix du premier achat qui est environ deux piastres; de sorte qu'elle revient au Potozi à cinq piastres l'arrobe, ou vingt-cinq livres de France. Cette voiture se fait ordinairement par des charrettes qui portent cent cinquante arrobes, depuis *Santa-Fé* jusqu'à *Jujuy*, derniere ville du Tucuman; & de-là jusqu'au Potosi, qui en est

encore éloigné de cent lieues, on la tranſporte ſur des mules. J'ai remarqué que l'uſage de cette herbe eſt néceſſaire dans les pays des mines & dans les montagnes du Pérou.

J'ai vu à Monte-video la vérité de la relation de ces deux auteurs ; & même à quelque heure du jour que vous vous préſentiez dans une maiſon, vous trouvez quelqu'un qui prend du maté, & qui ne manque pas de vous en offrir, même dans les plus grandes chaleurs ; car on leur a dit que cette infuſion rafraîchit, qu'elle aide à la digeſtion, &c.

Ordinairement le vaſe où l'on prend le maté, eſt monté ſur un pied, & adhérant à un plateau. J'en ai vu d'à-peu-près ſemblables preſque dans toutes les maiſons. Quelques habitants cependant avoient le vaſe ſeul orné d'argent à la main ſans le plateau. Il y a auſſi des Bombilles, dont le bout qui trempe dans la liqueur, a la forme d'une coquille d'huître, qui ſeroit emmanchée au chalumeau par le haut de la charniere.

CHAPITRE XIV.

Départ pour les Iſles Malouines.

A NOTRE arrivée à Monte-video, nous avions porté au Gouverneur la bouſſole imaginée par le Capitaine Mandillo, Génois, pour trouver les longitudes : nous voulions y faire les obſervations que nous n'avions pu entreprendre ſur le navire dans toute la traverſée, même pendant le calme ; parce que le défaut de cette bouſſole eſt que le moindre mouvement empêche les aiguilles de ſe fixer : & pendant le calme, il y a toujours un roulis plus ou moins fort. Malgré toute l'attention que nous avions apportée à conſerver cette bouſſole, l'humidité de l'air de mer qui pénetre partout, en avoit altéré les aiguilles, qui avoient acquis un peu de rouille près du centre & des curſeurs. Elles avoient perdu cet équilibre ſi néceſſaire, & même leur aimant en partie. Nous travaillâmes à les dérouiller ; & nous leur redonnâmes leur aimant :

mant : mais nous partîmes ſans avoir fait nos obſervations ; & même l'embarras du tranſport, joint à la crainte de perdre le moment favorable pour ſortir de Rio de la Plata, engagea M. de Bougainville à laiſſer cette machine chez le Gouverneur ; il le pria ſeulement de le lui faire tenir en France, qua[illegible] lui-même reviendroit en Europe. Ainſi cette bouſſole Génoiſe ne nous a ſervi à aucune expérience.

Ce fut le 16 Janvier que nous fîmes voile vers les Iſles Malouines. Nous étions déja en pleine mer, lorſque nous prîmes trois ſuperbes papillons, qui par les couleurs variées de leurs aîles, imitoient aſſez le plumage du plus beau perroquet du Bréſil. Je les ai deſſinés *Pl.* VII. *fig.* 4.

Nous pêchâmes auſſi dans ces parages un poiſſon ſingulier : nos Marins lui donnent le nom de *Galere*. C'eſt une eſpece de veſſie que l'on peut mettre dans le genre de celles que les Naturaliſtes nomment *Holotures*, qui, ſans avoir l'apparence de plante ni de poiſſon, ne laiſſent pas que d'avoir une véritable vie, & ſe tranſportent à la maniere des animaux, par un mouvement qui leur eſt propre, d'un lieu

à un autre, indépendamment du ſecours du vent & des ondes, ſur leſquelles on voit ces veſſies portées comme de petits navires. Ceux qui n'obſervent pas avec des yeux curieux & éclairés cette apparence de veſſie, la prendroient pour un limon enflé d'air qui ſurnage, emporté par les vagues & les vents; mais le matelot qui l'avoit pêchée, me l'ayant apportée, j'eus tout le tems de l'obſerver. J'y remarquai un mouvement périſtaltique, tel que celui que les Anatomiſtes attribuent aux inteſtins & au ventricule. J'étois ſur le point de l'enlever du ſeau avec la main, lorſque M. Duclos, notre Capitaine, m'arrêta le bras, & me fit connoître le danger qu'il y auroit à toucher un tel poiſſon. Je me contentai donc de l'obſerver des yeux, & de le peindre.

Le preſſentiment du Capitaine ſe vérifia dès le même jour. Un mouſſe ayant pêché une ſeconde galere, eut l'imprudence de la prendre avec la main; un inſtant après il s'écria qu'il ſentoit une vive douleur ſur tout le deſſus de la main & au poignet: il la ſecoua bien promptement pour ſe débarraſſer de la galere, mais il

étoit trop tard. On accourut à ſes cris ; il pleuroit, trépignoit des pieds, & diſoit qu'il lui ſembloit avoir la main dans un brasier ardent. On la lui trempa dans de l'huile; on lui appliqua deſſus une compreſſe imbibée de cette liqueur, & il reſſentit encore la même douleur pendant plus de deux heures ; mais elle diminua inſenſiblement.

La galere eſt une veſſie oblongue, applatie par deſſous, arrondie dans ſon contour, mais comme émouſſée par ſes extrémités ; c'eſt de-là que partent ces filets, dont l'attouchement devient ſi douloureux. Une de ces extrémités eſt plus arrondie que l'autre ; celle-ci eſt un peu allongée. Ce qui forme la baſe ou point d'appui à cette veſſie, eſt fraizé par ſes bords. Le tout eſt une membrane très-déliée, tranſparente, & approchant de la figure de ces demi-globes qui s'élevent ſur la ſurface des eaux dans une pluie d'été, ſur-tout quand elle tombe à groſſes gouttes : elle eſt toujours vuide, mais enflée comme un balon. Cette membrane a des fibres, les unes circulaires, les autres longitudinales, au moyen deſquelles ſe forme le mouvement de contraction périſtaltique.

A ſon extrémité la plus allongée, elle renferme un peu d'eau très-claire, qu'une petite cloiſon membraneuſe empêche de s'épancher dans le reſte de la concavité. La fibre qui prend de l'avant à l'arriere, en paſſant ſur le dos, eſt élevée, ondée ſur les bords, pliſſée comme une belle crête, d'une couleur vive de verd bleu-purpurin, & étendue en maniere de voile : elle ſe baiſſe, ſe hauſſe & ſe tourne, comme pour s'appareiller ſuivant le vent. Des deux extrémités de la fraize, colorée comme cette eſpece de voile, ſortent des filets de différentes longueurs ; deux très-courts ſont gros comme un fort tuyau de plume, qui ſe diviſent enſuite en pluſieurs autres moins gros, mais beaucoup plus longs ; & ceux-ci en d'autres encore plus longs & plus menus, au nombre de huit en tout : leur longueur eſt d'environ un pied ; mais tous ne ſont pas également longs. Ces cordons entrelacés ont près du corps l'apparence d'un rézeau, dont les mailles ſont inégales. Ces jambes ont des eſpeces d'articulations formées par de petits anneaux circulaires, dans leſquelles on remarque auſſi un mouvement de contraction. Tous

ces filets ſont comme des houppes pendantes, compoſées de cordons d'un azur pourpré & verdâtre, à peu près tranſparents, & de diverſes longueurs, dont les bords paroiſſent dentelés & couleur de feu, & gris de lin, entremêlés d'eſpace en eſpace.

Les plus groſſes galeres que j'ai vues, avoient environ ſept pouces de long dans leur baſe, ſur cinq de haut. Il ſeroit bien difficile de déterminer au juſte la couleur de ce ſingulier animal. La veſſie eſt claire & tranſparente comme le cryſtal le plus pur; mais ſes bords, ſon dos & ſes jambes ont, pour ainſi dire, les couleurs de l'Arc-en-Ciel, ou d'une flamme ſulphureuſe. Nous en avons vu une grande quantité dans notre route, & ſur-tout dans le canal qui forme l'Iſle Sainte-Catherine au Bréſil; & je le crois commun dans ces parages. Si le ſimple attouchement de cet animal cauſe tant de mal, quel jugement ne doit-on pas porter de celui qu'il produit dans le corps des poiſſons, ou autres animaux qui l'ont dévoré? Ce qu'il y a de ſurprenant, dit le Pere Labat, c'eſt qu'il corrompt & empoiſonne la chair des poiſ-

ſons, ſans les faire mourir. C'eſt à-peu-près l'effet du fruit du Machenilier.

Le 25 il y eut une grande agitation dans le ciel & ſur la mer : le roulis étoit ſi conſtant & ſi fort, qu'il fit périr un bouc, deux moutons & trois vaches; d'autres animaux en furent malades, ainſi que les chevaux que nous avions embarqués à Montevideo.

Le 29, au vent ſuccéda un grand orage; la mer étoit ſi groſſe que les vagues tomboient ſur le gaillard d'avant, & menaçoient à chaque inſtant d'engloutir le navire.

Le 31, dès ſix heures du matin, nous apperçûmes une terre à l'Eſt, & en approchant nous crûmes voir des Iſles : la figure de ces Iſles, diſpoſées en triangle, comme l'on dit que le ſont celles que l'on nomme *Séba des*, & la proximité où nous penſions en être, nous fit croire d'abord que nous allions y aborder. Suivant notre point pris à midi, nous les trouvâmes placées, dans la Carte Françoiſe de Belin, trente lieues trop à l'Oueſt; & notre obſervation nous a d'autant plus détrompés à cet égard, qu'elle eſt d'accord avec celle du Pere

Feuillée, & avec une Carte manuscrite du dépôt de la Marine, donnée par M. de Choiseul à M. de Bougainville, avant notre départ de Paris. *Voyez* ces Isles, comme elles se présenterent à nous à deux lieues de distance, ayant le Cap à Est-Sud-Est, *Pl. VII. fig.* 1.

En cotoyant cette terre nous nous trouvâmes bientôt à une demi-lieue de deux Isles plates qui, au premier aspect, nous parurent couvertes de taillis; mais ce n'étoit qu'un grand jonc à feuilles plates & larges, connu sous le nom de *glayeux*, comme nous le reconnûmes en abordant à d'autres terres, dont la surface nous avoit aussi trompés. Chaque plante de glayeux forme une motte élevée de deux pieds & demi ou environ, d'où s'éleve une touffe de feuilles vertes à une hauteur à-peu-près égale. Nous n'apperçûmes point de bois; le terrein paroissoit sec & aride : peut-être la chaleur de l'été avoit-elle desséché les végétaux.

Le même jour, sur les trois heures après midi, nous découvrîmes un Islot qui présentoit à-peu-près la figure de celui sur lequel est bâti le fort de la Conchée, auprès

de Saint-Malo ; M. de Bougainville le nomma la *tour de Biſſy*.

Le premier de Février nous rangeâmes la côte, & bientôt nous fûmes ſurpris du calme ; cependant la marée nous portoit à terre ſur un fond de roches. Dans cet embarras, d'où nous ne pouvions nous tirer, faute de vent, on prit la ſonde dans le deſſein de mouiller ſi le fond ſe trouvoit bon. Il y avoit dix-huit à vingt braſſes, mais fond de roches ; l'inquiétude alors redoubla dans notre navire. Le Sphinx ſe trouvoit dans la même perplexité que nous ; & l'on penſoit déja aux moyens de ſauver ſa vie, ſi nous allions faire naufrage ſur ces roches, que les Marins appellent *Charpentiers*. Heureuſement ſur les huit heures le vent fraîchit tant ſoit peu du côté de la terre ; & nos Capitaines, attentifs & habiles à profiter du moindre avantage qui ſe préſentoit, firent manœuvrer ſi adroitement, que nous nous éloignâmes de la terre. L'équipage ſentoit ſi bien le danger où nous étions engagés, que dans les temps les plus orageux, & pendant la tempête même que nous eſſuyâmes auprès des Maldonnades, ils n'a-

voient pas manœuvré avec autant de promptitude & d'exactitude. C'étoit un ſpectacle curieux que de voir chacun à ſon poſte, tenant à la main le cordage qu'il devoit faire jouer ; tous avec une figure ſur laquelle étoient peintes l'inquiétude & la crainte, mêlées d'eſpérance ; tous dans le plus profond ſilence, les yeux fixés ſur le Capitaine, & les oreilles attentives, pour obéir au premier commandement : les deux Capitaines & les Lieutenans, tout le monde même, occupés à regarder, les uns du côté de la pleine mer, les autres vers la terre, pour obſerver ſi on ne verroit pas la moindre *briſe* s'élever, & faire frémir la ſurface des eaux, qui étoit preſque auſſi unie qu'une glace. Celui-là préſentoit la joue, celui-ci la main, un troiſieme l'expoſoit mouillée du côté où il s'imaginoit que le vent commençoit à ſouffler, afin d'en ſentir la moindre impreſſion. Enfin, la briſe tant deſirée, quoique très-foible, s'éleva, la crainte fit place à la joie & à la ſatisfaction ; & pour ne pas nous retrouver dans le même embarras, nous nous éloignâmes en pleine mer.

A onze heures notre bateau de pêche

revint à bord chargé d'herbes ; les ſieurs Donat & le Roy, qui y étoient deſcendus, nous rapporterent qu'ils avoient vu à terre, à une petite portée de fuſil de l'endroit où ils étoient, un animal effrayant, & d'une groſſeur étonnante, couché ſur l'herbe, ayant la tête comme celle d'un lion, une criniere ſemblable, tout le corps couvert d'un poil roux-brun, long comme celui d'une chevre ; que cet animal les ayant apperçus, s'étoit levé ſur les deux pieds de devant, les avoit regardés un moment, puis s'étoit recouché : qu'eux ayant enſuite tiré un coup de fuſil ſur une outarde, qu'ils tuerent, le gros animal s'étoit levé de nouveau, les avoit encore regardés ſans changer de place, puis s'étoit recouché. Cet animal leur parut gros comme deux bœufs enſemble, & long de douze ou quatorze pieds. Ils avoient deſſein de le tirer ; mais dans la crainte de ne le bleſſer que légerement, & de courir des riſques pour leur vie, ils ſe rembarquerent ſans avoir exécuté leur projet ; ce fut le lendemain Jeudi 2 de Février, que nous apperçûmes la grande baye des Iſles Malouines.

CHAPITRE XV.

Deſcente aux Iſles Malouines.

L'ENTRÉE de la baie eſt admirable, & nous y entrâmes à pleines voiles, comme dans le plus beau port de l'Europe.

Cette baie, dont on voit le plan & la figure *Pl.* VIII. peut contenir au moins mille vaiſſeaux; on y voit à l'Oueſt des Iſles & Iſlots, à l'abri de tous vents, & où les vaiſſeaux ſont plus en ſûreté que dans le port même de Breſt.

On mit le canot & la chaloupe à la mer, & nous deſcendîmes au Sud de la baie, MM. de Bougainville, de Nerville, de Belcourt, Lhuillier, Donat, Sirandré, & moi. Pendant le trajet une quantité prodigieuſe d'une ſeule eſpece d'oiſeaux noirs & blancs paſſoient en troupes nombreuſes, à cinq ou ſix pieds ſeulement au-deſſus de nos têtes. On en tua quelques-uns. Ceux qui tomboient bleſſés, plongeoient lorſque l'on vouloit les ſaiſir.

Avant que d'aborder, on tira sur des outardes, des oies, & des canards, qui ne s'envolerent pas à notre approche. Ils se promenoient auprès de nous, comme s'ils eussent été privés.

Trompés par l'éloignement, nous nous étions imaginés trouver un terrein sec & aride; mais, lorsque nous eûmes mis pied à terre, nous trouvâmes par-tout une herbe, haute d'un pied ou d'un pied & demi, jusques sur le sommet des hauteurs mêmes, où nous eûmes beaucoup de peine à grimper, par l'obstacle que cette plante opposoit à notre marche.

Nous y montâmes en troupes, pendant que quelques-uns se détacherent, pour chasser tant sur les hauteurs que le long de la côte. Nous nous fatiguâmes beaucoup à escalader ces hauteurs: il n'y avoit point de sentiers à travers cette herbe, qui y vegete vraisemblablement, depuis que cette terre existe. On enfonçoit dans ce foin jusqu'au genou; & le sol, presque noir, n'étoit qu'un terreau de plantes pourries d'année en année, qui faisoit ressort sous les pieds à cause des racines qui y étoient entrelacées. Heureusement nous

nous étions munis de petites bouteilles cliſſées d'eau-de-vie, & de quelques biſcuits de mer, qui nous furent d'une grande reſſource, pour nous fortifier contre la chaleur & la fatigue.

Nos chaſſeurs revinrent le ſoir, chargés d'oies, d'outardes, de canards & de ſarcelles. Je m'étois éloigné des autres, & j'avois été ſeul à une grande lieue le long de la côte, au-deſſus de l'endroit où le canot avoit abordé. Je tirai ſur deux canards, à quatre ou cinq pieds du bord. N'ayant oſé riſquer de me mettre à l'eau pour les prendre, je les y attirai imprudemment avec le bout du fuſil. La quantité de gibier me fit preſſer de recharger, ſans faire attention qu'il pouvoit y avoir quelques gouttes d'eau dans le canon. La poudre en fut aſſez mouillée pour ne plus prendre feu; & n'ayant pas de tire-bourre, je pris le parti d'aller rejoindre le canot. A peine eus-je fait une vingtaine de pas, que je rencontrai un ſentier dans l'herbe, très-battu, large de huit à neuf pouces, qui ſe dirigeoit le long de la côte, à dix ou douze pieds du bord de la mer. J'imaginai alors que l'Iſle étoit habitée, ſinon

par des hommes, au-moins par des animaux à quatre pieds, qui fréquentoient ce canton-là. Mais quels animaux? Etoient-ils féroces; ne l'étoient-ils pas? Je pouvois en rencontrer quelques-uns sur ma route. J'étois seul, avec un fusil dont je ne pouvois faire usage. J'avois un peu d'inquiétude. Je mis la bayonnette au bout du fusil, & je poursuivis néanmoins ma route dans le sentier, curieux de sçavoir où il aboutissoit. A deux cens pas ou environ de l'endroit où je l'avois pris, il entroit dans un bouquet d'une centaine de ces glayeux dont j'ai fait mention. Je n'osai m'y enfoncer; mais en passant auprès, je m'arrêtai quelques minutes en y regardant attentivement, & écoutant si je n'y entendrois pas remuer. Point de mouvement, point de bruit. Je continuai mon chemin en reprenant le sentier au-delà, jusqu'à ce que j'eus rencontré le canot, qui, voyant que la nuit approchoit, & que les différentes bandes d'observateurs & de chasseurs ne s'y étoient pas rendus, venoit au-devant de nous, pour nous prendre. Il étoit presque plein de gibier, & nous fûmes obligés, à cause de la nuit,

d'en laiſſer à la mer une grande partie, que l'on envoya chercher le lendemain.

Le 4, dès les ſix heures du matin, on alla à la découverte du fond de la baie, qui nous avoit paru être une grande riviere, lorſque nous l'avions obſervée la veille, de deſſus des hauteurs. Les principaux Officiers monterent dans le canot, bien armés, & munis de proviſions de bouche pour quatre ou cinq jours, avec une tente pour coucher à terre. Les Matelots mêmes étoient armés de fuſils, de ſabres & de bayonnettes. Ils ſe propoſoient de viſiter la partie du Nord, & de découvrir s'il y avoit du bois. D'autres dans le bateau de pêche, devoient aller à la découverte dans la partie du Sud, dans l'idée que le fond de la baie étoit partagé en deux iſſues, qui ſe perdoient dans les vallons.

Le même jour, M. Duclos notre Capitaine, & M. Chênard de la Gyraudais, monterent ſur le ſommet d'une eſpece de montagne au Sud, qui reſtoit au Sud un quart Oueſt du compas de notre navire, planterent, tout au haut entre deux rochers, une croix de bois d'environ trois

pieds de hauteur, & donnerent à cette hauteur le nom de *Montagne de la Croix*.

Le lendemain, ſur le midi, M. de Bougainville & ceux qui l'avoient accompagné, revinrent bien mortifiés de n'avoir pas trouvé de bois; ils avoient mis le feu à l'herbe d'une Iſle que l'on a nommée depuis l'*Iſle brûlée*, & à une pointe de la terre-ferme. Ils apportoient dix jeunes Pinguins & un gros morceau de bois, qu'on avoit trouvé ſur le rivage.

Ce morceau de bois réveilla d'abord l'eſpérance que l'on avoit d'en trouver dans l'Iſle. Différens Journaux, entre autres ceux de Wood Rogers, parlent des Iſles Malouines, comme d'un Pays qu'ils ont vu, formé de hauteurs & de collines couvertes de bois. N'en ayant apperçu en aucun endroit juſqu'ici, nous avons lieu de penſer qu'ils n'ont vû ce terrein que de loin, & qu'ils ont été, comme nous, trompés par les apparences. Cependant ce bois trouvé ſur le rivage feroit croire qu'il y en a ſur quelques côtes de ces Iſles. Car d'où ce bois y auroit-il été apporté? Nous ſuſpendrons cependant notre jugement juſqu'à ce que nous

ayons

ayons une connoiſſance plus étendue de ces Iſles.

On avoit d'abord nommé l'*Iſle aux Pinguins*, cette Iſle à laquelle M. de Bougainville avoit mis le feu, parce qu'il avoit trouvé ſur cette Iſle, une grande quantité de ces animaux. En effet, il y en avoit un ſi grand nombre, que plus de deux cents périrent dans les flammes. Il en reſta encore une quantité prodigieuſe, & nous en trouvions à chaque pas que nous y faiſions. Le feu mis à cette Iſle, qui a près d'une bonne lieue de longueur, ſur une demie de largeur, eſt, l'on peut dire ſans conſéquence, parce qu'il ne peut pas s'étendre au-delà : mais en eſt-il de même de celui que l'on a mis à la Terre-ferme ? M. de Bougainville crut devoir conſumer ce foin inutile pour rendre plus facile le défrichement des terres. Je repréſentai que tout le pays étant couvert de foin, le feu gagneroit de proche en proche, peut-être même toute la ſurface de la Terre-ferme, s'il n'étoit pas arrêté par quelques rivieres ; que d'ailleurs ce feu détruiroit tout le gibier. On n'eut point d'égard à mes repréſentations ; & dès le ſoir même

on mit encore le feu en plusieurs endroits de la Terre-ferme.

Le 8, les enfans de notre Capitaine s'aviserent de tendre quelques hameçons sur le derriere du navire, & prirent une grande quantité de poissons, d'un goût délicat, mais qui n'avoit que huit à neuf pouces de long; ils avoient les yeux rouges, les ouies bordées d'une couleur dorée, & toutes les nageoires de même couleur; leur peau étoit lisse comme celle de la tanche. J'en ignore le nom.

Nous envoyâmes quelques Officiers du Sphinx pour chercher du bois: ils nous rapporterent que les arbres que nous avions cru voir dans l'éloignement, n'étoient qu'une herbe de la nature des joncs à feuilles plates, que nos Marins connoissent sous le nom de glayeux; & que les mottes servoient de repaire aux loups marins. Ils en avoient tué trois entre autres, gros & grands comme notre canot, aussi-bien qu'une espece de chien sauvage, qui ressemble beaucoup à un renard de la grande espece, & qu'on prit pour un loup-cervier.

M. de Bougainville, de son côté, ne

trouva que trois arbres très-ſecs ſur le rivage, dont un étoit preſque auſſi gros qu'une barrique de vin. Comme il n'en vit point ſur pied dans tout le terrein qu'il avoit parcouru, il eſt à croire que ces arbres y ont été amenés de la Terre de Feu ou des environs, par les vagues & les courans, qui portent ſur l'Eſt. Les Officiers de ſa ſuite furent, pour ainſi dire, attaqués par une ſorte de chien ſauvage; c'eſt, peut-être, le ſeul animal féroce & à quatre pieds, qui ſoit dans les Iſles Malouines: peut-être auſſi cet animal n'eſt-il pas féroce, & ne venoit-il ſe préſenter & s'approcher de nous, que parce qu'il n'avoit jamais vu d'hommes. Les oiſeaux ne nous fuyoient pas; ils approchoient de nous comme s'ils avoient été familiers. Nous n'avons vu dans cette contrée ni reptiles ni bêtes venimeuſes.

Nous expédiâmes en ce temps-là notre canot ſur une Iſle voiſine, afin de chercher des Pinguins, qui y abondent comme des fourmis dans une fourmilliere. Il revint quelques heures après avec cent ſoixante de ces oiſeaux ſans aîles, des eſtomachs deſquels nous fîmes une ſalaiſon.

A force de visiter cette terre inconnue, nous eûmes lieu d'admirer la beauté de la nature, même dans les lieux qu'elle semble avoir le plus négligés ; dans la partie de l'Isle que nous avons vûe, le terrein présente par-tout un aspect très-agréable. Des montagnes, ou plutôt des hauteurs que nous appellions montagnes, environnent des plaines à perte de vûe, coupées par de petites élévations, & des collines qui se communiquent par des pentes douces. Au bas de chacune coule & serpente un ruisseau plus ou moins grand, qui se rend dans la mer, par les anses multipliées des baies. Celle où nous avons mouillé, pénetre plus de six lieues dans les terres, & forme naturellement un bon port pour mouiller plus de deux mille navires. On trouve un bon fond par-tout, des Isles, des Islots, des presqu'Isles au nombre d'environ une douzaine, qui mettent à l'abri des vents les plus violens ; au point même de n'y avoir peut-être jamais de grosse mer.

L'entrée de cette baie a au-moins deux lieues d'ouverture, & se trouve resserrée par un Islot assez considérable, & assez

éloigné de la pointe du Sud-Eſt, comme on le voit dans la Carte.

Cette grande baie, que l'on découvrit une quinzaine de jours avant notre départ de l'Iſle, a été examinée & ſuivie en partie par M. de Belcourt & M. Martin, qui y firent une caravane de deux ou trois jours. Comme nous deſirions une connoiſſance plus complette de ſon étendue, MM. de Saint-Simon & Donat partirent quelques jours après le retour des deux Officiers que je viens de nommer. S'étant d'abord rendus à l'endroit où elle ſe rapproche le plus de l'habitation, c'eſt-à-dire, à deux petites lieues, ils parcoururent ſa côte juſqu'à ſon fond. Ils paſſerent enſuite à la rive oppoſée, & la ſuivirent une dixaine de lieues. Les ruiſſeaux & une riviere conſidérable ayant formé un obſtacle à la continuation de leur marche, vu la difficulté de la traverſer, ils prirent le parti de grimper ſur la montagne qui leur parut la plus élevée, d'où ils penſoient qu'ils pourroient découvrir l'entrée de cette baie, & le reſte de ſon cours. Ils jugerent alors qu'elle enfonçoit dans les terres quinze lieues au-moins, & qu'elle

formoit une preſqu'Iſle de la partie du terrein où nous devions fonder un établiſſement.

La côte de cette baie offre, diſent-ils, un terrein excellent, & un aſpect agréable. Elle eſt arroſée de quart de lieue en quart de lieue par des ruiſſeaux & des petites rivieres dont une, venant de l'Oueſt, leur parut avoir une ſoixantaine de pieds de largeur. Ils ont compté vingt-ſix Iſles aſſez conſidérables dans la partie qu'ils ont vue de cette baie.

Y a-t-il réellement un détroit qui partage ces Iſles, & qui communique du Nord au Sud, comme l'ont imaginé quelques Navigateurs. Cette baie ne les auroit-elle pas induit à le conjecturer? Peut-être n'en ont-ils apperçu que l'entrée; ou n'ayant pas oſé s'y avancer, à cauſe de ſon grand enfoncement dans les terres & de ſa grande largeur, ils auront jugé qu'elle formoit un détroit (*a*).

(*a*) Dans le ſecond voyage, on a reconnu que ce détroit exiſte en effet; & que ſon entrée du côté du Nord eſt à l'endroit que nous avions nommé *La Conchée*.

CHAPITRE XVI.

Etabliſſement dans cette nouvelle contrée.

CE fut le 17 de Février que nous nous embarquâmes dans le grand canot, avec une tente & nos lits, pour nous établir à terre, & camper dans une colline, preſque au fond de la baie.

Auſſitôt après notre débarquement, nous travaillâmes à dreſſer notre tente dans l'endroit qui nous paroiſſoit le plus commode, à une bonne portée de fuſil de la mer. L'endroit où nous nous établîmes étoit expoſé au Nord, qui fait le Sud du pays, relativement à l'Equateur. Au deſſous, & à une petite portée de piſtolet de la tente, couloit un petit ruiſſeau d'eau douce, très-bonne à boire. En face de la tente étoit un côteau ſemblable à celui ſur la pente duquel la tente étoit dreſſée. A quelques pas de-là on creuſa un trou en terre, pour y faire la cuiſine; & l'on y brûla de la bruyere, n'y ayant pas d'autres bois. On eſſaya auſſi ces groſſes mot-

tes vertes de gommier réſineux, dont j'ai parlé. Elles ſont très-bonnes pour entretenir le feu, & le conſerver.

Voyant l'embarras où nous mettoit le défaut de bois dans un pays où nous nous propoſions d'établir une colonie, je cherchai les moyens d'y ſuppléer, au-moins juſqu'à ce que le Gouvernement eût pris des arrangemens pour envoyer dans ce pays-ci des flutes & des goëlettes, qui y demeureroient, & qui feroient des voyages aux Terres de Feu pour en apporter le bois néceſſaire, tant pour le chauffage que pour la conſtruction & la charpente. J'imaginai que nous pourrions trouver du charbon de terre, ou du-moins de la tourbe. Je me munis en conſéquence d'une pioche, & je me mis en chemin pour en chercher. Ayant obſervé que les bords du ruiſſeau étoient aſſez marécageux, je penſai que le pays n'ayant jamais été cultivé, l'herbe qui y végete, devoit, par ſucceſſion de temps, avoir formé une maſſe de terre, mêlée de racines & de feuilles pourries, qui donneroit préciſément la tourbe que je cherchois. Je donnai donc quelques coups de pioche, & je découvris en effet

une tourbe, mais une tourbe rougeâtre, qui n'étoit pas au point de maturité requise pour sa perfection. Etant monté une vingtaine de pas le long du ruisseau, je bêchai, & y ayant trouvé de la tourbe telle que je la désirois, j'en enlevai deux ou trois briques, que je portai à M. de Bougainville, pour lui faire part de cette découverte: on prit le parti d'en faire l'essai. On en leva quelques douzaines de briques, que l'on arrangea autour du feu; l'impatience en fit jetter quelques-unes dans le feu même, & l'on vit avec une grande satisfaction, que l'humidité de cette tourbe étant évaporée, elle brûloit ainsi que la meilleure tourbe de France.

Lorsque l'on en eut arrangé quelques tas, le sieur Donat se rappella avoir vu le long de la côte, avec M. Thuillier, une terre noire filamenteuse, & assez seche, qui pourroit servir au même usage. Mais ayant oublié l'endroit, nous le cherchâmes en vain ce jour-là. Cependant quelques jours après nous fûmes plus heureux. M. de Bougainville apporta un morceau de cette terre, l'épreuve en fut faite, & elle réussit parfaitement. Tous ceux qui

ſe propoſent de demeurer dans ces Iſles pour y commencer l'établiſſement de la nouvelle colonie, en treſſaillirent de joie, avec d'autant plus de raiſon, que cette tourbe eſt dès ce moment ſeche & prête à brûler; & qu'étant extrêmement abondante, on peut tous les jours en charger des canots, & l'amener à l'habitation.

Pendant que nous travaillions ainſi à faire notre établiſſement, on prenoit à bord les moyens de s'enfoncer plus avant dans la baie, tant pour être plus à portée de nous, que pour mettre nos frégates plus en sûreté.

Après ces expériences, on embarqua dans la chaloupe les deux familles Acadiennes que nous avions amenées pour les établir dans cette Iſle, afin de la peupler. Elles deſcendirent ſur les neuf heures du matin, avec toutes leurs hardes, meubles & uſtenſiles néceſſaires; des vivres & des tentes canonieres, pour loger ceux des équipages qui devoient reſter à terre, afin de travailler à l'établiſſement. Comme notre tente alors ne ſuffiſoit pas pour nous loger tous, nous en dreſſâmes de nouvelles, & nous nous partageâmes; je de-

meurai seul avec MM. de Bougainville & de Nerville.

Les animaux domestiques que nous débarquâmes, étoient dans une triste situation ; ils nous paroissoient ou estropiés ou languissants. On les abandonna à leur sort sur le rivage, & on traîna à l'herbe, ceux qui ne pouvoient se soutenir sur leurs pieds. Le lendemain, ayant été voir s'ils étoient morts ou vifs, nous ne fûmes pas peu surpris de ne trouver ni chevaux ni moutons, & les vaches avec leurs veaux dispersés dans la campagne. On n'avoit pu imaginer qu'étant la veille si malades, ils eussent pris dans une nuit assez de forces pour courir les champs ; & l'on craignoit que des loups marins ou quelques bêtes féroces à nous inconnues, ne les eussent dévorés ; mais les cadavres de la jument & de son poulain, que l'on voyoit encore sur le rivage, dissiperent cette crainte.

Dès le Dimanche après-midi, on chercha un lieu propre à bâtir le logement de ceux qui doivent demeurer dans cette Isle. On jugea que le même côteau, où les tentes étoient dressées, seroit tres-

convenable. M. Lhuillier, Ingénieur-Géographe du Roi, traça les fondements ſuivant le plan qu'il en avoit préſenté au Commandant. Dès le Lundi matin, tous ceux qui ſe trouvoient à terre prirent la pioche ou la beche pour en creuſer les fondements.

J'avois vû le premier plan; & ſur mes repréſentations on avoit fait pluſieurs changements : je crus donc pouvoir, avec la même liberté, dire mon avis ſur le choix de l'emplacement. Je repréſentai que dans les grandes pluies, & les fontes de neige, l'eau qui deſcendroit abondamment du côteau, inonderoit le logement, & pourroit peut-être le renverſer, ſinon tout d'un coup, du moins à la longue, après avoir miné les fondements. La pente eſt en effet un peu roide dans cet endroit. M. Lhuillier propoſa contre cet inconvénient d'ouvrir une tranchée au-deſſus, pour recevoir les eaux & les détourner; mais ce moyen ne me parut pas ſuffiſant, la tranchée n'étoit pas capable d'arrêter l'impétuoſité d'un torrent : d'ailleurs l'eau qui y auroit ſéjourné, en ſe filtrant peu à-peu à travers les terres, auroit

porté dans les appartements une humidité très-pernicieuſe à la ſanté de ceux qui les auroient habités, aux vivres & aux meubles. On parut d'abord ne pas ſe rendre à mon avis. M. Lhuillier défendit le ſien ; & avoit déjà fait déblayer quelques terres dans l'endroit auquel il avoit donné la préférence. Mais, toutes réflexions faites, il ſe détermina pour un autre lieu, à une bonne portée de fuſil, ſitué ſur le même côteau ; mais dont la pente eſt très-douce. Dès le moment même, on mit des ouvriers pour creuſer les fondements. On employa pour cela les matelots des deux frégates ; & M. de Bougainville paya leurs journées de travail, indépendamment de leurs appointemens de matelots.

Après avoir pris nos précautions pour nous défendre de la rigueur des ſaiſons, il fallut ſonger à nous prémunir contre l'attaque imprévue des ennemis du nom François ; & on verra bientôt ſi nos meſures furent bien concertées.

CHAPITRE XVII.

On conſtruit un Fort, & on éleve un Obéliſque.

LE 25, M. de Bougainville propoſa aux Officiers tant de terre que de mer, de travailler à élever un Fort, ſur la hauteur qui forme le côteau où l'on avoit bâti le logement des nouveaux colons des Iſles Malouines. Tous d'une voix unanime, nous convînmes de l'élever de nos propres mains, & de le conduire à ſa perfection ſans le ſecours du reſte de l'équipage; à l'inſtant on choiſit l'emplacement & le plan du Fort fut tracé par l'ingénieur.

Pendant ce temps-là, quelques-uns de nous allerent choiſir des outils pour exécuter notre projet; d'autres chaſſerent, pour fournir des vivres aux travailleurs. Juſqu'à préſent on a tué du gibier en ſi grande abondance, qu'il a plus que ſuffi pour la nourriture des équipages des deux frégates. Nous avons fait plus d'une fois

la réflexion, qu'il étoit bien ſingulier que nous fuſſions venus nous établir à terre, dans un pays déſert & inconnu, ſans autres vivres que du pain, du vin, & de l'eau-de-vie; ſans inquiétude pour le lendemain, & perſuadés que la chaſſe fourniroit aſſez pour la nourriture de plus de cent vingt perſonnes deſcendues & campées ſous des tentes. Au reſte, non-ſeulement nous n'en avons pas manqué, mais nous en avons été pourvus très-abondamment. On donnoit cependant à chaque plat (on appelle ainſi en fait de marine, le nombre de ſept hommes réunis pour manger enſemble.) au moins une outarde & une oie, ou une oie & deux canards, ou deux oies, ou deux outardes; & quelques-uns de ces oiſeaux d'eau plongeurs, que nous nommons *Becſics* ou *Nigauts*, dont on voit la figure dans la *Pl.* VIII. *fig.* 2, & dont je parlerai dans la ſuite.

Sur les trois heures après-midi, nous nous aſſemblâmes au lieu où l'on avoit tracé le Fort, & l'on convint de le nommer le *Fort du Roi*, ou le *Fort royal*. Chacun travailla de tout ſon cœur, & avec une ardeur incroyable; de maniere que

le ſoir même on avoit déjà creuſé une partie d'un foſſé de ſix pieds de large & d'un pied de profondeur : l'exemple du Commandant animoit tout le monde.

Le 2 de Mars on débarqua quatre pieces de canon pour armer le Fort que nous élevions ; on ſe propoſa d'y en ajouter quatre qu'on tireroit du Sphinx, & ſix pierriers.

Comme l'on avoit réſolu d'élever une Pyramide en forme d'Obéliſque, au milieu du Fort, je propoſai de placer ſur la pointe, le buſte de Louis XV. & je me chargeai de l'exécuter en terre cuite. J'avois vu une terre glaiſe & griſe ſur le bord d'une anſe, qui m'avoit paru propre à ce deſſein ; & je partis pour l'aller chercher : l'ayant trouvée, je la fis charger dans un bateau avec de la tourbe. Mais le canot échoua, à cauſe de ſa trop grande charge, & on en ôta pour le mettre à flot. Nous avions été trompés par le reflux ; car la mer, qui n'eſt pas bien réglée dans ces baies-là, hors le temps de la nouvelle & de la pleine lune, n'étoit pas montée auſſi haut que l'on avoit compté. Près d'une heure s'écoula avant que l'on eût mis le

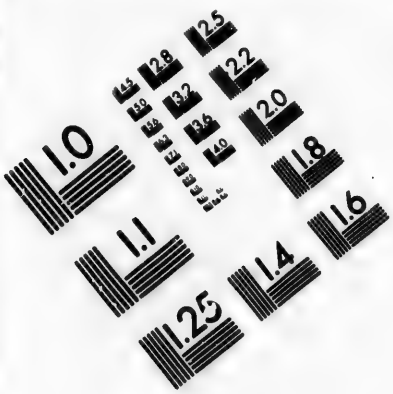
bateau

bateau à flot. Pour ne pas le surcharger, M. Duclos & moi prîmes le parti de nous en retourner par terre, en suivant la côte. Nous fîmes près d'une lieue sur des cailloux, galets, & roches qui bordent cette côte. Les canotiers avoient ordre de venir nous prendre au goulet, où nous leur avions dit que nous les attendrions. Nous eûmes beaucoup de peine à nous y rendre, par un temps brumeux & très-venteux. Les y ayant attendus pendant trois quarts d'heure inutilement, & dans une grande obscurité, nous pensions que la mer, qui se retiroit, & le vent violent, qui étoit contraire, auroient engagé les canotiers à relâcher aux navires. Nous prenions la résolution d'achever la route par terre, en faisant le tour de la baie, qui a au-moins trois quarts de lieue, lorsque nous entendîmes le bateau qui approchoit; nous nous hâtames d'y entrer: mais à peine avions-nous vogué cinq à six toises, que le vent devint d'une violence extrême; les vagues s'enflerent, & la mer, qui se retiroit, aidée du vent qui nous étoit contraire, forma un obstacle que nous ne pûmes vaincre. En une heure & demie à

peine, malgré tous nos efforts, remontâmes-nous dix toises. La mer devint effrayante; chaque *lame* se briſoit avec fureur contre le bateau, & entroit dedans en partie: nous étions déjà tous inondés. Las de lutter envain contre les flots, & voyant que nous étions en grand danger d'échouer ſur les pierres qui bordent le rivage, où les flots & le vent nous faiſoient *dériver* malgré tous nos efforts, M. Duclos dit qu'il falloit retourner à la pointe du goulet, & y aller échouer. En moins de trois minutes, malgré les rames & le gouvernail, nous nous vîmes jetter vers le rivage éloigné de terre de quatre braſſes ou environ. La mer, alors furieuſe, alloit mettre le bateau en pieces, & nous courions des riſques pour nous-mêmes. Notre Capitaine dit qu'il falloit ſe jetter à l'eau, & y ſauta le premier. Je l'y ſuivis au moment qu'une vague très-groſſe vint ſe briſer contre le bateau, le couvrit en entier, & par la ſecouſſe me fit tomber à l'eau; je me relevai promptement, & je pris, fort fatigué, le chemin de l'habitation.

En arrivant, j'appris que le Lieutenant du Sphynx, qui avoit été en chaſſant,

ts, remontâ-
er devint ef-
iſoit avec fu-
ntroit dedans
ous inondés.
les flots, &
grand danger
bordent le ri-
nous faiſoient
orts, M. Du-
er à la pointe
er. En moins
es rames & le
es jetter vers
quatre braſſes
urieuſe, alloit
& nous cou-
nêmes. Notre
jetter à l'eau,
ſuivis au mo-
oſſe vint ſe bri-
vrit en entier,
mber à l'eau ;
t, & je pris,
l'habitation.
le Lieutenant
en chaſſant,



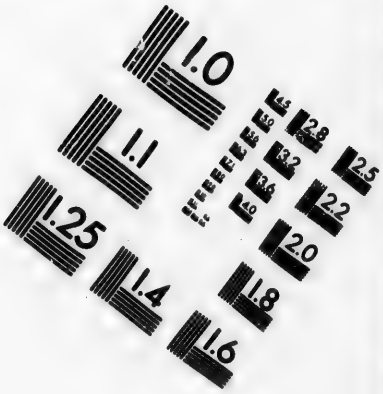
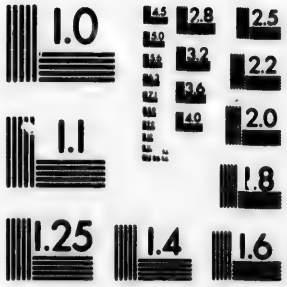
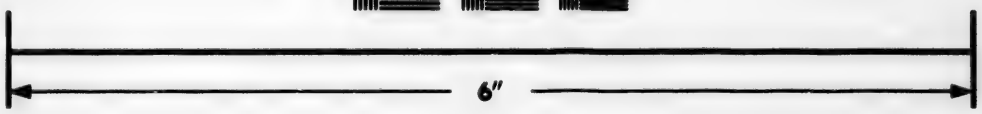


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

découvrir la ſource de la riviere, en étoit de retour. Il nous dit qu'à trois ou quatre lieues du camp, au Nord-Oueſt, il avoit trouvé une baie immenſe, dont il n'avoit pu découvrir l'entrée, ni le fond même de deſſus les hauteurs : que cette baie lui paroiſſoit avoir au-moins huit à dix lieues d'enfoncement dans les terres ; & que de diſtance en diſtance il y avoit vu des rivieres & des Iſles. On fut charmé de cette découverte, & l'on réſolut d'en prendre connoiſſance.

Cependant le Fort s'avançoit, & M. de Bougainville propoſa d'y monter les canons, qui étoient ſur leurs affuts au bas de la colline. Dès l'inſtant même on ſe mit en devoir d'exécuter ce projet. On étendit pour cet effet des planches ſur le terrein, pour faire ce que l'on appelle *un pont*, & empêcher les roues des affuts d'enfoncer dans la terre. A force de bras ſeulement, & ſans autres inſtrumens ou machines que des pinces, des leviers & des cordages, nous vînmes à bout de monter un canon, malgré la hauteur & la rapidité du côteau. L'ayant mis en place, comme il étoit à-peu-près l'heure de finir le travail

de la journée, on chargea ce canon, & on le tira pour ſervir de ſignal. On cria enſuite ſept fois *Vive le Roi ;* & les ouvriers qui étoient occupés aux travaux des logemens, répondirent à nos acclamations.

D'après ce temps, tous les matins à cinq heures, & le ſoir à ſept & demie, on tira un coup de canon de campagne d'une livre de balle, & l'on ſonna la cloche pour appeller aux travaux, & pour les faire ceſſer. Auſſi bientôt l'ouvrage fut avancé, comme ſi l'on y avoit employé deux cens ouvriers.

Pendant que nous étions ainſi occupés à terre, le peu de monde qui étoient à bord des frégates, ne demeuroient pas oiſifs. Tous les jours ils embarquoient quelque choſe pour le Camp, des canons, des boulets, des vivres, des uſtenſiles, &c.

Pendant qu'on travailloit avec tant d'activité, je fis mettre dans des paniers la terre glaiſe, corroyée avec de l'argile faute de ſable propre à cet effet, & je fis mes arr[illegible]emens pour travailler à mon aiſe au buſte du Roi. Je commençai par

modeler le buſte ; & n'ayant pas de barre de fer, pour ſoutenir la terre ſur le dez, j'y ſuppléai par un rouleau de bois. Le ſoir même, la tête fut groſſiérement ébauchée.

Mais le lendemain en courant à mon ouvrage, je ne fus pas peu déconcerté d'y voir des crevaſſes & des fentes, quoique la terre fût très-bien corroyée. Je demandai à M. Guyot s'il n'avoit pas vu le long de la côte, du ſable bien fin, afin de corriger le défaut de cette terre, en la corroyant de nouveau avec ce ſable. Ils partirent une heure après pour le Camp, & rendirent compte à M. de Bougainville de l'embarras où me mettoit la mauvaiſe qualité de cette terre. Pour prévenir toute tentative inutile, cet Officier ſe détermina à ſubſtituer au buſte une fleur-de-lys.

On continua à porter des vivres dans le Fort pour les beſoins de la nouvelle colonie, & le 21 on poſa la premiere pierre de la pyramide.

Un fait ſingulier occupoit dans ce tems-là notre attention. Nous avions tranſporté environ une douzaine de pourceaux mâles ou femelles. Dans ce nombre étoit un

pourceau coupé. Après les avoir débarqués tous, ils s'en alloient chercher leur vie dans la campagne, & ne manquoient pas de revenir tous les ſoirs paſſer la nuit enſemble tout auprès du camp. Au commencement on leur avoit fait une eſpece de litiere avec du foin, & ils s'y trouvoient bien ſans doute, quoiqu'à la belle étoile, puiſqu'ils s'y rendoient exactement. Quelqu'un remarqua que le pourceau coupé devançoit ordinairement le retour des autres d'environ demi-heure, alloit roder autour de la litiere, & en arrangeoit le foin; qu'il en arrachoit avec les dents pour le porter au gîte, & en rempliſſoit les endroits où il en manquoit. Les autres étant arrivés, ſe couchoient enſemble, & lui ne s'y mettoit que le dernier. Lorſque quelqu'un d'eux ne ſe trouvoit pas à ſon aiſe, il ſe levoit, & s'en prenant au pourceau coupé, il le mordoit & l'obligeoit à coups de dents d'aller chercher du foin, & d'en fortifier la litiere. Les femelles ſur-tout étoient fort délicates ſur cet article. Ce phénomene eſt capable d'intéreſſer d'autres perſonnes encore que les Naturaliſtes.

Le 24, nous allâmes chercher la plûpart de nos animaux domeſtiques qui s'étoient échappés. Nous réuſsîmes à inveſtir de cordes trois chevaux, & à les emmener au camp : mais bientôt ils ſe débarraſſerent en renverſant leurs conducteurs, ſauterent par-deſſus les cordes, & ſe ſauverent ſi loin, qu'on renonça à les pourſuivre.

On fut plus heureux à l'égard des vaches & des géniſſes. Elles s'étoient également répandues & diſperſées dans la campagne ; mais ayant pris un petit veau, nous le conduisîmes auprès du camp, & nous l'y attachâmes à un piquet : ſa mere l'ayant entendu beugler le ſoir, revint lui donner à tetter, & les autres la ſuivirent.

Après être ainſi revenus deux ou trois jours de ſuite, ces animaux en prirent l'habitude, & ſe rendoient exactement tous les ſoirs dans l'étable qu'on leur avoit pratiquée.

Cependant le monument qu'on vouloit ériger n'étoit point perdu de vue ; on poſa la premiere pierre de la baſe, & on mit dans la maçonnerie du fondement une plaque d'argent ronde, du diametre d'envi-

ron deux pouces & demi, ſur laquelle étoit gravé à l'eau-forte, d'un côté le plan de la partie de l'Iſle où ſont le fort & l'habitation; dans le milieu, l'obéliſque avec ces mots pour exergue : *Tibi ſerviat ultima Thule*. Sur l'autre eſt ce qui ſuit :

Découverte.
Etabliſſement des Iſles
Malouïnes, ſituées au 51 d 30 m.
de lat. Auſ. & 60 d, 10 m. de long. oc. Mér.
de Paris E. par la Frégate l'Aigle, Capit.
P. Duclos Guyot, Cap. de Brûlot, & la Corvette
le Sphinx, Cap. F. Chênard Gyraudais, Lieutenant
de Frégate, armées par Louis de Bougainville
Col. d'Infanterie, Cap. de Vaiſſeau, Chef de l'expédition.
G. de Bougainville de Nerville, Volontaire, & P. Darboulin,
Adminiſtrateur Général des Poſtes de France.
Conſtruction d'un Fort & d'un Obéliſque
décoré d'un Médaillon de S. M. LOUIS XV,
ſur les plans d'A. L'huillier de la Serre,
Ingénieur-Géogr. des Camps & Armées
ſervant dans l'expédition; ſous le
Miniſtre d'E. de Choiſeul, Duc
de Stainville. En Février
1764.

avec ces mots pour exergue : *Conamur tenues grandia.*

Cette eſpece de médaille eſt enchâſſée entre deux plaques de plomb dans une pierre creuſée. Auprès on a placé une bou-

teille de verre double, bien bouchée, avec un maſtic qui réſiſte à l'eau, dans laquelle on a enfermé un papier roulé, ſur lequel ſont écrits les noms, ſurnoms, qualités & pays de tous ceux qui compoſent les équipages des deux navires employés à cette expédition, & de ceux qui y ſont volontaires, en cette forme:

ROLLE DE L'ETAT-MAJOR,

des Officiers, Matelots, qui compoſent les équipages de la frégate du Roi *l'Aigle*, commandée par le ſieur Duclos-Guyot, Capitaine de brûlot; & de la corvette *le Sphinx*, commandée par le ſieur François Chênard de la Gyraudais, Lieutenant de frégate, armées à Saint-Malo par Meſſieurs le Chevalier de Bougainville, de Bougainville-Nerville, & Darboulin, Adminiſtrateur général des Poſtes de France, aux ordres de M. de Bougainville, Colonel d'infanterie & Capitaine de vaiſſeau; leſquels ont reconnu & établi les Iſles Malouines au mois de Février 1764.

ETAT-MAJOR

de la frégate *l'Aigle*.

Le Chevalier *Louis-Antoine* de *Bougainville*,
* *G. de Bougainville-Nerville*, Volontaire,
L'un & l'autre Armateur, de Paris.
Etienne de *Belcourt*, Capitaine d'Infanterie.
N. *de Saint-Simon*, Canadien, Lieutenant d'Infanterie.
Lhuillier de la Serre, Ingénieur-Géographe des Camps & Armées du Roi.
Dom *Antoine-Joseph Pernetty*, de Rouanne en Forez, Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, Passager, envoyé par le Roi.

EQUIPAGE.

MM. Duclos-Guyot, de Saint-Malo, Capitaine de Brûlot.
Alexandre Guyot, de Saint-Malo, Capitaine en second.
Pierre-Marin Donat, de Saint-Malo, premier Lieutenant.
Michel Sirandré, de Saint-Malo, premier Lieutenant.
Pierre-Marin le Roy, de Saint-Malo, second Lieutenant.
Antoine Semon, de Saint-Malo, second Lieutenant.
René-Jean Hercouet, de Saint-Malo, Enseigne.

Pierre Guyot, de Saint-Malo, Enſeigne.
Alexandre Guyot, de Saint Malo, Enſeigne.
René-André Oury, de Genêt en Normandie, Ecrivain.
Pierre Monclair, de Saint-Malo, premier Chirurgien.
* *Guillaume Baſlé*, de Saint-Malo, ſecond Chirurgien.

Pilotins.

Charles-Felix-Pierre Féche, de Paris.
Michel Seigneurie, de Saint-Malo.
Charles-François Auger, de Saint-Malo.
Louis Alain, de Saint-Malo.
Jean-Baptiſte Carré, de Saint-Malo.

Matelots.

Germain Bongourd, de Saint-Servant, premier Maître.
François Tennchuit, de Saint-Malo, ſecond Maître.
Pierre de Saint-Marc, de l'Iſle d'Orléans en Canada, premier Pilote.
Artur Fleury, de Bréhat, Pilote-Côtier.
Joſeph Couture de Saint-Servant, } Contre-
Jean Poret, dit *Paliere*, de Saint-Servant, } Maîtres.
Pierre Feuillet, de Saint-Servant, Maître Canonier.
François Hamel, de Saint-Servant, ſecond Canonier.

Mathurin Toupé, de Saint-Servant, Maître Charpentier.
Etienne le Breton, de Pleurthuit, ſecond Charpentier.
Pierre Houzé, de Pleurthuit, Maître Calfat.
Jacques Houzé, de Pleurthuit, ſecond Calfat.
Louis Cantin, de Saint-Servant, Maître de Chaloupe.
François-Jean Macé, de Saint-Malo, Maître de Canot.
Gilles Ferrand, de Saint-Malo, Maître Voilier.
Joachim Feuillet, de Saint-Servant, ſecond Voilier.
Mathurin Guerlavas, de Saint-Malo, Dépenſier.
Michel Argouel, de Saint-Malo, Maître Tonnelier.
Guillaume Chauvin, de Saint-Malo, ſecond Tonnelier.
Jean du Feu, de Saint-Servant, Armurier.
* *François Perrier*, de Coutances, Forgeron Taillandier.
* *Antoine Guillard*, de Rennes, Menuiſier.
Houvré Garſin, Provençal, Tambourin.
Mathieu Méance, de Rézé en Dauphiné, Boulanger.

Simples Matelots.

Marc Julien, de Saint-Malo.
* *Julien Brord*, de Saint-Enogat.

Henry Laiſné, de Saint-Malo.
* *Jean Bethuel*, de Saint-Servant.
Antoine-Louis Mallet, de Saint-Coulomé.
Barthelemy Guichard, de Pleurthuit.
Julien le Bret, de Pleurthuit.
Jacques le Meſnager, de Pleurthuit.
Pierre Gilet, de Saint-Servant.
* *Claude du Caſſou*, de Saint-Servant, Charpentier.
Laurent Báquet, de Saint-Servant.
Felix Bros, de l'Acadie.
Laurent Roucé, de Saint-Coulomé.
Louis Oxanne, de Pleurthuit.
François Fouquet, de Saint-Servant.
François Saffray, de Saint-Servant.
* *André Vaudelet*, de Pleurthuit.
Nicolas Bureau, de Saint-Malo.
* *Guillaume Guichard*, de Pleurthuit.
Jean Renouard, de Pleurthuit.
François Duval, de Saint-Malo.
* *François Gouclo*, de Saint-Malo.
Gilles Labbé, de Saint-Malo.
Jean-Baptiſte le Bas, de Saint-Malo.
Joſeph le Mer, dit *le Maire*, de Saint-Malo.
Jean Bayé, de Paramé.

Mouſſes.

* *Joſeph Talbot*, Acadien.
Jean Jugan, de Saint-Malo.
Louis Dupont, de Saint-Servant.

Pierre Monclair, de Saint-Malo.
Pierre-Léonard-Julien Jorès, de Saint-Malo.
Joseph Couture, de Saint-Servant.
Jean Houzé, de Pleurthuit.
François Guerlavas, de Pleurthuit.
* *Louis-Noël le Roy*, de Saint-Servant.
* *Etienne Pontgirard*, de Saint-Servant.
* *Julien Beguin*, de Saint-Servant.

Domestiques.

* *Michel Beaumont*, de Normandie, Maître d'Hôtel.
Henry Dallon, de Saint-Servant, Cuisinier en chef.
Jean Guerinon, de Saint-Malo, second Cuisinier.
* *Michel Evard*, de Saint-Malo, second Cuisinier.
Bernard Denis, dit Montmirel, de Valogne.
* *Jean-François Henrion*, de Bleid, près Luxembourg.
Eustache le Contour, de Saint-Pierre de Sinville.
Jean Meir, de Munich en Baviere.

PASSAGERS

qui s'établissent dans l'Isle.

Guillaume Malivain, dit *Boucher*, Acadien.
Anne Bourneuf, Acadienne, son épouse.

Jean, leur fils, âgé de trois ans & demi.
Sophie, leur fille, âgée d'un an.
Jeanne Bourneuf, leur tante, Acadienne.
Sophie Bourneuf, leur tante, Acadienne.
Auguſtin Benoît, Acadien.
Françoiſe Terriot, ſon épouſe, Acadienne.
N. leur fils.
Genevieve Terriot, ſa tante, Acadienne.

EQUIPAGE

de la Corvette le Sphinx.

Officiers.

MM. Chénard de la *Gyraudais*, Capitaine, Lieutenant de Frégate, de Saint-Malo.
Charles-Malo Tiſon, de Saint-Malo, ſecond Capitaine.
Henry Donat, de Saint-Malo, premier Lieutenant.
Jean-Baptiſte Guyot, de Saint-Malo, ſecond Lieutenant.
Joſeph Donat, de Saint-Malo, ſecond Lieutenant.
Charles Martin, de Rennes, ſecond Lieutenant.
Joſeph Laurent, de Saint-Malo, Enſeigne.
Auguſtin-Antoine Front-gouſſe, de Guienne, Chirurgien.

Pilotins.

Jean-François Oury, de Genêt, en Normandie.
Charles Martin, de Rennes, fils du Lieutenant.

Matelots.

François Blanchard, de Saint-Malo, premier Maître.
Jean-François Maquaire, de Saint-Malo, second Maître.
Nicolas Vinet, de Saint-Malo, Maître Canonnier.
Laurent Lucas, de Saint-Servant, Maître Charpentier.
* *Jean Clautier*, de Saint-Servant, second Charpentier.
René le Moine, de Saint-Servant, Maître Calfat.
Servant Duplé, de Saint-Malo, second Calfat.
Pierre-Thomas Fecquent, de Saint-Malo, Maître de Canot.
François Vinet, de Saint-Malo, Maître Voilier.
Jean-Baptiſte Blondeau, de Saint-Malo, Tonnelier.
Jean Mazures, de Saint-Malo.
Pierre Nicole, de Saint-Servant.
Jean Saunier, de Saint-Malo.
François Hue, de Saint-Malo.
Jean le Monier, de Saint-Malo.
Louis le François, de Saint-Malo.
François-Jean le Maire, de Saint-Malo.

Mouſſes.

Mouſſes.

Jean Lantier de Saint-Servant.
Jean Martin, de Saint-Malo.
Jean-Pierre-Louis Renaud, de Saint-Servant.
Claude-Jean Hamon, de Saint-Servant.
René Boeſſier, de Saint-Malo.

Domeſtiques.

Servant-Nicolas Launay, de Saint-Servant, Maître d'Hôtel.
Jean Feuillet, de Saint-Servant, Cuiſinier.
Jean-François Laiſné, de Brie.

(a) Ce fort a été nommé *Fort de Saint-Louis*. Il eſt ſitué ſur un terrein élevé qui n'eſt pas dominé par les hauteurs voiſines. Il bat tous les environs, & ſur-tout l'entrée de l'anſe, au fond de laquelle eſt la nouvelle habitation. Cette entrée eſt nommée le *Goulet* avec raiſon; car en mer haute, elle n'a qu'une forte portée de piſtolet d'ouverture.

Le charpentier du *Sphinx* fut chargé de

(a) Ceux qui ſont demeurés dans cette Iſle pour former la Colonie, ſont marqués par une *.

ſculpter en pierre la fleur de lys double qui devoit être poſée ſur la pointe de la pyramide, & de faire les deux médaillons en bois, l'un repréſentant le buſte de Louis XV, & l'autre les armes de France, qui devoient être appliquées ſur les deux côtés oppoſés de la pyramide.

Quand tout fut prêt pour la cérémonie de la priſe de poſſeſſion des Iſles Malouïnes, nous nous embarquâmes dans nos canots & un bateau de pêche pour nous rendre au fort. A notre débarquement au Goulet, le fort nous ſalua de pluſieurs coups. Une troupe des habitans, déterminés à demeurer dans la nouvelle colonie, étoient en armes au Goulet, & ils nous conduiſirent au fort au ſon du tambourin.

Tout le monde étant aſſemblé au fort, on découvrit la pyramide; alors j'entonnai ſolemnellement le *Te Deum* que l'on chanta à demi chœur. On cria ſept fois *vive le Roi*, & l'on tira vingt-un coups de canon. M. de Bougainville montra enſuite le brevet du Roi, qui établit un Commandant dans la nouvelle colonie, & le remit à M. de Nerville, qui fut auſſitôt

reçu & reconnu pour tel. M. de Bougainville proclama auſſi au nom du Roi les autres Officiers, qui furent auſſi également reconnus.

On avoit dreſſé un autel dans le fort au pied même de la pyramide. Je comptois y dire la Meſſe, pour rendre la cérémonie de la priſe de poſſeſſion plus auguſte & plus ſolemnelle ; mais le vent y ſouffloit avec tant de force, malgré la tente que l'on y avoit montée, que l'on jugea à propos de s'en tenir à la cérémonie que je viens de décrire.

[C'eſt ainſi que la France a acquis un droit légitime à la ſouveraineté des Iſles Malouïnes. Elles n'ont point été enlevées à des hommes : c'eſt une conquête que l'induſtrie a faite ſur la nature].

Fin du premier Volume.